This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

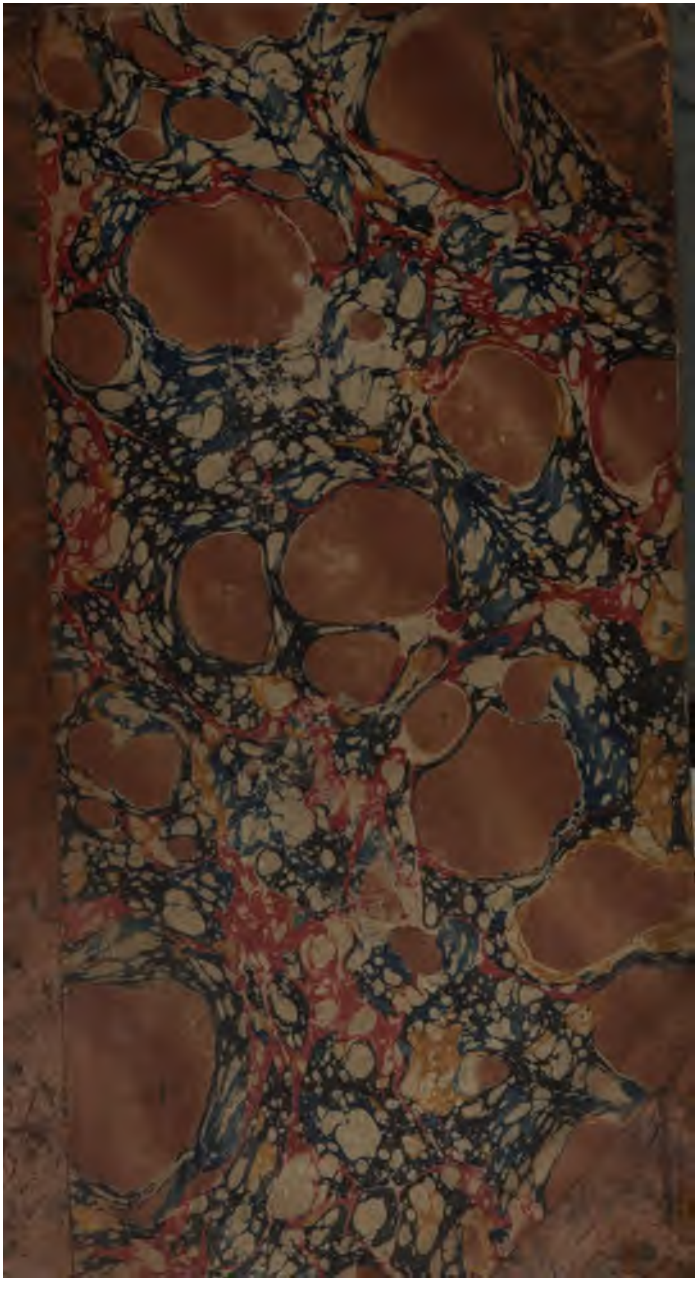
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



b.V.C. inc. 3

1484 f. 96

To the Bodleian Library
from Edward S. Dodgson
on Ascension-Day, 1912, P.

600102781P

MATHILDE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

AMÉLIE MANSFIELD, roman nouveau; par Mme. Cottin. — Seconde édition, revue et corrigée, 3 vol. in-12. Prix : 6 fr.

MALVINA, roman nouveau; par Mme. Cottin. — Seconde édition, revue et corrigée, 3 vol. in-12. Prix : 6 fr.

CLAIRE D'ALBE, roman nouveau; par Mme. Cottin. Vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c.

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

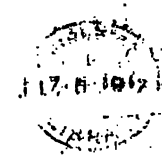
TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES.

PAR Mme. COTTIN.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIM.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 6,

AN XIII. (1805).



INTRODUCTION.

Tableau historique des trois premières croisades.

Dès les premiers siècles de l'église, et surtout depuis que le siège de l'empire romain avait été transporté à Bysance, l'usage s'était introduit dans l'Occident de faire des pèlerinages à la Terre-Sainte. Le Calvaire et le saint tombeau de Jésus-Christ étaient l'objet de la pieuse vénération des peuples; la Judée, remplie de souvenirs reli-

gieux, était encore la terre promise pour tous les fidèles, et Jérusalem était regardée comme la première patrie des chrétiens. Rien ne pouvait arrêter leur zèle; ni la tyrannie des sultans abassides, ni la domination violente des Fatimites, qui se disputaient tour à tour l'empire de la Syrie, ne purent diminuer le nombre des pèlerins qui allaient visiter les saints lieux. A la fin du onzième siècle, les Turcomans s'emparèrent de Jérusalem, et le sort des chrétiens n'en devint que plus affreux. Leurs pieuses caravanes furent souvent attaquées et dépouillées par les Égyptiens et les Arabes;

un grand nombre de ceux qui avaient quitté leur patrie et leur famille pour visiter l'église de la Résurrection, perdaient la vie avant d'avoir pu saluer la ville sainte; et ceux qui arrivaient à Jérusalem, après avoir échappé à mille dangers, étaient encore exposés aux insultes des nouveaux maîtres de la Judée.

Les pèlerins de l'église latine qui revenaient en Europe y racontaient ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient souffert dans leur voyage; ils redisaient les insultes faites aux chrétiens, le saint sépulcre profané, le patriarche de Jérusalem et les saints évêques traînés dans les fers.

Ces récits, exagérés par la renommée, volaient de bouche en bouche, et portaient partout l'indignation et le désespoir. Parmi les pieux voyageurs qui s'étaient rendus à la Terre-Sainte, il s'en trouva un qui fut plus frappé que tous les autres des malheurs des chrétiens, et qui, à son retour en Europe, fit passer dans tous les cœurs les sentiments dont il était animé. En quittant le patriarche de Jérusalem, il lui dit: *J'armerai pour vous défendre toutes les nations guerrières de l'Europe*, et il tint sa promesse. Pierre l'hermite, d'une naissance obscure, mais d'une imagination ardente, sans trésors, sans

pouvoir, par le seul ascendant des larmes et des prières, parvint à soulever l'Occident, et à le précipiter presque tout entier sur l'Asie.

A peine fut-il débarqué sur les côtes d'Italie, qu'il courut se jeter aux pieds du pontife romain. Le pape Urbain II le reçut comme un prophète, applaudit à son dessein, et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de la Terre-Sainte. L'ardent missionnaire, la tête chauve, les pieds nus, revêtu d'une robe grossière, parcourut les provinces d'Italie et de France. Partout sur son passage les femmes, les enfants, les vieil-

lards, faisaient entendre leurs gémissements; le peuple élevait sa voix vers le ciel, pour demander à Dieu qu'il daignât jeter un regard sur sa ville chérie, et les guerriers juraient de prendre les armes pour la délivrer du joug des infidèles.

Au milieu de cette effervescence générale, le chef de la chrétienté convoqua à Plaisance un concile pour y représenter les intérêts et les périls de l'église. Deux cents évêques, quatre mille ecclésiastiques et trente mille séculiers de toutes les conditions se rendirent à cette assemblée : les séances se tinrent dans une plaine voisine de Plai-

sance. Alexis Commènes avait envoyé à ce concile des ambassadeurs, pour demander aux princes latins des secours contre les musulmans. Ils émurent tous les cœurs en parlant des malheurs de Jérusalem ; ils intéressèrent en même temps la politique des princes, en leur représentant les dangers qui menaçaient l'Occident.

On résolut à la fois de délivrer Constantinople et Jérusalem. Urbain, pour prendre une dernière décision sur cette grande entreprise, proposa d'assembler un second synode dans une ville de France. Ce nouveau concile, convoqué à Clermont en Auvergne,

ne fut ni moins nombreux, ni moins respectable que celui de Plaisance ; les saints et les docteurs les plus renommés de leur siècle vinrent l'honorer de leur présence et l'éclairer de leurs conseils ; les seigneurs et les chevaliers y arrivèrent de tous les pays voisins, et offrirent de combattre pour la cause de Jésus-Christ. Ils oublièrent tous leurs motifs de rivalité, et tout à coup ceux-mêmes qui se faisaient la guerre n'eurent plus de sujet de haine que contre les musulmans. Le concile sanctionna ces heureuses dispositions, en prononçant une censure sévère contre la licence des guerres entre par-

ticuliers, et en confirmant la trève de Dieu, ou la suspension de toute hostilité pendant quatre jours de la semaine; les prêtres, les femmes, les laboureurs, les marchands, furent mis pendant trois ans sous la sauvegarde spéciale de l'église.

Le concile s'occupa ensuite du sort des chrétiens en Syrie. Pierre l'hermite, un crucifix à la main, l'œil triste, l'air consterné, parla le premier des outrages faits à la foi du Christ; il rappela les profanations dont il avait été témoin, les tourments et les supplices qu'il avait vu subir aux chrétiens. L'orateur fut souvent interrompu par des

sanglots ; à chacun de ses récits toute l'assemblée fondait en larmes. Urbain, qui parla après Pierre l'hermite, déplora à son tour la honte et les malheurs de cette ville, qui renfermait le tombeau de Jésus-Christ, et qui était souillée par le culte de Mahomet ; ces murs sacrés qui avaient servi d'asile aux apôtres, étaient devenus la demeure impure des Sarrazins ; le sang des martyrs qui avait coulé dans Jérusalem et qui couvroit toute la Palestine, criait enfin vengeance contre les oppresseurs de cette terre sainte. A ces mots, l'indignation prit la place de la douleur ; et lorsque le saint pontife

exhorta les fidèles à prendre les armes, toute l'assemblée se leva et lui répondit par un cri unanime : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* Les évêques du Puy et d'Orange demandèrent les premiers à être décorés de la croix. Raimond, comte de Toulouse, s'excusa par ses ambassadeurs de n'avoir pu assister à cette assemblée ; il avait déjà combattu les musulmans en Espagne, il s'offrait d'aller les combattre en Asie, suivi d'un grand nombre de chevaliers. Dès que la résolution du concile fut connue et que les évêques furent de retour dans leurs diocèses, ils ne cessèrent de bénir des croix pour la

foule de ceux qui demandaient à marcher vers la Terre-Sainte, et toute l'Europe retentit de ces paroles de l'évangile : *Celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas avec moi, n'est pas digne de moi.* Non seulement les évêques, les princes, les seigneurs, mais les bourgeois et les paysans, les artisans, les femmes, les enfants, les vieillards, regardaient Jérusalem comme le chemin du ciel ; ils accouraient en foule sous les drapeaux des croisés. Des motifs politiques se mêlaient aux sentiments pieux ; tandis qu'un grand nombre de chrétiens s'enrôlait dans la croisade pour mériter une félicité éter-

nelle dans un autre monde, beaucoup d'autres allaient y chercher un refuge contre les maux qui les poursuivaient dans cette vie ; le peuple était malheureux, et l'expédition de la Terre-Sainte lui présentait la perspective d'une meilleure destinée. Les serfs trouvèrent dans les camps des croisés un abri contre les rigueurs de la servitude, les débiteurs s'y réfugiaient contre la poursuite de leurs créanciers, les coupables contre celle de la justice. Dans ces temps barbares, on ne reconnaissait souvent d'autre autorité que la force, d'autre loi que celle de l'épée ; le métier des armes était

la seule profession honorée, et une foule de chevaliers parcouraient l'Europe en cherchant des aventures. Les apôtres des croisades profitèrent de cet esprit de chevalerie, et rassemblèrent sous leurs drapeaux un grand nombre de ces guerriers intrépides qui, en jurant de défendre l'innocence et la beauté, avaient juré aussi de défendre la religion. On savait que deux ou trois cents pèlerins normands, en revenant de la Terre-Sainte, avaient conquis et fondé le royaume de Naples et de Sicile : cet exemple était fait pour éveiller l'ambition. Tous les voyageurs qui arrivaient d'O-

rient parlaient avec admiration des merveilles qu'ils avaient vues, des riches provinces qu'ils avaient traversées. Si la religion promettait ses grâces à ceux qui devaient combattre pour elle, la fortune leur promettait aussi toutes ses faveurs ; et plus d'un prince ou d'un seigneur, en vendant à vil prix sa principauté ou sa baronie en Europe, souriait à l'idée de l'échanger en Asie contre un vaste royaume ou un grand empire.

Le concile de Clermont, qui s'était tenu en l'an 1095, avait fixé le départ de la croisade au jour de l'Assomption, 15 août de l'année suivante ; ce terme

parut trop long à l'impatience d'un grand nombre de croisés ; aux mois de mars et de mai, soixante mille Français des deux sexes se formèrent en armée, et s'avancèrent des bords du Rhin vers ceux du Danube, sous le commandement de l'hermite Pierre, qui marchait à pied, en sandales, et ceint d'une grosse corde. Ce nouveau général s'était montré plus habile à lever des soldats qu'à les conduire ; il n'avait que trop réussi à enflammer leur zèle ; il ne put contenir ni diriger les passions qu'il avait fait naître ; la troupe des croisés, qui ressemblait plutôt à une nombreuse caravane, qu'à une

armée, exerçant partout des violences sur son passage, fut attaquée, battue et dispersée par les Hongrois et les Bulgares; d'innombrables détachements qui suivaient l'armée de Pierre, commirent les mêmes excès, et éprouvèrent le même sort. Un petit nombre de ces croisés indisciplinés parvinrent jusqu'à Constantinople; Alexis, qui les avait appelés à son secours, voulut se débarrasser de ces hôtes incommodes, et se hâta de leur fournir les moyens de poursuivre leur route vers la Syrie. Transportés dans un pays qu'ils ne connoissaient point, les croisés éprouvèrent de nouveaux revers; Pierre fut bat-

subvenir aux dépenses de leur voyage dans la Terre-Sainte. Les communes purent alors racheter leur liberté, et les historiens ajoutent que le roi de France vit avec joie le départ des rivaux les plus dangereux de son pouvoir.

Bohémond, prince de Tarente, Tancrède, le modèle des chevaliers de son temps, et Raimond, comte de Toulouse, qui avait fait demander la croix au concile de Clermont, se mirent bientôt en route pour Constantinople; Raimond emmenait avec lui la jeunesse ardente et courageuse des provinces méridionales; la valeur de Bohémond était

déjà redoutée en Asie : ses soldats avaient combattu plusieurs fois dans l'Épire et la Thessalie. Quatre armées arrivèrent successivement à Constantinople ; Alexis fut étonné de leur nombre, et il reçut, en tremblant, l'hommage de ces nouveaux auxiliaires : les croisés entrèrent dans l'Asie mineure ; ils prirent Nicée, et battirent deux fois les Turcs, dans les mêmes plaines où s'étaient ensevelis, l'année précédente, les débris de l'armée de Pierre.

Vainqueurs des Turcs, ils eurent à se défendre de l'ardeur dévorante d'un climat nouveau; un grand nombre de croisés pé-

rirent par les maladies : les pays qu'ils traversoient, ravagés par leurs propres armes, les laissèrent en proie à la famine; pour comble de malheurs, la discorde s'introduisit parmi les chefs, et l'ambition leur fit oublier le but religieux de la guerre; maîtres d'Edesse, d'Antioche, ils se disputèrent leurs conquêtes, et ne s'occupèrent point d'adoucir les maux des chrétiens.

Poursuivis par tous les fléaux, découragés par leurs victoires mêmes, les croisés jetèrent des regards en arrière, et soupirèrent après la patrie qu'ils avaient quittée. Hugues le grand revint en Europe; le comte de Chartres et de

Blois abandonna lâchement l'étendard dont il était chargé ; leur exemple entraîna un grand nombre de désertions. En vain les évêques firent parler le ciel pour ranimer le courage des soldats ; cette éloquence, qui avait d'abord éveillé leur enthousiasme, ne pouvait plus calmer leur désespoir.

Cependant les croisés entrèrent dans la Syrie ; poursuivant leur marche entre la côte de la mer et le mont Liban, ils traversèrent Tripoli, Tyr, Sidon, Ptolémaïs et Césarée ; ils reconnurent Lydda, Ramla, Emmaüs, Béthléem ; à l'aspect de ces lieux révérés, ils oublièrent tous leurs

maux et retrouvèrent toutes leurs espérances.

Sur les hauteurs de Nicopolis, la ville sainte frappe tout à coup leurs regards ; à cette vue, l'armée fait éclater la plus vive allégresse ; tous les croisés s'écrient à la fois, comme au concile de Clermont : *Dieu le veut, Dieu le veut.* Les uns se jetaient à genoux à l'aspect des saints lieux qu'ils allaient délivrer ; les autres baisaient avec respect cette terre, honorée par la présence de leur sauveur, et consacrée par son sang. Naguère peu disposés à suivre les lois du Christ, et maintenant prêts à mourir pour lui, ils jurent tous

venger la ville sainte des outrages et du joug sacrilège des infidèles.

Depuis que les croisés étaient partis de Constantinople, Jérusalem avait changé de maîtres; les Turcomans en avaient été chassés par les Sarrazins. Ceux-ci avaient offert la paix aux chrétiens, mais ils ne purent se résoudre à leur abandonner la cité sainte. Les princes latins s'occupèrent des préparatifs du siège; Godefroi de Bouillon, Eustache son frère, et Tancrède prirent leur quartier du côté de l'occident, vers la tour qu'on appelait encore la forteresse de David; les troupes de Raimond

s'étendirent vers le midi, sur le penchant de la montagne de Sion. Robert, duc de Normandie, les comtes de Flandres et de St.-Pol firent camper leurs soldats du côté du septentrion, et occupèrent toute la plaine qui s'étend depuis la porte de Damas, jusqu'à la vallée de Josaphat. Le cinquième jour du siège, sur les promesses merveilleuses d'un hermite qui habitait le mont des Oliviers, les assiégeants donnèrent un assaut général, mais n'ayant ni échelles ni machines de guerre, ils furent repoussés avec perte jusque dans leur camp; quelques jours après ils tentèrent une nouvelle

attaque, qui n'eut pas plus de succès que la première; les chrétiens avaient repris tout leur enthousiasme à la vue de Jérusalem, mais cet enthousiasme ne tarda pas à s'affaiblir devant les maux auxquels ils furent en proie. Le siège ne dura que quarante jours, et ce fut, dit un historien, quarante jours de misère et de calamités. Le fléau toujours renaissant de la famine porta ses ravages dans l'armée des Latins; une sécheresse extraordinaire vint ajouter ses horreurs à celles de la famine et de la guerre; toutes les campagnes voisines de Jérusalem avaient été dévastées; la fontaine de Si-

loë était tarie ; les eaux du torrent de Cédron étaient corrompues par les chaleurs de l'été : toute l'armée périssait de faim, de soif et de misère ; les chefs de la croisade ne virent de remède à ces maux, que la prompte conquête de Jérusalem. Comme on ne pouvait s'emparer de cette place qu'à l'aide des machines de guerre, on se hâta d'en construire. Le bocage enchanté du Tasse fut abattu, et les arbres furent en peu de temps changés en balistes, en béliers, en catapultes, en énormes tours devant lesquelles devaient s'écrouler les remparts de la ville assiégée. Quand ces préparatifs

furent achevés, on s'occupa de rétablir l'union parmi les chefs et les soldats; les prêtres qui avaient pris la croix, cherchèrent à ranimer le courage abattu des chrétiens; ils s'élevèrent avec force contre les vices qui énervaient leurs cœurs, et pour lesquels Dieu semblait leur interdire l'entrée de Jérusalem. Raimond et Tancrède donnèrent les premiers l'exemple de la réconciliation; ils s'embrassèrent devant toute l'armée; les chefs et les soldats les imitèrent, et pour donner plus de solennité à ces scènes touchantes, tous les croisés, précédés des évêques, sortirent en armes de leurs

camps, et se rendirent à la montagne des Oliviers. Là, exhortés par l'hermite Pierre, qui leur montrait les roches du Calvaire et l'église du Sépulcre prêtes à les recevoir, ils renouvelèrent tous leurs serments ; ils revinrent pleins de confiance dans leurs quartiers, et après avoir passé la nuit en prières, toute l'armée à la pointe du jour, parut sous les armes et marcha à l'assaut.

Tandis que la religion chrétienne encourageait les croisés à attaquer Jérusalem, le culte du Prophète ordonnait aux musulmans de la défendre. Une célèbre mosquée bâtie à la place du temple de Salomon, attirait la

vénération de l'Orient. Une tradition conservée parmi les Turcs et les Sarrazins, leur faisait croire que Mahomet était parti de Jérusalem pour monter au ciel. Les assiégés excités par le fanatisme se défendirent avec opiniâtreté; des traits de toute espèce, des dards enflammés, des masses énormes de pierres, des torrents d'huile bouillante et de feu grégeois pleuvaient de toutes parts sur les assiégeants. On combattit de part et d'autre avec le même acharnement jusqu'à la nuit; tous les efforts des croisés furent inutiles, ils retournèrent à leurs quartiers, remplis de tristesse et d'indi-

gnation. Les principaux chefs ne pouvaient se consoler de ce que *Dieu ne les jugeait pas dignes encore d'entrer dans la sainte cité.*

Le lendemain, 15 juillet 1099, au lever du jour, les chrétiens retournèrent à l'assaut; le combat ne fut pas moins opiniâtre et moins meurtrier que la veille; la victoire resta long-temps incertaine; enfin Godefroi de Bouillon, suivi d'un grand nombre des siens, parvint à escalader les remparts, et Jérusalem fut conquise; l'histoire remarque que les croisés entrèrent dans la ville sainte un vendredi à trois heures; c'était l'heure

et le jour de la mort de Jésus-Christ. Cette époque aurait dû rappeler leurs cœurs à des sentiments de miséricorde, mais aigris par les maux qu'ils avaient soufferts, irrités par les longues insultes des Sarrazins, ivres encore de la fureur des combats, les croisés passèrent au fil de l'épée une grande partie des habitants de Jérusalem.

Le pieux Godefroi détourna ses regards de ce spectacle de carnage; il plaignit les erreurs de ses compagnons, et s'occupa de rendre grace à Dieu de sa victoire. Il se rendit sans armes et pieds nus dans l'église du saint

Sépulcre ; la nouvelle de cet acte de dévotion se répandit bientôt dans l'armée ; aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'appaisent, les croisés dépouillent leurs habits sanglants, font retentir Jérusalem de leurs gémissements et de leurs sanglots, et marchent tous ensemble les pieds nus et désarmés, vers l'église de la Résurrection. Ce passage subit de la fureur des combats aux touchantes émotions de la piété, doit sans doute étonner l'observateur. On trouve souvent de ces contrastes dans l'histoire des croisades, mais ils n'accusent que la faiblesse humaine.

Lorsque les croisés furent maîtres de Jérusalem, ils s'occupèrent de lui donner des lois et d'y relever le trône de David et de Salomon. Le pieux Godefroi de Bouillon fut élu roi par le suffrage unanime de ses compagnons d'armes. Le héros de cette première croisade avait une piété véritable; il ne voulut point être couronné roi dans une ville où le Sauveur du monde avait été couronné d'épines; il refusa un titre que ses vertus lui méritaient et que l'histoire lui a donné, pour prendre le titre plus modeste de défenseur et de baron du saint

sépulcre. A peine venait-il d'accepter le périlleux honneur de gouverner Jérusalem, qu'il se vit obligé de la défendre contre les troupes du soudan d'Égypte. Une armée innombrable d'Égyptiens, d'Éthiopiens et d'Arabes, rassemblés au nom de Mahomet, s'avançait vers la capitale de la Judée, et avait juré de la reprendre sur les chrétiens. Godefroi marche au-devant des ennemis, les rencontre dans le voisinage d'Ascalon, aidé du brave Tancrède, du duc de Normandie, du comte de Toulouse, il bat et disperse l'armée des infidèles. Cette bataille d'Ascalon

fut la dernière de cette croisade; les princes chrétiens, libres de leurs vœux par la prise de Jérusalem et par la victoire qui en assurait la conquête, se mirent en marche pour revenir en Europe, portant des palmes dans leurs mains, et faisant partout retentir des chants de triomphe sur leur passage. Ils ne laissèrent à Godefroi que deux mille hommes de pieds et trois cents chevaux; mais cette petite armée était encore formidable, car elle était commandée par le brave et fidèle Tancrède.

Tels sont les principaux évènements de cette première croisade, qui a été célébrée par le Tasse,

La philosophie peut opposer ses raisonnements au merveilleux de cette entreprise, mais les vers du poète italien lui ont prêté un caractère d'héroïsme et de grandeur qui vivra aussi long-temps que son poëme. Ces temps héroïques et merveilleux sont pour nous aujourd'hui ce que l'époque mémorable du siège de Troie fut pour les Grecs du temps d'Alexandre; on pourrait ajouter que les héros du Tasse sont beaucoup plus policés que ceux d'Homère; et le motif qui amena la prise de Jérusalem est d'une autre importance que celui qui arma les Grecs et prépara la chute de Troie.

Le véritable objet politique des croisades, celui peut-être auquel on avait le moins songé, venait d'être rempli; l'empire chancelant des Grecs s'était relevé par les victoires des chrétiens. Les croisés avaient fondé dans l'Orient la principauté d'Antioche, le comté d'Édesse, le royaume de Jérusalem. Les musulmans pouvaient être longtemps réduits à la guerre défensive; mais ni les Grecs dégénérés, ni les Latins qui n'avaient que de la valeur, ne surent conserver les avantages que la guerre leur avait donnés.

Les peuples de Syrie se soumirent avec joie à l'autorité de

Godefroi. La mort de ce prince, qui arriva trop tôt pour le bonheur de ses sujets, fut pleurée à la fois par les musulmans et par les chrétiens; il avait augmenté ses conquêtes autant par la sagesse de sa politique que par la terreur de ses armes. Il laissa à Baudoin son successeur, un royaume qui était aussi étendu que celui de Judas et d'Israël; il est vrai que la population de ce nouveau royaume était peu nombreuse, mais les émigrations d'Europe lui fournissaient sans cesse des défenseurs et des habitants.

Foulques, comte d'Anjou, monta sur le trône de Jérusalem

après Baudoin ; son règne fut sans trouble et sans gloire ; la minorité de son fils, qui lui succéda, fit naître des divisions parmi les seigneurs et les chevaliers ; les Sarrazins en profitèrent ; ils reprirent Édesse sur les chrétiens, et Jérusalem fut menacée.

Des cris d'alarmes retentirent dans tout l'Occident ; les chrétiens de Syrie appelèrent les princes de l'Europe à leur secours. Quarante-huit ans s'étaient écoulés depuis la délivrance du saint sépulcre, mais l'esprit des peuples n'était point changé, et de toutes parts on se prépara à la seconde croisade.

Ce fut à la voix de S. Bernard que les peuples et les princes de la chrétienté s'enrôlèrent de nouveau sous l'étendard de la croix. Né d'une famille noble de Bourgogne, huit ans avant la conquête de Jérusalem, S. Bernard s'était enseveli à l'âge de vingt-deux ans dans le monastère de Citeaux, et du fond de son cloître il était devenu l'oracle du monde chrétien. La sainteté de ses mœurs lui avait acquis un tel ascendant, que la France, l'Angleterre et l'Italie le consultèrent sur un schisme et obéirent à ses décisions. Il eut pour disciples Eugène et Sugger, et le simple abbé de Clervaux fut plus puis-

sant en Europe que ses deux disciples, dont l'un s'était élevé à la tiare et l'autre au ministère de France. Son éloquence, dont il nous est resté des monuments, le met beaucoup au-dessus de tous ses contemporains : « Ses compositions, dit un écrivain protestant, ne sont dépourvues ni de goût, ni de génie ; on y trouve partout l'empreinte de la raison et de l'humanité. »

S. Bernard était un autre missionnaire que l'hermite Pierre ; l'un s'était principalement adressé aux peuples, l'autre entraîna les rois ; les deux plus grands monarques de l'Europe, le roi de France et l'empereur d'Alle-

magne se mirent à la tête de la nouvelle croisade.

Louis VII, dit le jeune, qui avait fait le vœu d'aller combattre les infidèles d'Orient, convoqua une assemblée des principaux seigneurs et évêques dans la ville de Bourges. Godefroi, évêque de Langres, y prononça un discours pathétique sur les malheurs dont les colonies chrétiennes en Asie étaient menacées; il exhorta ses auditeurs à s'armer pour la défense de Jérusalem; et ce qui est digne de remarque, S. Bernard s'opposa alors avec force au projet d'une nouvelle croisade; ce ne fut que l'année suivante qu'il céda aux instances du sou-

verain pontife, et à l'esprit de son siècle.

Au printemps de l'année 1146, un grand nombre d'ecclésiastiques et de séculiers de toutes les conditions furent convoqués à Vezelay. L'assemblée des fidèles se réunit dans une plaine voisine de la ville. S. Bernard se trouva dans ce synode, où sa réputation l'avait précédé; le pape l'avait engagé à prêcher la croisade; il harangua ses nombreux auditeurs sur le malheureux état de leurs frères d'Orient; il représenta les Turcs et les Sarrazins comme prêts à envahir de nouveau Jérusalem; il leur parla de la gloire des premiers

croisés, qui avaient conquis la Terre-Sainte; il leur montra Jésus-Christ marchant lui-même à la tête des armées chrétiennes, pour défendre la ville où il était mort pour le salut des hommes. Touché de ce discours, le roi de France se lève de son trône, va se jeter aux pieds de S. Bernard, et reçoit de lui le signe révéré des croisés. Cet exemple enflamma plus encore les esprits que le discours de l'éloquent missionnaire. La reine Éléonore, fille du duc de Guyenne, se présenta pour recevoir la croix comme le roi son époux; elle fut suivie de tous les grands du royaume qui se trouvaient à cette

assemblée. La renommée publia leur saint dévoûment, et leur enthousiasme se communiqua bientôt à tous les peuples de la chrétienté. S. Bernard, emporté par son zéle, alla prêcher la croisade dans les différentes provinces d'Allemagne et de France; ses prédications eurent un succès si extraordinaire, et j'oserai presque dire si malheureux, qu'elles dépeuplèrent les villes et les campagnes. Il écrivait au pape Eugène : *Les villages et les châteaux sont déserts ; on ne voit plus que des veuves dont les maris sont vivants.*

Le lecteur s'étonnera sans

doute que S. Bernard, qui avait montré d'abord tant de modération, ait mis ensuite tant d'ardeur et un zèle si emporté dans la prédication des croisades. Il n'est pas inutile d'observer ici que les opinions qu'il prêcha étaient les idées dominantes de son temps, et que l'influence que son siècle exerça sur lui fut plus grande peut-être que celle qu'il exerça sur son siècle.

Une nouvelle assemblée fut convoquée à Chartres. On était si persuadé alors que la sainteté des mœurs et la ferveur de la religion devaient tenir lieu de tous les talents politiques et militaires, que saint Bernard fut

nommé, d'une voix unanime, général des nouveaux croisés. Il eut le bon esprit de refuser cet honneur, et il écrivit au pape, que ce serait un prodige de mauvais augure, que de voir un religieux se charger du commandement d'une armée. Le départ des croisés ayant été fixé au mois de juin 1147, Louis le jeune se rendit à Metz, accompagné de tous les grands seigneurs de son royaume; dans le même temps, l'empereur Conrad marchait, avec ses troupes, vers Constantinople, où les deux princes devaient se réunir.

Constantinople eut, à l'arrivée de Conrad, le spectacle as-

sez singulier de deux empereurs qui avaient hérité des débris de l'empire d'Auguste, et qui se disaient tous les deux successeurs de César et de Constantin : leurs prétentions mutuelles firent naître d'abord quelques divisions; mais l'empereur d'Occident avait une puissante armée pour soutenir ses droits, et l'empereur grec n'insista pas trop sur les siens.

Manuel Commène, dit un célèbre écrivain, frémit du péril de voir passer à travers ses états des héros si fiers et de si grandes armées. Il dissimula ses alarmes, et n'osant braver les princes d'Occident, il ne songea qu'à les

trahir. Quelques croisés ayant reconnu sa perfidie, proposèrent dans une assemblée, de s'emparer de Constantinople. Mais les chefs de la croisade rejetèrent généreusement cet avis, en disant, comme Aristide, que l'entreprise pouvait être utile, mais qu'elle était injuste.

Après un séjour de quelques semaines dans le voisinage de Constantinople, l'empereur d'Allemagne entra dans l'Asie mineure. Il marcha sans cesse environné de trahisons. On fournissait aux Allemands des vivres empoisonnés. Des embuscades les attendaient partout sur leur passage; l'ennemi fut averti

de leur marche; et, pour comble de perfidie, on leur avait donné à Constantinople des guides infidèles, qui égarèrent l'armée dans les détroits du mont Taurus, et la livrèrent, déjà vaincue par la fatigue et le désespoir, au glaive des Turcs et des Sarrazins.

Les Français, que les revers des Allemands n'avaient point découragés, poursuivirent leur marche vers la Syrie, passèrent le Méandre, malgré les efforts des Turcs, éprouvèrent un échec près de Laodicée, et arrivèrent à Antioche, un an après leur départ de Metz. Louis VII éprouva à la cour d'Antioche, des

chagrins domestiques qui le forcèrent d'y abréger son séjour. Le prince Raimond se déclara en public l'amant d'Éléonore de Guyenne. Un roi de France fut obligé d'enlever sa propre femme au milieu de la nuit; il la ramena dans son camp, et partit à la tête de ses troupes, pour se rendre à Jérusalem, où l'empereur Conrad, qui avait quitté l'Allemagne avec une armée, venait d'arriver en simple pèlerin.

Les chrétiens de la Syrie redoutaient chaque jour l'invasion des Sarrazins; le roi de France fut reçu à Jérusalem comme un sauveur. Tous les

princes, tous les prélats, et le clergé, suivis du peuple, sortirent au-devant de lui, avec de grandes acclamations, en chantant les mêmes paroles qu'on dit au fils de Dieu, lorsqu'il entra en triomphe dans la ville sainte. Peu de jours après l'arrivée de Louis VII, les croisés entreprirent le siège de Damas; mais ils furent bientôt obligés de l'abandonner, par la trahison de quelques chrétiens du pays; on proposa ensuite d'assiéger Ascalon; la plupart des seigneurs français et allemands s'y opposèrent: ils étaient découragés, et la perfidie de quelques chrétiens d'Orient servit de prétexte

pour fermer la campagne, et terminer la guerre. L'empereur Conrad revint alors en Europe; on s'était réjoui à Constantinople de ses revers : lorsqu'il repassa par cette capitale, il parut moins formidable, et il fut mieux accueilli. Le roi de France était resté à Jérusalem; mais rappelé par le fidèle Sugger, il s'embarqua à Ptolémaïs, pour retourner dans son royaume, où il ne rapporta que le regret d'avoir fait de vains efforts pour la cause de la foi, et d'avoir perdu, sans en retirer aucun avantage, la plus belle partie de son armée.

Cette croisade fut beaucoup plus malheureuse que la pre-

mière. Les nouveaux croisés ne profitèrent point des fautes de ceux qui étaient arrivés les premiers à la Terre-Sainte ; ils ne se défièrent point assez des Grecs qui les trahirent ; ils méprisèrent trop les Turcs, et négligèrent souvent les moyens de les vaincre ; les armées chrétiennes avaient des chefs moins habiles que dans la première expédition. Raimond, Baudouin, Tancrède, Godefroi de Bouillon étaient de meilleurs généraux que le roi de France et l'empereur d'Allemagne. Conrad et Louis VII ne manquaient point de courage, mais ils manquèrent de prudence ; leurs armées étaient

comme des tribus errantes, composées en grande partie de femmes, d'enfants, de vieillards, qui ne pouvaient rien pour la victoire, et qui augmentaient le désordre et le désespoir après une défaite. Cette multitude ne pouvait être approvisionnée ; la discipline ne pouvait s'établir ; un seul revers détruisit l'armée des Allemands, et l'espoir de l'expédition. Alexandre avait conquis l'Asie avec trente mille hommes, et des armées quatre fois plus nombreuses y trouvèrent leur tombeau, parce que leurs chefs négligèrent d'unir la politique à la valeur.

A son retour en France,

Louis VII fit casser son mariage avec Éléonore de Guyenne ; on accusait cette princesse de s'être laissé séduire par Raimond, prince d'Antioche, et d'avoir été trop sensible à la beauté d'un jeune turc, nommé Saladin. « Mais de ces choses là, remarque naïvement Mézerai, on en dit quelquefois plus qu'il n'y en a, et quelquefois aussi, il y en a plus qu'on n'en sait ». Éléonore épousa bientôt après Henri II, et le duché de Guyenne devint une province d'Angleterre. Si Louis fit une faute, en répudiant une femme qui lui emportait la plus belle de ses provinces, il la répara, en conser-

vânt à la France un ministre qui l'avait rendue florissante ; les courtisans attaquèrent la fidélité de Sugger : et le roi leur répondit en donnant à son ministre le titre de *père de la patrie*. L'abbé Sugger avait alors un grand avantage : il était le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade ; de toutes parts on vantait sa sage prévoyance, et tous les murmures se dirigeaient contre saint Bernard. L'abbé de Clervaux fut obligé d'adresser au pape, une apologie de sa conduite ; il rejeta, avec quelque raison, les malheurs de la guerre qu'il avait prêchée, sur l'inexpérience et

les dérèglements de ceux qui l'avaient faite. Au reste, il se justifia mieux encore, en refusant, deux ans après, de prêcher une nouvelle croisade.

Tandis que les chrétiens s'affligeaient dans tout l'Occident, des revers des croisés, de nouveaux évènements se préparaient en Asie : les apôtres de l'islamisme avaient donné des motifs religieux à leur politique, et la guerre qu'ils faisaient aux chrétiens était aussi une guerre sacrée. Dès la première croisade, ils n'avaient cessé d'exciter les peuples d'Orient à s'armer contre les ennemis du prophète ; après la prise de Jérusalem par

Godefroi de Bouillon, la consternation s'était répandue parmi les musulmans : on se désolait à Bagdad ; le cadi de Damas s'était arraché la barbe en présence du calife, et tout le divan avait versé des larmes, en apprenant les premières conquêtes des chrétiens ; mais les califes, divisés entr'eux, et dépouillés de leur autorité, ne pouvaient que déplorer la honte des armes mahométanes, lorsqu'une révolution vint changer la face de l'Orient, et opposa tout à coup une puissance formidable aux armées des croisés.

Lorsque les Latins arrivèrent pour la première fois en Syrie,

les califes du Caire et de Bagdad n'avaient déjà plus qu'un fantôme de pouvoir; amollis par les délices de leurs harems, ils ne ressemblaient plus à ce guerrier, leur prédécesseur, qu'on interrogeait sur son origine, et qui répondit, en montrant son épée : *Voilà ma généalogie;* et en montrant ses soldats, *voilà ma race.* Invisibles dans leurs palais, ils avaient abandonné le gouvernement à leurs esclaves, qui les adoraient à genoux, et leur imposaient des lois. Leur nom était encore révéré, mais leur autorité était méconnue; ils n'exerçaient plus leur empire que dans les mosquées; ils n'a-

vaient plus que le honteux privilège de confirmer le pouvoir usurpé des émirs, qui troublaient les provinces pour les gouverner, et qui se disputaient sur le champ de bataille le droit de règner à la fois sur le peuple et sur le prince.

Noureddin avait été élevé près du trône de Bagdad; il avait de la valeur et de l'ambition; il était devenu sultan de Mosul, d'Alep et de Damas. Dans l'espoir d'ajouter l'Égypte à ses vastes possessions, il conçut le projet d'en chasser les Fatimites, et il envoya Shiracouh, son général, contre le visir et les émirs du Caire.

Ceux-ci furent soutenus par des alliés puissants, et résistèrent d'abord aux armes de Noureddin. Les deux califes, tranquilles dans leurs palais, invoquaient Mahomet pour le succès d'une guerre dont ils pouvaient partager les périls, mais dont ils n'espéraient point partager les avantages : vicaires du prophète, dont ils interprétaient la loi d'une manière différente, ils se maudissaient l'un et l'autre dans les prières publiques, et se déclaraient tour à tour les ennemis de Dieu. Les malédictions du calife de Bagdad enflammèrent les esprits ; il promit toutes les faveurs de

Mahomet à ceux qui iraient combattre son rival ; et il engagea plusieurs princes d'Orient à favoriser l'entreprise de Noureddin et de Shiracouh.

La seconde croisade aurait pu profiter de ces divisions ; mais la moitié des croisés avait péri, avant d'arriver dans la Palestine ; les autres ne tardèrent pas à être découragés, et repartirent pour l'Europe, sans avoir tenté une entreprise importante. Le roi de Jérusalem fournit des secours au calife et au visir du Caire, pour les empêcher de succomber ; malheureusement il s'occupa plus de les rançonner que de les défendre : ses forces

n'étaient point d'ailleurs assez considérables ; et après avoir fait quelques tentatives inutiles, il les abandonna à la haine que leur avait attirée une alliance passagère avec les chrétiens.

Le général de Noureddin fut reçu en Égypte comme le protecteur de la foi musulmane ; il fit assassiner le visir du Caire, et suivant la coutume d'Orient, il prit sa place. Cette conquête précipita la chute des califes fatimites ; le calife de Bagdad fut reconnu dans les prières publiques, comme chef légitime de tous les vrais croyants, et la couleur noire des abassides qui descendaient d'O-

mar et d'Abubeker, remplaça la livrée verte des enfants d'Ali.

Au milieu de ces révolutions, il s'était élevé un jeune guerrier de la tribu des Curds, qui avait vu sur le champ de bataille comment on devient maître des empires, et qui devait bientôt réunir dans ses mains puissantes, les plus riches provinces d'Orient. Saladin, neveu de Shiracouh, avait suivi son oncle en Égypte; il s'était signalé dans la défense d'Alexandrie; il sut attacher l'armée à sa personne, et devenu maître de l'Égypte, il s'empara bientôt de Damas, d'Alep, de Diarbekir; la Mecque et Médine le

reconnurent pour protecteur ; aidé de son frère Malek Adel, il conquit l'Yemen, il se rendit maître de la Mésopotamie, remporta plusieurs avantages sur les chrétiens, et menaça Jérusalem.

Telle était la puissance nouvelle et formidable qui s'était élevée en Orient. A mesure que Saladin étendait les limites de son empire, le royaume de Jérusalem marchait vers sa décadence. Amaury qui avait fait la guerre avec succès contre les infidèles, venait de mourir ; la lèpre avait privé son fils Beaudoin IV des facultés du corps et de l'esprit ; Sibille, son héri-

tière, fit monter sur le trône son mari Guy de Lusignan, prince d'une belle figure, mais d'une si faible réputation, qu'on entendit son propre frère Geoffroi, s'écrier : « Puisqu'ils en » ont fait un roi, ils auraient » sûrement fait de moi un dieu, » s'ils m'avaient connu. » Ce choix généralement blâmé porta atteinte à l'autorité ; les rivaux du nouveau roi réveillèrent la fureur des partis. L'aspect des saints lieux menacés ne put imposer silence à leurs ambitieuses prétentions ; le gouvernement était sans force, le peuple était mécontent, le royaume divisé, et le trône de Jérusalem n'avait

seuls gardiens du saint sépulcre. Devancé par la terreur de ses victoires, Saladin se présenta bientôt sous les murs de cette place, dont les habitants n'espéraient plus que dans la miséricorde de Dieu et celle du vainqueur. Il fit venir les principaux de la ville, et il leur dit: « Je crois comme vous que Jérusalem est la maison de Dieu, je ne veux point en profaner la sainteté par l'effusion du sang, abandonnez ses murs, et je vous livrerai une partie de mes trésors. » Le désespoir leur donna de la fermeté; « Nous ne pouvons, répondirent-ils, vous céder une ville où notre Dieu

est mort ; nous pouvons encore moins vous la vendre. » Le sultan jura alors sur l'alcoran, qu'il ne s'emparerait de la ville que par la force ouverte ; le siège fut commencé et poussé avec vigueur ; Jérusalem avait encore une nombreuse population, mais ses habitants n'avaient que des prières et des supplications à opposer à la fureur des assiégeants. Ceux même qui avaient répondu à Saladin avec quelque courage, ne songèrent plus qu'à implorer son indulgence. Saladin se ressouvint de son serment, et se montra inexorable. Un jour qu'ils le suppliaient plus vivement de se

laisser toucher, se tournant vers la place et leur montrant ses étendards qui flottaient sur les murailles, *comment voulez-vous*, leur dit-il, *que j'accorde des conditions pour une ville prise*. Mais les Sarrazins furent repoussés, et le sultan craignant le désespoir des assiégés, fit assembler les docteurs de la loi, et leur demanda s'il pouvait se dégager du serment qu'il avait fait de prendre la ville d'assaut. Les imans et les cadis décidèrent en faveur de l'humanité, et ce qui est digne de remarque, ils puisèrent leur décision dans les subtilités d'Aristote, traduit en arabe. Saladin accorda la vie

aux habitants, et après quatorze jours de siège, il entra en triomphe dans Jérusalem; il traînait à sa suite ce Guy de Lusignan, qui revenait captif dans une ville où il avait été roi: vingt mille guerriers faits prisonniers à Tibériade, et conduits à la suite du vainqueur, revirent en pleurant ces murs que leur courage n'avait pu défendre. C'est ainsi que cette Jérusalem qui avait été conquise quatre-vingt-quatre ans auparavant, et qui avait coûté tant de sang à l'Europe, retomba au pouvoir des infidèles. Saladin (1) usa

(1) Quelques historiens ont affecté de comparer la clémence de Saladin avec le mas-

de sa victoire avec générosité.

L'histoire a cherché à peindre le désespoir des chrétiens, lorsqu'ils furent obligés d'abandonner la ville sainte. Ils arrosaient de leurs larmes ce Calvaire où leur Dieu était mort pour eux ; ils ne pouvaient détacher leurs regards de cette cité qui renfermait tout ce qu'ils avaient de plus cher. Ils étaient condamnés à un exil auquel ils n'espéraient point de terme ; proscrits par les musulmans,

---

sacre de la première croisade ; mais il ne faut pas oublier que les chrétiens offrirent de capituler, que les Mahométans refusèrent d'accepter des conditions, et que la ville fut prise d'assaut après plusieurs combats sanglants.

repoussés par les chrétiens d'Orient, qui les accusaient d'avoir livré le tombeau de leur Dieu aux infidèles, ils erraient dans la Syrie, sans ressources et sans asile; plusieurs moururent de misère et de désespoir; quelques uns revinrent en Europe annoncer en gémissant et en déchirant leurs habits, que Jérusalem n'était plus au pouvoir des chrétiens.

Cette nouvelle jeta tout l'Occident dans la plus grande consternation. Urbain III, qui était alors à Ferrare, en mourut de douleur. Grégoire VIII, qui lui succéda, adressa des lettres très pressantes et très pathétiques à

tous les fidèles, les exhortant à prendre la croix pour la délivrance de la Terre-Sainte. Ces lettres furent lues dans toutes les églises. Partout on regarda la prise de Jérusalem comme une marque de la colère de Dieu; tous les fidèles cherchèrent à la fléchir par la ferveur de leurs prières et l'austérité de leur pénitence. Guillaume, archevêque de Tyr, célèbre par son éloquence et sa piété, arriva dans le même temps en Europe, chargé d'exhorter les chrétiens d'Occident à s'armer pour défendre et venger leurs frères de Syrie. Il se trouva à l'assemblée des fidèles convoqués à Gisors;

il leur fit un tableau pathétique des malheurs du royaume de Jérusalem; il leur représenta les conquêtes des croisés en Orient, réduites au comté d'Antioche, à la ville de Tyr et à celle de Tripoli; il leur parla de la terreur qu'inspirait Saladin, et leur dit qu'il ne restait plus d'espoir de rentrer dans le royaume de Jérusalem, si les rois les plus puissants de la chrétienté n'unissaient leurs cœurs et leurs armes pour délivrer la patrie des chrétiens. Ce discours réveilla l'enthousiasme de l'assemblée; les rois de France et d'Angleterre qui s'y étaient rendus, se présentèrent les pre-

miers pour recevoir la croix ; ils furent suivis de tous les seigneurs de leurs royaumes. Il fut arrêté que les Français prendraient une croix rouge comme on la portait dans la première croisade, que les Anglais en auraient une blanche, et que celle des Flamands serait verte. On arrêta en même temps que pour subvenir aux frais de cette nouvelle expédition, tous ceux qui ne prendraient pas la croix, paieraient le dixième de leurs revenus ; l'effroi qu'inspiraient les armes de Saladin, fit donner à cet impôt le nom de *dîme saladine*.

Dès-lors on ne songea plus

qu'aux préparatifs de la croisade; le roi de France Philippe-Auguste, et Richard Cœur-de-Lion, qui venait de succéder à son père Henri II sur le trône d'Angleterre, venaient de recommencer la guerre dans le Poitou; ils avaient pris tous les deux la croix à Gisors; rappelés à leur serment, ils mirent bas les armes, jurèrent de ne les reprendre que contre les infidèles; ils se rendirent à Vezelay pour y conférer sur les intérêts de la religion, et s'y jurer une réconciliation éternelle; accompagnés des bénédictions du peuple, ils partirent tous deux pour s'embarquer, l'un dans le port de

Marseille, et l'autre dans le port de Gènes. Un historien anglais observe que Philippe et Richard sont les seuls rois de France et d'Angleterre qui aient combattu pour la même cause; mais la politique ne tarda pas à détruire l'ouvrage de la religion; l'union des deux rois fut bientôt troublée, et nous verrons dans la suite combien leur mésintelligence nuisit au succès de cette croisade.

Cependant l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, qui s'était croisé le dernier de tous les princes d'Occident, avait été le premier à signaler son zèle. Il s'était mis en marche

au mois d'avril de la même année, à la tête d'une armée nombreuse; il choisit malheureusement la route qu'avaient prise les premiers croisés, à travers les états de l'empereur grec, qui redoutait plus que jamais les princes d'Occident, et qui venait de s'allier avec Saladin. Il fut obligé de marcher les armes à la main, et de se défendre tantôt contre la force ouverte, tantôt contre la ruse d'un ennemi faible et perfide. En sortant de l'empire grec, l'empereur d'Allemagne eut encore à combattre les ennemis que Manuel Lange lui avait suscités. Sa marche ne fut qu'un combat

perpétuel ; il battit le sultan d'Icone, il prit plusieurs villes, gagna plusieurs batailles, mais il perdit la plus grande partie de son armée ; il mourut bientôt après, pour s'être baigné comme autrefois Alexandre, dans les froides eaux du Cidnus ; les Allemands qui purent échapper, arrivèrent en Syrie sous les ordres du duc de Souabe, fils de Frédéric ; leur arrivée inspira plus d'effroi que de confiance aux chrétiens qui faisaient alors le siège de Ptolémaïs.

Tandis que l'armée des Allemands était arrêtée et presque entièrement détruite dans l'Asie mineure, le roi de France et le

roi d'Angleterre se rendaient par mer en Syrie ; après avoir séjourné l'hiver à Messine, Philippe-Auguste arriva au printemps avec son armée sous les murs de Ptolémaïs. Richard qui le suivait de près, s'arrêta pour punir l'insolence d'Isaac, tyran de Chypre ; cet Isaac avait refusé un asile à la sœur et à l'épouse future du roi d'Angleterre ; Richard fit débarquer son armée, attaqua le tyran de Chypre, lui enleva ses états, et le chargea de chaînes d'or, faisant allusion à son avarice. Le monarque anglais célébra dans ce nouveau royaume, son mariage avec Bérengère, fille du

roi de Navarre, et il arriva peu de jours après au camp des croisés.

Les affaires des chrétiens en Orient avaient déjà changé de face. Leur armée s'était fortifiée de plusieurs troupes de croisés qui avaient devancé Richard et Philippe-Auguste : ils avaient reçu dans leur camp les Pisans, les Génois, les Vénitiens ; à l'arrivée des deux monarques, les chrétiens redoublèrent de zèle, d'espoir et de courage. Ils étaient assez forts pour songer aux plus grandes entreprises.

Saladin avait prévu qu'il aurait à combattre des armées for-

midables. Lorsqu'on prêchait encore la troisième croisade en Europe, il avait envoyé des ambassadeurs au calife de Bagdad. Le calife s'était adressé à tous les serviteurs de Mahomet, pour les exhorter à défendre l'islamisme. Au premier bruit de la trompette sacrée, les guerriers de l'Égypte, de l'Arabie, et de toutes les provinces voisines, étaient accourus sous les drapeaux de Saladin; ainsi Ptolémaïs vit alors sous ses murs, tout ce que l'Occident et l'Orient avaient d'hommes intrépides et courageux. Dans ce siège mémorable, on fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Les

Français et les Anglais combattirent d'abord ensemble, avec autant d'ardeur que de succès; mais cette intelligence ne tarda pas à être troublée; il se présentait deux concurrents pour le royaume de Jérusalem: l'un était ce Guy de Lusignan, qui avait été fait prisonnier à Tibériade; l'autre était Conrad, marquis de Monferrat, qui avait défendu la ville de Tyr contre toutes les forces de Saladin. Philippe-Auguste se décida pour Conrad, et c'en fut assez pour que Richard, qui était d'un naturel jaloux, se décidât pour Guy de Lusignan. Toute l'armée se trouva divisée; les assiégeants n'avaient jamais

qu'un seul des deux rois à combattre. Toutes les fois que le roi de France, qui était comme l'Agamemnon de cette guerre, commandait un assaut, Richard, retiré sous sa tente, restait avec ses Anglais, dans le funeste repos d'Achille. Cependant, les évêques et les guerriers les plus sages vinrent à bout d'imposer silence aux prétentions des partis, et de faire entendre la voix de la religion éplorée. Richard et Philippe se réconcilièrent; les chefs et les soldats suivirent l'exemple des deux monarques. Ils ne se disputèrent plus que l'honneur d'être les premiers sur les remparts ennemis; Ptolémaïs

ne résista plus à leurs efforts; la ville se rendit aux croisés, après un siège de deux ans.

La plus brave noblesse d'Europe périt au siège de Ptolémaïs. Les Français pleurèrent les comtes Thibault de Chartres et de Blois, Étienne de Sancerre, Josselin de Montmorency, Albéric Clément, le premier maréchal de France dont l'histoire ait parlé, etc. C'est dans ce siège mémorable que le seigneur de Coucy fut blessé à mort. Il chargea un de ses écuyers de porter son cœur à la dame de Fayel; ce trait a été mis sur la scène française; un amour aussi touchant était fait pour arracher

des larmes; mais la jalouse barbarie du seigneur de Fayel, l'horrible situation d'une femme qui mange, sans le savoir, le cœur de son amant, et qui expire ensuite d'inanition et de désespoir, sont des tableaux qui touchent moins qu'ils ne révoltent les ames sensibles.

Les croisés perdirent beaucoup trop de temps devant Ptolémaïs, et les divisions qui s'étaient élevées pour les droits au royaume de Jérusalem, ne servirent qu'à assurer la possession de ce royaume aux Sarrazins. Philippe-Auguste, qui était toujours en butte à la jalousie de Richard, et qui, dans les plaines de Syrie, n'ou-

blia jamais qu'il était roi de France, abandonna une entreprise commencée sous des auspices malheureux : il retourna en Europe, après la prise de Ptolémaïs. Dix mille Francais, dont il confia le commandement au duc de Bourgogne, restèrent dans l'armée des croisés.

Peu de jours après le départ du roi de France, il se livra une grande bataille près d'Antripatride, sur les bords du Jourdain. Les chrétiens et les Sarrazins s'attaquèrent et se défendirent avec une égale valeur. Les historiens rapportent que Richard et Saladin, s'étant rencontrés dans la mêlée, fondirent l'un sur

l'autre l'épée à la main ; à la vue de ce combat singulier, les deux armées restèrent tout à coup immobiles, et laissèrent à leurs chefs l'honneur de décider de la bataille ; mais Saladin ayant été renversé de cheval, les Sarrazins se précipitèrent pour le secourir. Saladin conserva la vie, mais il perdit la victoire : l'armée des Sarrazins fut mise en déroute ; et, si les chrétiens avoient su profiter de leur avantage, s'ils avaient marché droit à Jérusalem, la ville sainte échappait encore une fois à la domination des infidèles. Richard perdit plusieurs mois à reprendre Jaffa, Césarée, et à fortifier quelques

villes maritimes ; il donna ainsi au découragement et à la discorde le temps de s'introduire parmi les chrétiens. La saison des pluies vint interrompre le progrès de ses armes.

Au printemps, l'armée des chrétiens marcha vers Jérusalem. Saladin s'était enfermé en tremblant dans cette capitale ; il s'occupait sans relâche de la fortifier ; mais les fautes de Richard, les discordes des croisés, calmèrent bientôt ses alarmes, et rendirent ses précautions inutiles. Lorsque l'armée chrétienne approchait de Jérusalem, le duc de Bourgogne se retira brusquement ; avec les Français

qu'il commandait. Abandonné par ses compagnons, le monarque anglais ne put recueillir de cette campagne, que le douloureux avantage de voir la ville sainte, des hauteurs de Nicopolis. A ce spectacle, il se voila le visage, et s'écria dans sa douleur : *Ceux qui refusent de délivrer le saint sépulcre de Jésus-Christ, ne sont pas dignes de le contempler.*

La discorde acheva d'éclater parmi les croisés; ils se reprochaient ouvertement d'avoir vendu Jérusalem aux Infidèles; on ne parlait plus que de trahison dans l'armée des chrétiens; la même chose était déjà arrivée

dans les premières croisades; il n'est pas rare de voir, dans les guerres malheureuses, les chefs s'accuser mutuellement, et rejeter sur leurs rivaux la honte de leurs propres défaites. Richard répondait à ses accusateurs, par des actes de bravoure dignes d'Amadis et de Rolland. On le vit, lui seul, défier l'armée des Sarrazins, et traverser les rangs ennemis, sans qu'un soldat de Saladin osât l'attaquer. Dans une autre occasion, suivi de quelques compagnons, il sauva la ville de Jaffa, dont les ennemis avaient déjà escaladé les remparts. Une autre fois, à la tête d'un faible détachement,

il s'empara d'un convoi de sept mille chameaux, qui se rendait à Jérusalem. Mais tant d'exploits furent perdus pour la cause des chrétiens; la discorde et le découragement ne firent que s'accroître dans l'armée des croisés.

Désespérant alors de se rendre maître de Jérusalem, craignant d'ailleurs l'ambition de son frère, le prince Jean, qui était resté en Angleterre, redoutant pour ses états les entreprises de Philippe-Auguste, qui était retourné en Europe, Richard ne songea plus qu'à quitter la Palestine. Il entama des négociations avec les Sarrazins, et il ne poussa plus la guerre que

pour obtenir une paix honorable. Les chrétiens et les musulmans s'attaquèrent dès lors avec moins de fureur ; et plusieurs fois les combats furent interrompus par des fêtes, où les soldats de Saladin et de Richard confondirent leurs vœux pour la paix. Les croisés demandèrent au sultan de leur abandonner Jérusalem ; mais les musulmans regardaient aussi Jérusalem comme une ville sainte ; Saladin refusa cette condition. Dans une autre négociation, on proposa de donner en mariage une sœur de Richard à Malek Adel, frère de Saladin. Les deux époux seraient montés sur le trône de

Jérusalem ; Saladin, par tendresse pour son frère, approuva ce projet ; mais la différence de religion le rendit inexécutable. Les deux partis tenaient à leur culte avec une grande ferveur : les uns exigeaient que la sœur de Richard fût musulmane, les autres que le frère de Saladin se fît chrétien.

Cependant, les négociations ayant été reprises, une trève fut conclue pour trois ans, trois mois, et trois jours : on convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens, et que ceux-ci possèderaient toute la côte maritime, depuis Jaffa jusqu'à Tyr. Les principaux chefs

des deux armées jurèrent, les uns sur l'alcoran, les autres sur l'évangile, d'observer les conditions du traité. La majesté royale, dans ces temps reculés, paraissait avoir quelque chose de plus imposant et de plus auguste que la sainteté même du serment. Le sultan et le roi d'Angleterre se contentèrent de se donner leur parole, et de se toucher la main droite.

Ainsi finit la troisième croisade, où toute l'Europe en armes ne put obtenir d'autre avantage que la prise de Ptolémaïs. Les chrétiens y donnèrent peut-être de plus grandes marques de valeur que dans les expéditions

précédentes ; mais ils trouvèrent les Sarrazins plus aguerris : ceux-ci avaient appris des chrétiens eux-mêmes l'art de les combattre et de les vaincre. Ils avaient d'ailleurs plus d'un avantage sur les croisés ; ils combattaient sur leur propre territoire, dans leur propre climat : ils n'étaient soumis qu'à un seul chef, qui leur donna toujours un même esprit, et ne leur présenta jamais que la même cause à défendre.

Deux hommes s'acquirent, dans cette croisade, une gloire immortelle, l'un par des succès éclatans, l'autre par des qualités réelles et une bravoure inutile. Le nom de Richard fut long-

temps l'effroi de l'Orient ; les Turcs et les Sarrazins qu'il avait vaincus, le célébraient dans leurs proverbes, long-temps après les croisades. Saladin fut célébré à son tour dans l'Occident, et l'histoire l'a présenté plusieurs fois pour exemple aux princes de la chrétienté.

Une longue captivité attendait le héros de la croisade à son retour en Europe ; on verse encore aujourd'hui des larmes au récit de ses infortunes. Saladin ne fut pas plus heureux, il ne jouit qu'une année de sa gloire. Les Orientaux célèbrent la manière édifiante dont il mourut ; il distribua également ses au-

mônes aux chrétiens et aux musulmans ; avant d'expirer, il ordonna à un de ses officiers de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, et de dire à haute voix : *Voilà ce que le grand Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.*

Lorsqu'on apprit en Occident la mort de Saladin, le pape Célestin III exhorta les fidèles à prendre de nouveau les armes pour la délivrance de la Palestine. Cette croisade, à la tête de laquelle se trouva Frédéric, duc d'Autriche, fut beaucoup moins féconde en exploits et plus malheureuse que toutes les autres. La Palestine avait toujours

été le tombeau des chrétiens ; ceux qui s'enrôlèrent dans la cinquième croisade, sous le pape Innocent III, entreprirent une conquête qui leur offrait moins d'obstacles et un plus riche butin. Les Latins, en traversant l'empire grec, avaient admiré la splendeur de la ville de Constantin ; ils avaient vu la foiblesse de son gouvernement ; ils trouvèrent dans la perfidie des empereurs assez de prétextes pour leur déclarer la guerre, et ils s'emparèrent de Constantinople. Frédéric, qui était devenu empereur d'Allemagne, retourna quelques années après dans la Terre-Sainte avec une nouvelle

armée ; il ne fut pas plus heureux que ceux qui l'avaient précédé. Malgré l'expérience de Frédéric et de tant d'autres princes puissants, le sage Louis IX songea encore à délivrer la terre qui renfermait le saint sépulcre ; il perdit la liberté à Damiette et la vie à Tunis, sans utilité pour la cause de la foi. Après la mort de S. Louis, on fit de vains efforts pour renouveler l'ardeur des croisades, l'Europe était trop occupée de ses guerres intérieures ; des schismes éclatèrent dans l'Occident, on ne songea plus à Jérusalem.

La plupart des entreprises po-

litiques ne sont justifiées que par le succès. On ne peut point alléguer cette raison en faveur des croisades ; elles furent mal dirigées, et l'exaltation extrême qui fit naître ces guerres lointaines, les écarta du but qu'une sage politique pouvoit leur donner. Une confiance toujours aveugle dans le succès fit négliger les moyens d'y parvenir ; la multitude des croisés amena le désordre, et leur nombre, qui à leur départ était un signal de victoire, fut presque toujours la cause de leur ruine. S'il est vrai cependant que les croisades aient été funestes à l'humanité, il faut convenir

aussi qu'elles n'ont pas été sans avantage pour l'Europe ; elles ont long-temps suspendu les querelles de religion toujours prêtes à éclater dans l'Occident ; elles ont contribué à maintenir la paix entre les princes, qui tenaient leurs regards fixés vers l'Orient, et qui renoncèrent souvent à d'ambitieuses prétentions pour voler au secours du royaume de Jérusalem. Sous Louis le jeune, qui prit part à la seconde croisade, la France fut heureuse et tranquille, et le règne de Philippe-Auguste, qui se mit à la tête de la troisième, fut un des règnes les plus brillants de la mo-

narchie. Les croisades portèrent les premiers coups à la féodalité; en assurant la prérogative des rois, elles préparèrent l'indépendance des communes.

Venise, Gènes, Amalfi, et plusieurs villes maritimes d'Italie, de Flandre et d'Allemagne parvinrent dans les croisades au plus haut degré de prospérité et de splendeur; elles s'emparèrent du riche commerce d'Orient; elles perfectionnèrent l'art de la navigation, et c'est dans les écoles qu'elles formèrent, que furent élevés dans la suite ces intrépides marins qui marchèrent à la découverte de l'Amérique, et

donnèrent une nouvelle direction et un nouvel essor à l'esprit humain.

Les croisades eurent encore un autre avantage ; elles arrêtèrent les émigrations des peuples d'Asie, toujours prêts à fondre sur l'Occident. Les Sarrazins étaient maîtres des plus belles provinces d'Espagne ; ils avaient ravagé les côtes d'Italie ; Charlemagne les avait vaincus à Poitiers ; l'Europe était menacée de toutes parts par des peuples conquérants et belliqueux.

Les croisades les forcèrent à se défendre chez eux ; elles reculèrent de plus d'un siècle la chute

de l'empire grec ; elles ne purent, il est vrai, conserver aux Latins la possession de Constantinople, seul boulevard contre les invasions des Turcs et des Sarrazins ; mais les statuts de l'ordre de Malte, qui est leur ouvrage, attestent encore l'esprit politique de ses guerres saintes. Les chevaliers prêtaient serment de combattre les Turcs, et plus d'une fois ils ont arrêté les armées de ce peuple barbare et sauvage, qui était guerrier et sanguinaire par religion et par politique, et qui a souvent menacé de porter son culte et son gouvernement dans l'Europe policée.

Dans le temps des premières croisades, les Orientaux étaient plus avancés pour la civilisation que les peuples d'Occident. Les chrétiens rapportèrent de la guerre de la Palestine plusieurs institutions utiles. Les Arabes étaient savants dans l'agriculture et dans tous les arts qui contribuent au bonheur de la vie et à la richesse des sociétés. Les croisades rendirent l'Europe plus industrieuse, et lui ouvrirent de nouvelles sources de prospérités.

Les Sarrazins, et surtout les Grecs, aimaient les beaux-arts; les productions de l'esprit étaient

recherchées à la cour du soudan et à celle de Constantinople ; quelques-uns des Latins furent à portée d'y puiser ce charme d'urbanité qui était alors ignoré en Europe. C'est surtout depuis les croisades qu'on trouve dans les Français ce mélange de piété et de galanterie qui formait presque le caractère national, et qui était si heureusement exprimé par cette devise : *Fidèle à Dieu et à la beauté.* C'est depuis ces guerres saintes qu'on retrouve presque partout dans notre histoire cette loyauté, fille de la bravoure, et cet inflexible honneur qui était comme une jus-

tice, qui remplaça long-temps toutes les justices de la terre. L'esprit de chevalerie fut formé ou perfectionné par les croisades; bientôt les grâces de l'esprit s'unirent à l'éclat de la bravoure. Tandis que les chevaliers se vouaient à la défense de la religion et de la beauté, les troubadours firent entendre leurs voix, et chantèrent la valeur et l'amour. La noble franchise de nos ancêtres perdit sa rudesse; on vit alors naître et se développer cette fleur de politesse, cet amour généreux de la gloire, cet héroïsme chevaleresque qui

jeta dans la suite tant d'éclat sur la nation, et qui contribua à la splendeur du siècle de Louis XIV.

J. MICHAUD, *Éditeur.*

MATHILDE.

CHAPITRE PREMIER.

APRÈS un siège aussi long que meurtrier, Saladin venait d'entrer en vainqueur à Jésusalem. Au bruit de la chute de la cité sainte, toutes les puissances chrétiennes furent émues. Guillaume, archevêque de Tyr, s'embarque aussitôt pour l'Europe; il va répandre sa profonde douleur dans le sein du souverain pontife, et lui demander des secours pour ses frères d'Orient. Urbain III, frappé à mort par cette funeste nouvelle, expire entre les bras de Guillaume. Gré-

goire VIII lui succède et prêche une nouvelle croisade. A sa voix, à celle du pieux archevêque parcourant l'Europe à pied, la croix à la main, avec des prières, des menaces et des larmes, les esprits s'échauffent, l'enthousiasme de la gloire et de la religion gagne toutes les ames ; les rois eux-mêmes se lèvent, s'unissent, et jurent de ne poser les armes que quand ils seront rentrés dans cette Jérusalem qui coûta tant de sang à leurs ancêtres, où repose le tombeau d'un Dieu, et dont la perte leur semble un opprobre, que sa conquête pourra seule effacer.

A la tête de tant de souverains, marchaient Richard premier et Philippe-Auguste ; rivaux en puissance par la situation et l'étendue de leurs états, ils l'étaient encore par leur âge, leur penchant et leur amour

pour la gloire ; tous deux également fiers, altiers, intrépides, s'irritaient à la moindre apparence d'injure, et ne pouvaient se résoudre à plier. Philippe-Auguste, grand et magnanime autant que prévoyant et sage, aspirait à des victoires plus solides que brillantes. Richard, plein de candeur et de loyauté, mais imprudent et fougueux, toujours entraîné par ses passions, ne pouvant ni dissimuler un outrage, ni tarder un jour à s'en venger, aussi constant dans ses haines que dans ses amitiés, et animé du courage le plus impétueux, attacha peut-être plus d'éclat que son rival à son nom et à ses exploits, et dut à l'excès même de ses qualités, l'admiration universelle dont il fut l'objet, et l'infortune éclatante où les pièges de la perfidie le firent tomber dans la suite.

L'empereur Frédéric, à la tête de cinquante mille hommes, venait de partir pour la Palestine, tandis que Richard et Philippe-Auguste, réunis encore dans les plaines de Gisors, voyaient leurs armées s'augmenter chaque jour par les peintures pathétiques et véhémentes que Guillaume faisait de l'état déplorable des chrétiens d'Orient; tout ce qu'il y avait de jeunesse animée de l'ardeur guerrière dans les deux royaumes, se rendait en foule auprès de ces deux souverains, et en les voyant marcher à la tête de leurs soldats, prêts à combattre courageusement pour la cause du ciel, nul ne voulait laisser ternir sa gloire par le reproche honteux d'avoir fui ou quitté la croix.

Cependant les deux monarques se séparent et se donnent rendez-vous à Messine; Philippe s'embarque à Gè-

nes ; Richard retourne à Londres, remet la régence à Jean, son frère, et tandis qu'on prépare à Marseille la flotte qui doit le porter, Bérengère, sa future épouse, s'est déjà rendue en Sicile, afin d'y célébrer le nœud qui doit les unir à la vue des deux camps réunis.

La timide fiancée de Richard, la tendre Bérengère, était fille de Sanchès, roi de Navarre ; elle possédait peu d'appas et de talents, mais tant de vertus ornaient son caractère, et tant d'amour l'attachait à Richard, qu'elle avait su fixer le cœur de ce volage monarque ; il l'avait préférée à toutes ses rivales, il l'avait préférée à la sœur même de Philippe-Auguste. En vain la superbe Alix avait-elle tenté de l'enchaîner à ses pieds, Richard séduit un moment, avait bientôt rejeté la main d'une femme qu'il

ne pouvait estimer, et une fois du moins la modeste vertu put s'enorgueillir de l'avoir emporté dans le cœur d'un grand roi, sur tout l'éclat de la naissance et de la beauté.

Mais avant de s'engager dans sa longue et périlleuse entreprise, Richard veut assister au sacrifice de sa plus jeune sœur qui est au moment de prononcer ses vœux. Il ne l'a point vue depuis son enfance, peut-être ne la reverra-t-il jamais, et avant qu'elle soit morte au monde, ou qu'il périsse lui-même par la main des infidèles, il desire la connaître, l'embrasser, et lui dire un dernier adieu. Pendant que ses capitaines se préparent au départ, accompagné seulement de quelques écuyers et de l'archevêque de Tyr, qui veut être présent à la prise d'habit de la jeune novice, il s'achemine vers le monas-

tère où elle fut renfermée peu de mois après sa naissance, et dont elle va jurer de ne jamais sortir.

Élevée, depuis seize ans à l'ombre de ce cloître, n'ayant jamais vécu qu'avec des vestales pures et chastes comme elle, les pensées de la jeune princesse ne se portaient pas au-delà de sa retraite, ni son cœur vers d'autres biens: ses jours uniformes s'écoulaient sans qu'elle les comptât, et dans sa parfaite innocence, elle ignorait également et l'existence du mal, et le mérite de la vertu.

Peu vaine de sa naissance, moins encore d'une beauté qu'elle ne connaissait pas; n'ayant qu'une idée confuse du monde, dont le bruit n'arrivait jamais jusqu'à elle, et dont l'abbesse ne lui avait jamais parlé, que comme d'un effroyable assemblage de dangers et de tourments, Mathilde

bénissait chaque jour le Seigneur, de l'avoir appelée à une si sainte vie, et ne supposant pas l'existence d'un autre bonheur que celui qu'elle goûtait dans son asile, elle voyait arriver avec joie l'instant de l'auguste cérémonie qui devait l'y ensevelir pour toujours.

Cependant l'arrivée de Richard émeut tout le couvent; les portes s'ouvrent à l'instant, et les grilles même tombent devant lui : c'est pour la première fois que les regards d'un homme embrassent l'intérieur de ce cloître, et que le bruit des armes en fait retentir les voûtes paisibles; mais que ne permet-on pas à la majesté suprême? L'archevêque de Tyr seul ose suivre le roi, et Mathilde se hâte de venir recevoir les embrassements de son frère, et les bénédictions de Guillaume.

L'abbesse, et les autres religieuses couvertes de leur voile noir, accompagnent et entourent la jeune novice; elles sont présentes à son entrevue avec Richard, et s'attendrissent aux douces effusions de l'amour fraternel : le monarque raconte ses projets, et parle de son voyage; après lui, Guillaume en parle aussi; et, au seul nom de Jérusalem, on voit ses yeux se remplir de larmes; il dit la perte des saints lieux, les maux que les fidèles ont à souffrir maintenant pour y pénétrer, et les délices qu'ils goûtent quand ils y sont parvenus; ces récits éveillent dans l'ame de Mathilde, des pensées nouvelles, mais non moins pieuses : sa dévotion, si douce, prend un caractère plus ardent, et, quoique surprise et confuse de sentir un désir dans son cœur et de prévoir un changement dans sa

vie, elle avoua, en rougissant, qu'elle souhaitait se croiser avec son frère, et visiter la Terre-Sainte, avant de tirer le rideau qui devait à jamais la séparer du monde.

Mathilde n'eut pas de peine à obtenir sa demande; un pareil voyage était regardé, dans ces temps antiques, comme l'action la plus agréable à Dieu, et la préparation la plus salutaire à l'état monastique; aussi, toutes les compagnes de la princesse se hâtèrent d'applaudir avec transport à son projet, et ravies de l'éclat qu'un si saint pélerinage allait répandre sur leur couvent, déjà elles préparaient les roses mystiques dont elles voulaient couronner la jeune vierge, à son retour; sur son habit de novice, d'une éblouissante blancheur, l'abbesse attacha elle-même la croix brillante qui donnait le sceau à ses pro-

jets, et la plaçait sous la protection immédiate de Dieu; puis la remettant entre les mains du roi, elle dit : « Votre majesté ne connaît pas encore toute la valeur du dépôt que je lui confie, ni quel trésor d'innocence et de piété renferme le cœur de cette vierge; que votre valeur défende sa vie, sire, et vous, mon père, ajouta-t-elle, en se tournant vers l'archevêque, que votre zèle veille sur son ame : ce n'est point la princesse d'Angleterre que je vous recommande, mais la future épouse de Dieu; c'est le plus beau de tous les titres, sans doute; cependant, ô Mathilde, qu'il n'enfle pas votre cœur de trop de présomption, et qu'une humble défiance vous accompagne toujours; songez qu'il n'y a point de titre si auguste, de dispositions si saintes, qui mettent à l'abri des tentations. Gardez de prêter

l'oreille à ces voix enchanteresses qui ne flatteraient vos sens que pour vous perdre, et, puisse ce chaste époux auquel vous êtes destinée, rendre vos oreilles si attentives au souffle de son divin esprit, que vous n'entendiez pas le bruit que le monde fera autour de vous ».

Pendant que Mathilde prêtait une profonde attention au discours de la pieuse abbesse, Richard en attendait la fin avec une sorte d'impatience; et à peine fut-il libre de prendre la parole, qu'il jura que sa sœur n'avait rien à craindre auprès de lui. « Avec l'aide de Dieu et de mon épée, s'écria-t-il, plein d'un enthousiasme chevaleresque, soyez certaine, madame, que Mathilde ne sera pas moins en sûreté au milieu de mon camp, que derrière les murs de ce cloître ». Le ton énergique dont il prononça ces

paroles, fit rougir le front de toutes les vierges; mais frappées de l'air martial qui respirait dans toute la contenance du héros, et de la noble ardeur qui étincelait dans ses yeux, aucune ne baissa les siens vers la terre.

Cependant le moment du départ approche : Mathilde s'avance vers la porte extérieure du couvent; et, prête à en franchir le seuil pour la première fois de sa vie, elle s'arrête, se retourne, et ses timides regards semblent demander si son courage n'est pas de la témérité. L'abbesse, en voyant son effroi, et l'abîme du monde s'ouvrir devant elle, conçoit de nouvelles alarmes sur tous les périls qui vont entourer sa plus chère brebis; et, dans l'espoir de préserver sa vie et son innocence, elle fait un dernier sacrifice, et lui remet un reliquaire

qu'elle portait toujours sur elle. « Ceci, mon enfant, lui dit-elle, vous garantira de tous les dangers; si la tempête vous surprend; si, plus terribles qu'elle, les passions vous menacent, appuyez contre votre poitrine ce morceau de la vraie croix, et il vous délivrera. O Mathilde, vous croyez ne vous préparer que pour une fête du ciel, mais songez que vous voyagerez sur la terre.

Mathilde, reconnaissante d'un don si précieux, l'attacha sur son sein, avec une foi ardente, baisa la main révérée de qui elle le tenait, et disant un dernier adieu à ses timides sœurs, elle sortit du monastère, dont elle ne vit point, sans frémir, la porte se refermer sur elle; élevant alors des yeux humides de pleurs, vers le saint asile qu'elle quittait, elle ne put les en détacher, que quand l'épaisseur

des bois et la distance des lieux l'eut entièrement dérobé à ses regards; en le perdant de vue, son cœur se troubla; il se troubla plus encore, en apercevant dans le lointain, l'immense horizon se déployer devant elle; éperdue, l'innocente colombe se rapprocha de son frère et de l'archevêque, en leur demandant avec inquiétude s'il fallait traverser tant de pays avant d'arriver en Palestine. — Richard sourit de la simplicité de sa question. « Il se passera bien des jours et des mois, peut-être, avant que nous puissions atteindre la terre que vous allez chercher; mais que craignez-vous, ma sœur, ajouta-t-il, en mettant la main sur le glaive qui brillait à ses côtés, ne vous ai-je pas dit que ce défenseur ne vous quitterait pas? — Et oubliez-vous, continua l'archevêque, en lui montrant le ciel,

CHAPITRE II.

Les différends qui survinrent bientôt entre Richard et Philippe-Auguste, et dont les perfidies de Tancrède, roi de Sicile, furent la première cause, mirent obstacle au dessein que le monarque anglais avait formé, de célébrer à Messine, son union avec Bérengère; et ce ne fut qu'après avoir conquis Chypre, que, maître de cette île fameuse, et couronné des mains de la victoire, il put en ordonner la fête auguste.

Jamais hyménée ne fut consacré sous de plus heureux auspices, ni entouré de plus de magnificence et d'éclat. Vainqueur d'Isaac, roi de Chy-

pre, Richard régnait sur le royaume qu'il venait de lui enlever, et se consolait d'avoir tant tardé à partager son trône avec Bérengère, par le plaisir de placer sur sa tête une couronne de plus.

Au bruit de son triomphe, on vit accourir Guy de Lusignan, roi de Jérusalem : ce jeune et superbe souverain, dont l'indomtable valeur n'avait pu soutenir le trône, et qui, chassé de ses états, se voyait disputer par Conrad, marquis de Montferrat, jusqu'à l'espoir d'en-redevenir maître un jour, venait implorer l'appui de Richard contre les injustes prétentions de son rival; il lui était d'autant plus nécessaire, que Philippe-Auguste s'était déjà déclaré contre lui en arrivant en Syrie, et soutenait de tout son pouvoir les droits de Conrad qui, maître de Tyr,

seule ville que les chrétiens possédassent encore en Syrie, en avait fait fermer les portes à Lusignan, et avait levé contre lui l'étendard de la révolte. Depuis son séjour en Sicile, Richard croyait avoir à se plaindre de Philippe-Auguste; animé d'une secrète jalousie contre une gloire qui balançait la sienne, il saisit avec joie l'occasion qu'on lui offrait de se mettre à la tête d'un parti opposé au roi de France; touché d'ailleurs de la confiance de Lusignan, flatté de sa démarche, ému par ses malheurs, il s'engagea solennellement à le protéger contre tous ses rivaux; et dès ce moment, liés l'un à l'autre par la reconnaissance et les bienfaits, ils furent amis et se jurèrent foi et fraternité d'armes, jusqu'à leur dernier soupir.

Raimond, prince d'Antioche, Bohémond, prince de Tripoli, Raynaud

de Sidon, Honfroi du Thoron, et Léon, prince d'Arménie, avaient suivi Lusignan dans l'île de Chypre. En venant appuyer les prières de leur roi auprès de Richard, ils venaient aussi lui demander sa protection pour eux-mêmes. Le monarque anglais leur promit de les soutenir tous dans leurs prétentions diverses, et de ne quitter la Syrie, qu'après les avoir remis en possession de leurs états. Pour prix d'un si éminent service, ces princes, et Lusignan lui-même consentaient à le regarder comme leur suzerain, et à lui payer le droit de vasselage; mais le noble Richard refusa un honneur qui aurait presque égalé le bien qu'il voulait leur faire; et tout ce qu'il exigea de leur reconnaissance, fut de les prier de prolonger leur séjour auprès de lui, afin qu'ils assistassent à la cérémonie de

son mariage, et qu'ils en rehaussassent l'éclat et la pompe par leur présence.

Ce jour à jamais mémorable dans les annales de Chypre fut annoncé dès l'aurore par le bruit de mille instruments; la superbe église de St.-Jacques située entre le port de Limisso et l'ancienne Amathonte, fut décorée avec une magnificence toute royale: on joncha les rues de fleurs, on les tapissa de riches étoffes; Lusignan ouvrait la marche à la tête des princes ses tributaires; sur leur vaste manteau trempé dans la pourpre de Tyr, on voyait éclater en broderie les feux du saphir oriental. Un peu plus loin l'or et l'acier reluisaient de toutes parts sur les cottes d'armes des seigneurs anglais; Richard les suivait la couronne sur la tête et le sceptre à la main; et la fille de Sanchès, dont

le cœur palpitait depuis long-temps dans l'attente de cet heureux jour, la fille de Sanchès, qui allait jurer avec ferveur de n'aimer jamais que Richard et recevoir avec transport le serment d'en être toujours aimée; la fille de Sanchès, enfin, presque belle ce jour là de modestie et de bonheur, marchait à côté de son illustre époux : mais pour qu'il ne manquât rien à sa satisfaction, elle avait prié sa chère Mathilde d'en être témoin, et Richard l'avait exigé de sa sœur : la jeune novice parut donc à l'auguste fête : couverte de son voile, elle entra dans l'église à la suite de Bérengère et vit pour la première fois une pompe nuptiale et les joies du monde sous leur aspect le plus séduisant : ce serment d'un éternel amour adressé à un autre qu'à Dieu étonna son innocence, et

les accents passionnés de Richard, et les regards voluptueux de son épouse troublèrent le cœur de la vierge.

Guy de Lusignan, placé à côté du roi, fut le seul de tous les princes qui put s'approcher assez de Mathilde pour découvrir une partie des charmes que cachait son chaste bandeau de lin : ils allumèrent dans son ame un feu aussi subit que violent, mais le souvenir de Sibylle son épouse et l'habit religieux de Mathilde étaient des obtacles qui ne lui permettaient point d'exprimer ses vœux : renfermant ainsi dans son sein son amour et sa douleur, il cacha à tous les yeux la blessure si profonde et si douce dont il ne devait plus guérir.

Richard bien plus guerrier qu'amant, eut à peine passé quelques jours auprès de sa jeune épouse, que tourmenté du besoin de la gloire, il

se prépara à s'embarquer pour la Palestine : mais prévenu par Lusignan que la mer était couverte de vaisseaux sarrazins tous conjurés contre lui, que les côtes de Syrie et même celles d'Égypte en étaient infestées, que Malek Adhel le frère de Saladin et le plus redoutable guerrier de l'Asie les commandait souvent, et avait juré guerre à mort à tous les rois de l'Europe ; Richard s'opposa à ce que Berengère et Mathilde partageassent ses dangers : tous les efforts des ennemis allaient se réunir contre lui ; pendant la traversée son grand cœur s'élançait au devant d'eux et il sentait bien que pour être tout à la gloire, il ne fallait pas que les objets de sa tendresse fussent à ses côtés : assuré d'ailleurs qu'aussitôt qu'il serait arrivé à Ptolémaïs, les infidèles, furieux d'avoir

manqué leur proie porteraient toutes leurs forces vers le camp, et occupés de l'attaquer sur terre laisseraient la mer libre, il crut que le trajet serait alors sans aucun péril, et ordonna que le vaisseau qui devait porter son épouse et sa sœur ne mettrait à la voile que quand le sien serait arrivé dans le port de Ptolémaïs.

Mathilde accoutumée à l'obéissance se soumit sans peine à la volonté de son frère, mais la tendre Bérengère désespérée de se séparer de l'époux qu'elle chérissait, se précipita à ses pieds baignée de larmes, lui demandant comme la plus grande preuve d'amour qu'elle pût recevoir de lui, la grâce de partager les périls auxquels il allait s'exposer : touché de cette peine, Richard fut pourtant inexorable dans ses refus; il lui

représenta que sa présence et celle de Mathilde en attendrissant son cœur affaiblirait son courage, et lui ferait peut-être éviter un combat qu'il était de son devoir de rechercher; d'ailleurs, ajouta-t-il, ces mêmes ennemis qui vont s'attacher à me poursuivre, vous laisseront passer tranquillement, et la traversée ne sera orageuse que pour moi. — La jeune reine voulut insister encore, mais Richard surpris de sa résistance, lui ayant dit d'un ton un peu sévère, qu'il voulait être obéi, elle se tut aussitôt, glacée par la crainte d'avoir déplu à son époux et dévorant en silence sa douleur et ses larmes.

Le roi de Jérusalem et les autres princes de sa suite s'embarquèrent avec Richard; il ne resta auprès de la reine qu'Onfroi du Thoron, les ducs de Northumberland et de

Glocester, Simon de Montfort, comte de Leicester, et quelques seigneurs français, parmi lesquels on distinguait le brave Adam de Turenne, grand chambellan, Enguerrand de Fiennes et Josselin de Montmorency, beau comme Renaud, intrépide comme lui, depuis peu dans l'adolescence, depuis long-temps héros; par ses exploits, il promettait une nouvelle gloire à sa patrie et un nouveau lustre à son nom qui, né avec la monarchie, était déjà plus ancien que celui de ses rois.

Richard voulut aussi que l'archevêque de Tyr n'abandonnât point les princesses : elles auront besoin, mon père, lui-dit-il, en regardant la reine, que vous leur appreniez que les femmes doivent servir Dieu par leur patience et leur soumission, comme nous par les combats et la vail-

lance. Bérengère n'entendit que trop ce que ces mots voulaient dire, elle regarda son époux avec tant d'amour et de résignation, que le fier monarque en fut touché, et peut-être aurait-il cédé aux vœux d'une épouse si tendre, si en lui devenant plus chère par sa douceur, elle ne lui avait fourni un motif de plus de ne pas l'exposer aux nombreux périls qu'il allait chercher.

Contente d'avoir obtenu l'approbation de son époux, elle renferme dans son ame les désirs qui l'agitent et les craintes qui la déchirent; et tandis que pâle et les yeux baissés, n'osant verser aucune larme, elle l'accompagne jusqu'au port, Mathilde renfermée dans l'intérieur du palais s'interdit le murmure, se soumet aux volontés de son frère et de

son roi, et adresse des vœux pour lui au divin fils de Marie.

Poussé par un vent favorable, le vaisseau du roi atteignit bientôt les côtes de l'Asie; mais au moment de s'en approcher, il fut entouré par deux galères ennemies, montées chacune par huit cents hommes; loin de les fuir et de les craindre, il provoque lui-même l'abordage. Les épées brillent, le sang coule, le carnage est affreux, la valeur égale. Musulmans et chrétiens, tous paraissent attaquer et non se défendre. Cependant, après un long et rude combat, dans lequel Richard fut vaillamment secondé par Lusignan, il vient à bout de couler à fond une des galères, de s'emparer de l'autre, et mouille le lendemain 8 juin à Ptolémaïs, précédé de la victoire, et chargé des dépouil-

les de l'ennemi; tous les croisés le reçurent avec des acclamations d'enthousiasme, et célébrèrent son arrivée et son triomphe, par des feux de joie allumés dans tout le camp.

Cependant Lusignan apprend que, durant son absence, la mort lui a ravi Sibylle, son épouse; cette perte, qui flattait la secrète passion qu'il avait rapportée de Chypre, pouvait être funeste à sa puissance : Sibylle, fille de Baudouin, héritière du royaume de Jérusalem, l'en avait fait couronner roi en l'épousant; mais en mourant, ses droits retournaient à Isabelle sa sœur cadette, épouse du marquis de Montferrat, et donnaient ainsi une force de plus aux prétentions de ce dernier. Lusignan, appuyé par Richard, soutenait que le caractère de roi était indélébile, et qu'on ne pouvait l'en dépouiller : il

vit passer dans son parti les Pisans, les Flamands, et les chevaliers de St.-Jean; mais les templiers, les Génois, et les Allemands, à la tête desquels se mit Philippe-Auguste, soutenaient les droits du marquis de Montferrat; celui-ci, renfermé dans Tyr, orgueilleux de posséder encore une ville dans un royaume où Lusignan n'en possédait plus, insultait, du haut de ses superbes remparts, à la détresse de son rival; et tandis que tous deux livraient le camp des croisés à la désunion et à la haine, en se disputant la possession d'une couronne qu'ils s'étaient laissés enlever par les infidèles, Saladin l'affermissait sur sa tête, en fortifiant chaque jour Jérusalem contre les futures attaques des chrétiens.

Richard avait établi son quartier du côté de la mer, afin de surveiller

les moindres mouvements des assiégés, et de mettre obstacle à ce qu'ils reçussent aucun secours tant par terre que par mer. A l'orient de la ville, vis-à-vis la plus forte des tours, appelée *la tour maudite*, on voyait flotter les bannières royales de Philippe-Auguste; et au milieu du camp, se déployaient les aigles glorieuses de l'empire d'Allemagne. Les trois nations se distinguaient par la couleur de la croix qui brillait sur leurs étendards: rouge dans l'empire des lis, elle était blanche chez les Germains, et verte dans le camp anglais. Parmi toutes ces différentes cours, celle d'Angleterre s'efforçait d'éclipser les autres, par le faste et la magnificence; et, tandis que Richard s'environnait de pompes et de somptuosités, Philippe-Auguste, plus simple et plus modeste, ne voulait tirer son éclat que de la

haute et vaillante noblesse dont il était entouré : c'étaient les comtes de Dreux et de Chartres, Errard et André de Brienne, les Joinville, les Châtillon, les Coucy, noms éternellement chéris en France, et dont aucun évènement ne pourra jamais effacer le souvenir ni la gloire.

Cependant Richard demandait à grands cris qu'on poussât vigoureusement le siège de Ptolémaïs, dont la reddition devait ouvrir la route de la cité sainte; mais le fier Conrad ne voulait sortir de ses murs, et prêter son secours aux croisés, qu'autant qu'il serait déclaré roi de Jérusalem; et Philippe-Auguste, fidèle à l'alliance qu'il avait contractée avec lui, mécontent d'ailleurs de l'empire que Richard voulait affecter dans le camp, et jaloux peut-être des lauriers qu'il avait cueillis dans l'île de Chypre,

demeurait dans l'inaction, ou ne livrait aux infidèles que des combats particuliers, évitant avec soin un assaut général : Richard, trop fidèle, trop loyal, pour abandonner son frère d'armes, et en même temps trop impérieux et trop fier pour entrer en accommodement avec son rival, loin de chercher à ramener Philippe-Auguste par des raisons, l'aigrissait par des invectives, et accroissait ainsi de plus en plus la division qui régnait dans le camp : vingt fois les partis contraires furent prêts à en venir aux mains, et vingt fois ils frémirent de lever contre des chrétiens l'épée qu'ils venaient de ceindre pour les défendre ; tandis que le désordre s'introduisait dans les conseils, et que les chefs, l'injure à la bouche, s'accablaient de mutuels outrages, les soldats qui n'étaient venus en Palestine,

couvrant les désirs de son cœur, avait eu l'art de lui persuader que dans cette alliance, il songeait moins aux charmes de la sœur qu'à fortifier d'un nœud de plus l'amitié qui l'unissait au frère. Richard, franc, sincère, facile à tromper parce qu'il était incapable de tromper lui-même, Richard le crut, et sentait sa tendresse s'augmenter de celle que lui témoignait Lusignan, au point de ne pouvoir plus se passer de lui : ils couchaient sous la même tente, ils n'avaient qu'une seule table, c'était ensemble qu'ils allaient combattre les infidèles, et le butin qu'ils leur enlevaient était toujours fidèlement partagé entre eux. Dans les joutes, ils portaient les mêmes couleurs, sur leur bouclier la même devise, et lorsqu'ils s'étaient exercés dans la journée, soit à manier la lance dans

les tournois ou à tirer l'épée contre les infidèles, ils retournaient le soir d'un commun accord se promener sur le bord de la mer; là, ils contemplaient l'immensité des flots et de l'horizon en soupirant avec amertume, ils baissaient la tête, et accablés de la tristesse de leurs pensées, gardaient souvent un morne silence; si la tempête faisait bouillonner les ondes, ils croyaient les voir entrouvrir leurs abîmes pour engloutir à jamais ce vaisseau qui portait ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Mais si la mer était calme et que le vent fût favorable, alors leurs craintes changeaient de nature sans rien perdre de leur vivacité; et si ce n'était plus au vaste océan, c'était aux infidèles que le roi redemandait son épouse et sa sœur.

CHAPITRE III.

Depuis le départ du roi, la triste Bérengère n'avait cessé de prier et de verser des larmes ; elle se représentait sans cesse cet époux si cher, en proie à la fureur des musulmans ; dans ses rêves elle le voyait tantôt chargé de fers, tantôt couvert de blessures; et durant le jour son imagination alarmée lui confirmait tous ces lugubres présages, car lorsque le cœur est plein d'amour, il est plein de frayeurs. En vain l'archevêque de Tyr s'efforçait de calmer cette peine si vive, en la peignant comme une offense envers Dieu ; la jeune reine pleurait alors sur sa faute sans pou-

voir cesser de pleurer aussi sur l'absence d'un époux. Mais ce que n'avaient pu faire ni les exhortations de Guillaume, ni l'exemple de Mathilde, fut produit en un instant par l'arrivée de l'esquif que Richard lui envoyait. Elle entendit à peine le récit de sa victoire, elle songea seulement qu'il était en sûreté, que dans peu elle allait le revoir, et ses larmes se séchant tout à coup, elle passa de la plus mortelle tristesse au comble de la joie.

Mathilde, en apprenant qu'elle allait enfin atteindre le but de son voyage, remercia Dieu d'un cœur aussi soumis, qu'elle s'était résignée au delai ordonné par son frère; trop pieuse pour livrer son ame à aucun sentiment extrême de joie ou de chagrin, elle regardait comme un péché le désespoir si violent dont Béren-

gère avait été accablée en se séparant du roi, et quand cette épouse désolée laissait échapper en sa présence les cris de sa tendresse et de ses regrets, la chaste vierge qui jusqu'alors avait ignoré qu'il était des passions, étonnée d'un langage si nouveau, s'alarmait de l'entendre et se croyait coupable de prêter l'oreille aux accens d'un pur et légitime amour ; la rougeur sur le front, elle confia ses scrupules à l'archevêque de Tyr, et le vénérable Guillaume qui, dans le secret de la confession n'avait jamais reçu d'aveu aussi pudique, crut voir dans la beauté qui s'humiliait ainsi devant lui, l'Ève céleste au premier réveil du monde, et il se promit bien de ne jamais abandonner la direction d'une conscience dont l'extrême délicatesse annonçait à l'univers une sainte de plus.

Quoique la galanterie fût regardée alors comme un devoir et comme une sorte de gloire, quoique Bérengère eût à sa suite plusieurs des plus distingués et des plus nobles chevaliers des cours de France et d'Angleterre, nul pourtant ne fut assez hardi pour oser offrir des vœux à la jeune Mathilde; malgré l'éclat de ses charmes, la séduction de ses grâces, et la langueur de ses grands yeux bleus, il y avait dans toute sa personne une sorte de pureté qui imposait aux désirs, leur défendait de naître, et l'habit religieux dont elle couvrait un corps formé par l'amour, la garantissait moins encore des tendres entreprises que le respect qu'inspirait sa pudeur. Elle se montrait peu aux regards des hommes, mais à l'aspect de la vierge, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine, à demi-cachée par un

long voile de lin, et toute brillante de la primitive innocence, chacun frappé d'une religieuse admiration, reculait quelques pas comme indigne de l'approcher. La reine aimait beaucoup trop Mathilde, pour ne pas s'affliger vivement des vœux qu'elle devait prononcer : ce n'était ni la solitude, ni l'obscurité de l'asile où elle allait s'ensevelir, qui lui paraissait un malheur, mais bien d'y vivre sans amour; si elle concevait facilement qu'on pût dédaigner une couronne, elle ne comprenait pas qu'on renonçât à un époux : plus d'une fois elle ne put s'empêcher de dire sa pensée à sa jeune sœur ; mais quand elle s'efforçait de tenter son ambition, en l'éblouissant de l'éclat du trône et de cette foule de sceptres dont tant de rois s'estimeraient heureux d'orner sa beauté ; quand plus souvent encore

elle cherchait à émouvoir son cœur, en lui peignant les charmes d'une union conjugale, Mathilde se détournait, en rougissant de la vue de pareils tableaux, non par la crainte qu'ils ne la tentassent, mais par la honte de les voir : alors Bérengère, attentive à ne point blesser une si délicate pudeur, ne lui parlait plus que de ces purs et chastes sentiments qui ont seuls le droit d'attendrir le cœur d'une vierge : c'étaient les regrets du meilleur des frères ; c'était la douleur d'une mère inconsolable de vivre séparée de son plus cher enfant ; c'était enfin l'amitié qui les unissait toutes deux, et dont la privation laisserait un vide dans son cœur, que l'amour même de Richard ne remplirait pas entièrement. A de si pathétiques peintures, la reine faisait succéder des fêtes où la magnificence s'unissait à la galan-

terie, et auxquelles il était difficile que, la princesse Mathilde n'assistât pas quelquefois; mais en vain le siècle étalait ses pompes, en vain la nature faisait parler ses tendresses; courageuse et modeste, la jeune vierge dédaignait tous les terrestres biens, et traversait le monde, occupée seulement du ciel.

Après quelques jours d'une navigation heureuse quoique lente, le vaisseau se trouva en vue des côtes d'Asie; et déjà on apercevait le port de Ptolémaïs, comme un point dans l'horizon, lorsque le vent, s'élevant tout à coup avec violence, rendit tous les efforts des matelots inutiles; le pilote lui-même abandonna son gouvernail à la fureur des flots; et en moins de trente-six heures, la force de la tempête eut poussé le navire

contre les bancs de sable qui s'étendent aux environs de Damiette; là, il fut surpris par un vaisseau ennemi qui, voyant la détresse des chrétiens, crut qu'il lui serait facile de s'en emparer; mais des sujets qui avaient à défendre leur reine, et des chevaliers qui combattaient pour la religion et la beauté, ne devaient se rendre qu'en perdant la vie. A la tête des guerriers, le plus jeune et le plus vaillant de tous, Josselin de Montmorency, l'épée à la main, résistait avec une telle intrépidité, que déjà les infidèles commençaient à plier, lorsqu'un esquif, sorti du port de Damiette, fit changer la fortune : à la vue du drapeau jaune et noir qu'il portait, les Sarrazins s'écrièrent d'une commune voix : *Malek Adhel*, *Malek Adhel*, et ce nom leur rendant le courage prêt à les abandonner, ils

recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Tandis que Josselin, animé d'une valeur héroïque, s'élance au milieu des ennemis, les presse, les pousse, les menace, précipite les uns dans la mer, frappe les autres, entasse les victimes, fait couler des ruisseaux de sang, et se forme un rempart des armes, des débris, et des cadavres des infidèles, l'archevêque de Tyr qui était auprès des princesses, ayant entendu retentir le nom de Malek Adhel, tombe à genoux, et s'écrie : « Humiliez-vous avec moi, car notre heure est venue ; rien ne résiste à Malek Adhel. » La princesse obéit et se prosterne ; mais la reine, d'une voix déchirante, lui dit en fondant en larmes : « O mon père, qu'est-ce donc que cet affreux, cet horrible Sarrazin, dont la valeur va m'enlever à mon époux ? — Malek

Adhel est frère de Saladin : de tous les ennemis des chrétiens, c'est le plus terrible sans doute ; je l'ai vu, le fer et la flamme à la main, réduire en cendres nos bourgs et nos campagnes ; sans lui, jamais Jérusalem ne serait tombée, jamais Saladin n'eût fait flotter ses drapeaux sur le temple du Christ. » Guillaume achevait à peine ces paroles, qu'un bruit de chaînes et un cliquetis d'armes lui apprit que leur funeste sort était accompli ; aussitôt il se hâta d'aller joindre ses frères, espérant adoucir leurs maux par ses prières; depuis longtemps, il connaissait Malek Adhel, et n'ignorait pas l'ascendant que sa haute sagesse lui donnait sur l'ame de ce guerrier. Tandis qu'il l'implore, les deux infortunées princesses se retirent dans l'endroit le plus obscur du vaisseau, attendant en tremblant les

chaînes dont on va les charger. La reine, au désespoir d'un évènement qui la sépare de son époux, exhale sa douleur par des larmes et des sanglots, en appelant le brave Richard à son aide : Mathilde plus résignée, quoique frémissant de se voir sous la puissance des ennemis de la foi, presse contre son sein le reliquaire de l'abbesse, et à genoux devant Dieu, lui demande un secours qu'elle n'attend que de lui. Mais tout à coup la porte de la chambre où elles sont renfermées se brise avec fracas; plusieurs hommes s'y précipitent : à la vue de l'habit musulman, Mathilde se détourne avec horreur, en invoquant de nouveau le saint reliquaire : le chef des vainqueurs s'approche de la reine, d'un air fier mais respectueux, et lui dit : « Calmez votre effroi, madame, vous n'êtes point esclave ; vous serez

traitée dans mon palais avec tous les honneurs dus à votre haute naissance; je vous jure, au nom du prophète, qu'aucun des gens de votre suite ne portera des chaînes; je leur demande seulement leur parole de demeurer à Damiette, et de ne point essayer de rejoindre le camp des croisés, avant que Saladin, mon frère, instruit de votre arrivée dans ses états, n'ait traité avec le roi d'Angleterre du prix qu'il met à votre rançon.

Bérengère accepta avec joie des conditions généreuses qui lui donnaient l'espoir d'être bientôt rendue à son époux; touchée d'ailleurs des manières nobles et polies du prince arabe, elle répondit avec reconnaissance, promit ce qu'il demandait et se prépara à quitter le vaisseau pour se rendre dans le palais de son nouveau maître, mais auparavant elle

lui dit en montrant Mathilde : — Seigneur, cette jeune vierge est la sœur de Richard, ne nous séparez point, la douceur de pleurer ensemble est la seule qui nous reste et un si généreux vainqueur ne voudra pas nous l'arracher. — Malek Adhel aperçut alors la princesse et s'approcha d'elle pour lui donner la main ; mais Mathilde, dont le nom abhorré de Saladin venait de redoubler l'effroi, s'éloigna avec terreur du frère de ce grand ennemi de Dieu, et s'enveloppant dans ses voiles pour ne pas le voir, elle répondit en tremblant et sans lever les yeux qu'elle suivrait la reine.

En arrivant sur le tillac, Malek Adhel jette un coup-d'œil curieux sur ses deux illustres prisonnières, dont jusqu'à ce moment les traits lui avaient été cachés par l'obscurité :

admirateur idolâtre de la beauté, la figure de la reine d'Angleterre ne fixe pas long-temps ses regards, il les détourne sur la princesse qui venait d'entr'ouvrir son voile pour descendre dans la chaloupe; ce mélange de douceur et de majesté répandu dans toute sa personne, la blancheur de ce front ingénu, le modeste incarnat de ses joues, ces timides regards attachés vers la terre, cet habit, emblême de la chasteté; enfin, ce genre de beauté inconnu au climat où vivait Malek Adhel l'étonne, le frappe, il demeure interdit, il ne sait ce qu'il éprouve: jusqu'alors amant absolu des plus célèbres beautés de l'Asie qui toutes maîtrisaient également ses sens, jamais son cœur n'avait été ému, pour la première fois il vient de l'être; le fier Arabe tremble devant

une femme, et sans lever les yeux une vierge chrétienne vient d'enchaîner le frère du souverain de la Syrie, de l'Égypte et des trois Arabies.

C'était beaucoup pour un vainqueur musulman d'être poli envers un sexe que Mahomet a destiné à l'esclavage. Malek Adhel étranger à la croyance d'Europe, ne pouvait partager le respect religieux que l'habit de Mathilde inspirait à des chrétiens, et puisqu'il avait osé l'aimer, il devait oser le lui dire; aussi chargeant un de ses officiers du soin de conduire la reine, il court à la princesse, l'enlève dans ses bras, la transporte dans la chaloupe, s'assied auprès d'elle et veut s'emparer d'une de ses mains, mais la jeune vierge épouvantée de l'audace du musulman, se rejette en arrière avec au-

tant d'effroi que si l'abîme des enfers se fût ouvert devant elle; dans ce moment ses yeux se sont levés sur Malek Adhel, et la surprise la rend immobile; jusqu'à ce jour, elle s'était figuré un Sarrazin comme la plus hideuse des créatures, et semblable en tout à l'effroyable portrait que le Saint-Esprit nous fait de Satan dans les écritures: au lieu des traits du démon, elle aperçoit la plus majestueuse figure, un air fier et martial, un regard où la noblesse d'une belle ame se peint tout entière; étonnée, éperdue, ne sachant si un prestige infernal la séduit et l'aveugle, elle se précipite aux pieds de l'archevêque de Tyr qui vient d'arriver auprès d'elle, et cachant sa tête contre sa robe, elle s'écrie: — O mon père, mon père! — Guillaume connaît l'er-

faisant quelques pas vers elle, il ajouta : — Serait-il vrai, madame, que vos vœux soient tels qu'on vient de les exprimer, et que vous vous soyez condamnée volontairement à ensevelir dans une éternelle obscurité ces attraits qui étonnent, ravissent l'ame?.. — Elle interrompt le prince et sans le regarder, levant les yeux au ciel, elle dit : — O que ne suis-je encore dans mon cloître, n'ayant jamais vu les traits ni entendu la voix d'un Sarrazin; Dieu tout-puissant, vous le savez si tous les vœux de mon cœur ne sont pas de vivre à jamais éloignée des ennemis de votre nom. — Vous voyez, illustre Malek Adhel, que je ne vous en impose pas, lui dit l'archevêque. — Oui, mon père, reprit le prince avec fierté, j'y vois les effets de cette religion fanatique que vous nommez la *très sainte*,

tandis que vous taxez la nôtre d'être impie et barbare ; cependant toute barbare qu'elle est, jamais elle n'a commandé à nos guerriers d'aller ravager votre patrie, ni à de jeunes et célestes beautés de quitter le monde et ses plaisirs pour s'ensevelir toutes vivantes dans un tombeau : au reste, la princesse est libre, elle vivra dans mon palais conformément à ses volontés, et je saurai respecter jusqu'à ses absurdes serments.

En achevant ces mots, Malek Adhel s'éloigna, et ayant divisé l'équipage chrétien sur plusieurs chaloupes, il remonta dans l'esquif qui l'avait amené, et précéda ses prisonniers à Damiette.

Les princesses, en débarquant sur le port, trouvèrent deux litières qui les attendaient ; on présenta un cheval à l'archevêque ; le reste des prisonniers

suivit à pied, hors le brave Montmorency, qui n'ayant cédé qu'au nombre dans le combat, était couvert de glorieuses blessures, et, pâle, inanimé, fut mis sur un brancard, et porté presque sans vie au palais.

Durant la route, Mathilde, seule avec elle-même, repasssait dans sa pensée tous les funestes évènements dont ce jour avait été témoin; elle frémissait au souvenir de la témérité de l'infidèle; mais en même temps, elle s'étonnait de ne pas sentir pour lui une plus invincible horreur. — Comment surtout, se disait-elle, n'ai-je pas aperçu en lui quelques traits du démon auquel il est livré? Sans doute la cause en est dans le trouble où ses discours impies avaient jeté mes esprits; — et en réfléchissant ainsi, la princesse éprouvait une secrète curiosité de revoir le jeune Arabe, afin

de découvrir le signe réprobateur dont Dieu devait l'avoir marqué.

Malek Adhel habitait à Damiette l'antique palais des califes fatimites ; là tout brillait de la magnificence de ses anciens possesseurs ; on n'y marchait que sur le marbre ; on n'y voyait que des colonnes de jaspe et de granit, et le faste de l'extérieur n'égalait pas encore celui du dedans : des appartements sans nombre, d'immenses jardins étaient occupés par le sérail ; des eunuques veillaient aux portes secrètes, et des gardes superbement vêtues aux portes extérieures ; mais le prince a destiné un autre palais pour la reine et les chrétiens ; quoiqu'étranger aux mœurs de l'Europe, il en connaît assez les délicatesses, pour savoir qu'une souveraine rougirait d'habiter avec des esclaves, et qu'un séjour de volupté est horrible aux

yeux du saint archevêque; c'est donc dans un palais séparé qu'il fait conduire la reine et toute sa suite. Il veut qu'elle n'y soit servie que par des chrétiens; il permet à Guillaume d'y célébrer les mystères de son culte, et consent même que les seigneurs et les chevaliers qui formaient le cortège de Bérangère soient introduits chez elle à certaines heures du jour. De grands et solitaires jardins entourent ce palais; quoique attenant à ceux du sérail, ils en sont séparés par de hautes murailles, et n'ont entr'eux aucune espèce de communication.

Le luxe oriental qui éclate dans cette demeure, étonne la reine et révolte l'humble novice : de riches tapis de Perse s'étendent sous leurs pieds, les plus doux parfums de l'encens et de la myrrhe brûlent de tous

côtés, et dans un vaste salon de jaspe, des piles de carreaux enrichis de broderies, entourent un bassin où quatre Amours de porphyre versent une onde claire et rafraîchissante. Des rideaux de gaze et des jalousies entr'ouvertes ne laissent percer qu'un demi-jour, et cependant n'empêchent pas qu'on ne distingue dans les jardins le doux balancement des orangers et des roses, et les guirlandes que le jasmin et la vigne forment autour des fenêtres du palais.

Le plus riche de ces appartements est destiné pour la reine; Mathilde choisit le plus simple, et au milieu de ces murs revêtus de marbre et de dorure, elle regrette son obscure et étroite cellule: l'archevêque, profondément affligé de l'esclavage de la reine et des chrétiens, déteste d'au-

tant plus le faste qui l'entoure que son cœur est plus rempli d'amertume ; il s'enferme dans un réduit ignoré du palais, pour tous meubles il ne veut qu'un lit grossier, pour seul ornement qu'une croix ; là, il prie jour et nuit pour la délivrance de ses frères, et ne sort de cette retraite que pour aller leur porter des secours et des consolations.

Aussitôt que les princesses furent arrivées dans leur palais, Malek Adhel leur envoya des corbeilles pleines des fruits les plus exquis et des glaces de toute espèce, mais joignant le respect à la générosité il ne se présenta point devant elles ; il leur fit même dire qu'aucun musulman n'entrerait chez elles sans leur aveu, et que lui-même n'oserait s'y montrer que quand il aurait quel-

ques nouvelles satisfaisantes à leur apprendre.

Durant la triste nuit qui suivit cette triste journée, les princesses cherchèrent en vain un sommeil que le souvenir de leurs malheurs interrompait sans cesse : Bérengère occupée seulement de son époux, mouillait de pleurs sa couche solitaire, et ne pouvait adresser à Dieu que les accents passionnés d'un amour au désespoir : Mathilde aux pieds du souverain juge, lui offrait ses larmes et ses prières, et s'efforçant de soumettre son ame à l'affliction qu'il lui avait envoyée, elle disait : — O grandeur infinie, je romprai mon cœur plutôt que de murmurer contre vos décrets, et le vase de terre ne s'élèvera point contre la main qui l'a formé. Heureuse encore que vous m'ayez donné votre loi pour

soutien, afin qu'elle adoucisse l'amertume des jours mauvais, et m'empêche d'être accablée de douleur dans mes épreuves.

Le lendemain, les princesses se réunirent dans un cabinet solitaire dont elles résolurent de faire leur oratoire; on voyait sur le visage pâle de Mathilde, l'empreinte d'une douleur calme et résignée, telle que la piété l'approuve et la permet; tandis que la reine portait sur ses traits défigurés l'image de la profonde désolation qui régnait au fond de son ame. — L'archevêque, en ce moment, entra chez elles, il venait de quitter la prière pour un soin plus important encore, il venait consoler l'affligé; digne et noble prérogative de son ministère, que sa charité ne lui permettait jamais de négliger; mais la reine accablée de

tristesse n'était pas encore en état de l'entendre, et sans oser le dire, elle sentait au fond de son cœur que sa blessure ne cesserait de saigner, que le jour où elle serait rendue à Richard; cependant, afin de pouvoir envisager un terme à ses maux, elle interroge Guillaume, et lui demande de l'instruire du caractère de Saladin, et des espérances qu'elle peut fonder sur la protection de Malek Adhel. — Mon père, lui dit-elle, vous, né dans l'Asie, depuis trente ans patriarche de Tyr, conseiller, ami des rois de Jérusalem, ayant été chargé par eux, plusieurs fois, d'ambassades auprès du soudan, vous devez connaître mieux que personne la cour, les usages, les caractères de nos ennemis, et m'indiquer par quels moyens on

peut obtenir d'eux la grâce d'où dépend ma vie.

Hélas ! répondit Guillaume, il n'est que trop vrai que j'ai vu naître et croître cette puissance de Saladin, qui a renversé le trône de Jérusalem et qui menace maintenant toute l'Asie; je pourrai vous apprendre, sans doute, par quel chemin il est parvenu à ce comble de gloire où nous le voyons maintenant : je connais sa cour, sa puissance et ses intrigues; je connais les vertus qui le distinguent et les vices qu'on lui reproche, je connais surtout le grand ascendant de Malek Adhel sur son esprit, et tout le parti que j'en aurais pu tirer pour l'avantage des chrétiens, si on m'eût laissé seul maître de traiter avec ce prince, le plus généreux de tous les princes : ah !

au lieu de s'entre-détruire par des guerres intestines, si nos chefs, nos chrétiens d'Orient eussent voulu écouter mes conseils, et qu'Amaury et Lusignan se fussent confiés à mon expérience, croyez que la Terre-Sainte ne serait pas réduite à l'état déplorable où nous la voyons aujourd'hui.

En achevant ces mots, l'archevêque soupira amèrement et se tut. Après un assez long silence, il reprit la parole et commença son récit tandis que la reine et Mathilde, les yeux attachés sur lui, l'écoutèrent avec la plus profonde attention.

CHAPITRE IV.

« C'est à Damas, dans la cour de l'Arabek Noureddin, que Saladin et Malek Adhel furent élevés sous les yeux de leur père Ayoub. Celui-ci était loin de prévoir et de désirer la future grandeur de sa maison : fidèle à son souverain dont il était chéri et honoré, tantôt l'épée à la main il lui conquérait de nouveaux états, ou retiré dans son gouvernement de Damas il s'occupait à lui former dans ses enfants, deux serviteurs aussi fidèles, aussi dévoués qu'il l'avait toujours été lui-même.

» Saladin n'annonçait point dans son enfance ce qu'il devait être un

jour: on ne distinguait en lui qu'une humeur indolente et des vertus paisibles, tandis que Malek Adhel plein d'une ardeur guerrière semblait avec la vie respirer les combats. Saladin grave, froid, austère, réfléchissait beaucoup, parlait peu, repoussait tous les plaisirs, dédaignait l'amour et ne voyait arriver qu'avec peine le moment où son âge le forcerait à prendre les armes. Malek Adhel impétueux, intrépide, franc jusqu'à l'insdiscrétion, se livrant avec excès à toutes les voluptés de la jeunesse, obtint par ses prières de verser son sang pour la patrie avant l'âge où la loi le permet aux musulmans.

» C'est ainsi que le génie de Saladin qui n'était né que pour commander, demeura muet tant qu'il fut contraint d'obéir, tandis que

Malek Adhel se montra de bonne heure ce qu'il devait être toute sa vie, guerrier intrépide, ami sincère et serviteur dévoué. Mais autant le caractère de ces deux frères était opposé, autant leurs cœurs étaient étroitement unis: ils ne se quittaient point sans regret et ne se retrouvaient point sans joie. Cette amitié cimentée par un même respect pour la loi de Mahomet, par une haine irréconciliable pour les chrétiens, par des services mutuels et surtout par le temps; cette amitié vive, profonde, qui serait l'objet de notre admiration, si ses effets ne nous avaient pas été si funestes, ne s'est point démentie jusqu'à présent, et paraît même augmenter de forces en augmentant de durée.

» Ce fut en Égypte qu'ils firent leurs premières armes, sous les ordres de

leur oncle Shirkouh : celui-ci y avait été envoyé par l'Atabek Noureddin, pour chasser le calife fatimite qui régnait au Caire, et faire substituer à son autorité celle du calife de Bagdad. Shirkouh entra facilement dans un pays mal gardé, mal défendu, dont le nonchalant souverain avait abandonné le gouvernement à des tyrans subalternes. Cependant à l'approche du général de l'Atabek, Ledin Allah se réveilla de son assoupissement, mais n'ayant aucun moyen de repousser un si formidable ennemi, il employa ses trésors pour le seduire, et lui fit offrir pour prix de sa trahison avec la moitié de ses richesses, la place de grand-visir, qui par l'étendue du pouvoir était au-dessus de celle du calife lui-même.

» Shirkouh fut ébloui par la magnificence de ces promesses, et son

ambition l'emportant sur sa fidélité, il promit de soutenir les droits de Ledin Allah, et d'abandonner ses anciens maîtres; à cette nouvelle, l'ame de Malek Adhel se révolta, il osa reprocher à son oncle la trahison dont il se rendait coupable; Shirkouh offensé d'une telle audace l'en eût puni, sans doute, si Saladin n'eût intercedé pour son frère, et n'eût même obtenu de lui d'accompagner leur oncle le lendemain à l'audience du calife.

» La pompe éclatante de cette cour étonna les fils d'Ayoub, accoutumés à la simplicité de celle de Noureddin; mais ils la regardèrent avec des yeux bien différents; tandis que la perfidie de Shirkouh remplissait d'indignation le cœur fier et généreux de Malek Adhel, Saladin sentait naître dans le sien des mouvements d'ambition

qu'il avait ignorés jusqu'alors : ce n'était point qu'il enviât la grandeur de Shirkouh ; la seconde place d'un empire n'était pas capable de l'arracher à sa paresse ; mais il sentait en même temps que l'espoir de ne voir rien au-dessus de sa puissance, pourrait faire de lui un autre homme (1).

Ces sentiments ne tardèrent pas à se développer ; il ne fallait qu'une occasion pour déterminer Saladin ; elle arriva : Shirkouh mourut, et Ledin Allah se voyant sans défenseur, et espérant en trouver un autre dans l'aîné des fils d'Ayoub, se hâta de lui offrir la place de son oncle. L'ambitieux Saladin qui en voulait une autre, feignit pourtant de se conten-

(1) Tous ces détails sur le caractère de Saladin sont vrais, et transcrits fidèlement de l'histoire de sa vie.

ter de celle-là, et s'excusa auprès de Malek Adhel de l'avoir acceptée, en l'assurant que son intention était de n'en user que pour concourir aux vues, et de se conformer aux ordres de leur maître, l'Atabek. Malek Adhel le crut; mais tandis qu'il s'éloigne du Caire, qu'il combat les chrétiens, il apprend que Ledin Allah a perdu la vie, que Saladin est monté sur son trône, et exerce la suprême puissance: il ne peut croire que son frère trahisse ainsi la foi qu'il doit à Noureddin; il ne peut croire surtout que son frère l'ait trompé. Il quitte l'armée, au milieu de ses victoires; il accourt au Caire, et se présente devant Saladin; les larmes aux yeux, il lui peint, sous les plus vives couleurs, la honte qu'une pareille usurpation va faire rejaillir sur leur famille, le désespoir de leur

vieux père, Ayoub; il lui rappelle que c'est au maître qu'il veut trahir, qu'il doit jusques à la grandeur où il est parvenu. — Saladin n'avait point oublié les bienfaits de l'Atabek, il respectait les cheveux blancs de son père, et aimait Malek Adhel, comme jamais frère n'avait aimé un frère; cependant inébranlable sur son trône, sentant que c'était là que le destin avait marqué sa place, les prières de son frère ne purent la lui faire abandonner; et Malek Adhel ne voulant ni combattre contre lui, ni le défendre contre Noureddin, ni demeurer spectateur oisif de la guerre, tourna ses armes contre les chrétiens, et les fit trembler jusque dans Jérusalem.

« C'est ainsi, continua l'archevêque, que Malek Adhel, en refusant de prendre part à la grande querelle de Saladin avec l'Atabek, nous

rendit victimes de son amitié pour son frère, et de sa fidélité pour son souverain. Je ne vous peindrai point les affreux ravages que son bras a exercés dans la Terre-Sainte. Nous n'avons point eu de villes, nous n'avons point eu d'armées capables de résister à ce guerrier, surnommé à trop juste titre le *lion des combats*; et le *foudre des batailles*. Mais Rama et Tibériade rasées, Tripoli et Bethléem changées en un monceau de pierres, Ptolémaïs conquise, et Jérusalem enfin perdue pour la chrétienté, vous en disent plus que toutes mes paroles, et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser, au souvenir de pareils malheurs. »

L'archevêque s'interrompit une seconde fois en cet endroit, pour donner un libre cours à ses pleurs. Mathilde y mêla les siens, et aurait

haï sans doute le cruel auteur de tant de calamités, si le ciel lui eût donné un cœur capable de haïr. « Mon père, dit-elle d'une voix timide à l'archevêque, il y a dans votre récit des choses qui confondent mon intelligence : comment accordez-vous des sentimens nobles et généreux au prince impie qui a renversé la cité sainte? se peut-il que les infidèles aient quelques vertus? — Pour le malheur du monde et de la foi, ils en ont, ma fille, répondit Guillaume; vous rencontrerez dans plusieurs Sarrazins, et surtout dans Malek Adhel, la sincérité, le désintéressement et la grandeur d'ame; mais toutes ces vertus ne sont qu'une écorce brillante, renfermant en elle une source de corruption, semblables à ces fruits dont nous parle l'écriture, qui charment l'œil par leur beauté, et ne

laissent dans la bouche, qu'une cendre amère et empoisonnée. Mathilde, à ces mots, leva les yeux au ciel, comme pour recommander à sa miséricorde ces malheureux musulmans; et la reine s'écria : — Mais, mon père, dites-moi comment Malek Adhel, qui avait quitté l'Égypte pour ne pas favoriser l'usurpation de son frère, se trouve-t-il maintenant gouverneur de Damiette? — C'est ce qui me reste à vous apprendre, répondit l'archevêque ; mais votre majesté permettra que je remette mon récit à un autre jour : en ce moment, le souvenir des maux de mes frères a fait saigner toutes mes plaies. Hélas! quel est celui qui les guérira? La couronne de notre tête est tombée ; nos jours sont accomplis; notre fin est venue; et tout l'honneur de la fille de Sion s'est retiré d'elle ; re-

garde, ô Éternel! notre affliction; vois s'il y a une douleur comme notre douleur, et ne ferme point ton oreille à nos cris, afin que nous n'expirions pas dans la détresse (1).

Durant les jours suivans, l'archevêque n'eut le temps de se trouver avec les princesses qu'à l'heure de la prière : plusieurs de ses momens étaient pris par Malek Adhel, qui l'interrogeait sur l'état de l'Europe, et le caractère des rois qui la gouvernaient : il consacrait le reste de sa journée à visiter les blessés et consoler les mourants; il s'arrêtait surtout auprès du lit de Montmorency; mais c'était moins pour affermir que pour admirer son courage; car ce jeune héros était soumis à Dieu, à un tel point, qu'il aurait vu approcher la

(1) *Lamentations de Jérémie.*

mort, sans oser seulement regretter la gloire; cependant il y fut rendu, à cette gloire pour laquelle il était né. Ses blessures se fermèrent, et Malek Adhel, en le sachant hors de danger, par l'effet des soins qu'il lui avait fait prodiguer, Malek Adhel, noble et généreux, ne pensa point qu'il avait conservé un ennemi, mais qu'il avait sauvé un héros.

Enfin, quand l'archevêque fut libre de se retrouver auprès de la reine, elle le conjura de vouloir bien continuer l'histoire des conquêtes de Saladin. Ils se réunirent avec Mathilde dans l'oratoire des princesses, et Guillaume commença ainsi :

« Pendant que Malek Adhel ruinait nos villes et nos campagnes, Noureddin se préparait à châtier son infidèle émir : il venait de rassembler une nombreuse armée, et s'avançait

à grands pas vers l'Égypte, lorsque la mort le frappa, et détruisit ainsi la seule force qui pouvait mettre obstacle à l'ambition de Saladin : celui-ci, en habile politique, se hâta d'épouser la veuve de l'Atabek, et ce mariage légitimant en partie son usurpation, Malek Adhel n'hésita plus à se ranger du parti de son frère, et dès lors, soutenu par ce bras invincible, le trône du nouveau sultan put défier toutes les puissances de l'Orient réunies.

» Les deux frères célébrèrent leur réunion par de nouvelles conquêtes : Mouhoul, Damas, Alep tombèrent sous leurs coups : Jérusalem seule résistait encore; mais les guerres intestines qui la déchiraient, faisaient trembler tous les chrétiens sur le sort qui lui était réservé.

» Amaury n'existait plus; l'infortuné Baudouin V lui avait peu survécu, et Sibylle, sa sœur aînée, héritière du royaume de Jérusalem, en avait fait couronner roi Lusignan, son époux ; mais les droits de celui-ci n'étaient pas généralement reconnus. Plusieurs princes, ses tributaires, refusaient de lui prêter serment, et Conrad, marquis de Montferrat, lui disputait ses droits au trône ; ce concurrent, soutenu par Raimond, comte de Tripoli, était un ennemi redoutable, et peut-être l'eût-il emporté, s'il n'eût aliéné tous les esprits, par son caractère dur, hautain et inflexible, au lieu que Lusignan, en cachant une ambition aussi démesurée sous un extérieur populaire et affable, se faisait beaucoup plus de partisans : d'ailleurs, profond dans ses projets, et constant dans ses en-

treprises, impétueux dans ses désirs, mais toujours maître de ses mouvements, faux, perfide peut-être, n'examinant jamais si un parti était injuste, mais s'il pouvait réussir; et cependant ayant l'art de persuader que ses propres intérêts n'étaient rien pour lui devant ceux de l'état; il avait obtenu de grands avantages sur un rival qui osait menacer les chrétiens de les abandonner, pour s'allier à Saladin, s'ils ne forçaient pas Lusignan à lui céder la couronne.

» Ce fut dans ces circonstances que le roi de Jérusalem me fit appeler un jour dans son conseil, et me dit: — Mon père, si nous étions encore aux temps de la première croisade, à ces temps heureux où les chrétiens soumis à un seul chef, sacrifiant avec joie leur bien particulier au bien général, étaient dignes de la céleste

cause qu'ils étaient appelés à défendre, malgré la valeur et le nombre de nos ennemis, je ne les craindrais pas, et je ne me verrais pas réduit à l'humiliante nécessité de leur demander la paix; mais, mon père, depuis que les richesses de l'Asie ont corrompu les chrétiens, qu'ils ont préféré l'or, les parfums, et les voluptés de l'Orient, à cette pauvreté, à cette austérité de mœurs, qui distinguaient jadis les vengeurs du fils de Marie; depuis que la Palestine enfin a vu naître successivement des princes de Sidon, des marquis de Tyr, des comtes de Joppé, des barons de Ramla, et tant d'autres seigneurs qui ont voulu se rendre indépendants du roi de Jérusalem, l'empire, en divisant ainsi ses forces, les a perdues sans retour; et si nous n'obtenons de Saladin une trève qui nous donne

le temps de demander et de recevoir des secours de l'Europe, je vois, en frémissant, le trône de Godefroi de Bouillon prêt à s'écrouler, et le tombeau du Christ, conquis par tant de sang et de sacrifices, retomber pour jamais sous la puissance de nos impies oppresseurs; dans cette affreuse situation, c'est à vos lumières, c'est à votre sagesse que j'ai recours, mon père. Révéré des chrétiens, estimé même par nos ennemis, vous êtes le seul qui puissiez soutenir notre cause avec succès: partez donc, mon père, rendez-vous à la cour de Saladin, parlez-lui, parlez surtout à Malek Adhel; il a un grand ascendant sur l'esprit de son frère; et, quoiqu'il nous ait fait plus de mal que personne, si j'en crois ce que la renommée publie à sa louange, il sera plus que personne touché de nos malheurs; quant

aux conditions de la trève, mon père, je m'en repose entièrement sur vous; car je sais trop combien la gloire des chrétiens vous est chère, pour craindre de la voir se ternir entre vos mains.

» En consentant à me charger de cette honorable et difficile ambassade, je me rangeais aux yeux de toute la chrétienté du parti de Lusignan; mais quoique je n'estimasse pas son caractère, il me paraissait plus propre que celui de Conrad à ramener la paix dans l'empire; d'ailleurs, ses droits étaient bien plus justes, ils étaient même sacrés puisqu'il avait reçu le serment d'obéissance de tous ses sujets, l'honneur, la religion me faisait un devoir de le reconnaître pour mon souverain; en conséquence, je n'hésitai pas à me rendre, d'après ses ordres, à

la cour de Damas où Saladin résidait alors.

» Je puis dire que jamais ambassadeur ne reçut un accueil plus distingué que celui que j'obtins à Damas : dès le jour même de mon arrivée, je fus admis à l'audience du Sultan, il me reçut dans sa tente, dont le luxe et le faste étaient sévérement bannis, et où il ne se distinguait lui-même, du reste de ses sujets, que par une plus grande simplicité dans ses habits; en m'apercevant, il m'honora d'un gracieux sourire, et le prince son frère s'avançant vers moi avec cet air de dignité et de franchise qui lui gagne tous les cœurs, me prit par la main et me dit : — Vénérable pontife, en vous envoyant vers nous, les chrétiens nous annonçent enfin qu'ils veulent agir de bonne foi, et que

nous pouvons prendre confiance en leurs promesses : mon frère est prêt à écouter vos propositions, et moi à les soutenir auprès de lui : quoique nous sachions bien que par votre exemple et votre éloquence, vous attiriez à votre foi presque tous les prisonniers sarrazins, nous n'ignorons pas non plus que ceux qui demeurent fidèles à Mahomet n'en sont pas moins protégés par vous, et que votre charité s'étend sur tous les malheureux; aussi recevrez-vous dans cette cour les mêmes respects, les mêmes hommages qu'on vous rend sans doute à celle de Jérusalem; quiconque sème partout les bienfaits doit récueillir partout la reconnaissance ; un homme tel que vous ne peut avoir que des amis, et je jure, en dépit de la croyance qui nous divise, qu'il n'en trouvera nulle

part un plus sincère et plus ardent que Malek Adhel.

» La chaleur avec laquelle ce prince prononça ces paroles, émut tous les assistants et me toucha au point de me faire verser quelques larmes. » — Peut-être, continua l'archevêque, en s'adressant à la reine, votre majesté trouvera-t-elle que la modestie aurait dû fermer ma bouche sur de pareils éloges, mais c'est bien moins la vanité que le désir de vous faire connaître Malek Adhel qui m'engage à les répéter. — Mais, mon père, interrompit vivement Mathilde, comment n'avez vous pas profité de votre séjour auprès de ce prince pour ouvrir ses yeux à la lumière? — Je l'ai tenté plus d'une fois, ma fille, reprit Guillaume, mais sans doute l'instant marqué par Dieu n'était pas arrivé encore : je veux croire qu'il

viendra et qu'une ame si magnanime ne restera pas éternellement dans les ténèbres. — Mon père, continua la princesse, ne priez-vous pas quelquefois pour sa conversion? — Tous les jours, ma fille, car une pareille conversion serait plus utile à la chrétienté que le gain de plusieurs batailles; et, si la reine le permet chaque matin et chaque soir, nous implorerons pour le prince dans nos prières communes le Dieu des miséricordes. — Bérengère assura qu'elle y consentait de grand cœur, et la princesse ajouta un peu vivement: — Mon père, vous nous continuerez demain votre intéressant récit; mais maintenant, je crois que l'heure de la prière a sonné. L'archevêque se leva à ces mots pour commencer les saintes cérémonies; on assembla tous les chrétiens captifs qui par leur rang

pouvaient être admis en la présence de la reine. On voyait près de l'autel le vieux duc de Norfolk : courbé par le poids des ans, il ne demandait à Dieu qu'assez de vie pour aller mourir dans le camp des chrétiens : plus loin, quelques femmes éplorées élevaient leurs mains et leurs cœurs vers celui qui pouvait seul mettre fin à leur esclavage : un peu plus loin, le jeune Josselin de Montmorency, pâle, faible encore, jetait un regard timide sur la fille des rois, et s'étonnait que ce ciel qui se l'était réservée eût permis qu'elle tombât sous le joug des infidèles. La reine prosternée devant son prie-dieu sur des coussins de velours, occupée d'un sentiment unique, ne pouvait parler et prier que pour un seul objet, tandis qu'agenouillée sur le marbre, Mathilde du fond d'une conscience

tranquille faisait monter vers le ciel pour la conversion du prince, des prières innocences et pures qui auraient pu se mêler avec celles des anges.

CHAPITRE V.

Peu de jours après, l'archevêque se disposait à continuer aux princesses l'histoire des succès de Saladin, lorsqu'un eunuque noir, apportant un message de Malek Adhel, fut introduit chez la reine, et lui dit que le prince la faisait prévenir qu'ayant une nouvelle importante à lui communiquer, il allait se rendre dans l'instant auprès d'elle.

A cette annonce, la jeune vierge rougit et se leva en regardant l'archevêque, comme pour lire dans ses yeux si elle devait s'éloigner ou attendre le prince. Guillaume réfléchit

quelques minutes, puis, prenant Mathilde par la main, il la fit asseoir entre la reine et lui. « Il faut rester, ma fille, lui dit-il; la moindre marque de défiance pourrait offenser le prince, et le plus sûr moyen de contenir les ames grandes et généreuses, est d'avoir l'air de se fier à elles; d'ailleurs Malek Adhel a, par sa discrétion, mérité notre confiance, puisque depuis votre séjour à Damiette voici la première fois qu'il ose se présenter devant vous. » A ces mots la docile Mathilde s'assit en baissant son voile sur son front virginal. Bérengère, toujours occupée de son époux, ne doutait pas, du moment qu'on lui annonçait une nouvelle importante, qu'il pût être question d'autre chose que de lui, elle allait interroger l'archevêque, lorsqu'elle fut interrompue

par Malek Adhel, qui, suivant de près son message, parut tout à coup devant eux.

Après s'être avancé vers la reine et l'avoir saluée d'un air également doux et respectueux, il se retourna vers la princesse, la regarda longtemps et non sans émotion. A la fin, s'adressant à l'archevêque, il lui dit : « Vénérable père des chrétiens, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons ; si nos croyances sont différentes, j'ose penser que nos ames ne le sont pas, et qu'en parlant de moi à mes illustres captifs, vous ne m'avez pas représenté comme un maître implacable et un ennemi sans miséricorde. —Les princesses peuvent vous dire, répondit Guillaume, dans quels termes je me suis exprimé sur votre compte. — Seigneur, interrompit vivement Bérengère, l'archevêque

nous a confirmé ce que la renommée nous avait déjà appris; nous savons que Malek Adhel est un héros aussi brave que magnanime, toujours vainqueur au champ de bataille, toujours clément après la victoire; si, les armes à la main, il subjugue les plus fiers courages, quand il les a posées il ne résiste point aux larmes de l'infortune. Seigneur, vous voyez devant vous une reine gémissante; ce n'est point son trône qu'elle pleure et vous redemande, c'est son époux, un époux que seul vous pouvez lui rendre, puisque vous êtes maître de son sort. — Non, madame, je ne le suis point, reprit Malek Adhel avec attendrissement; si je l'étais, soyez sûre que vos chaînes seraient déjà brisées; mais j'ai voulu vous dire moi-même que demain j'envoie demander votre liberté à mon

frère, au grand Saladin, après Mahomet, le plus grand des humains ; il ne voudra pas prolonger vos peines, confiez-vous à sa bonté, madame, à mes prières et à son amitié pour moi. Mais ne pourrai-je savoir, continua-t-il, en s'adressant à la princesse, avec un sentiment de crainte et d'embarras dont il s'étonnait lui-même, ne pourrai-je savoir si la sœur de Richard partage l'opinion flatteuse que la reine a de moi, et si elle daigne me regarder aussi favorablement ? » La vierge qui avait toujours tenu ses yeux baissés vers la terre depuis l'entrée du prince, les releva timidement vers lui à cette question, et répondit : — Comment pourrais-je avoir une opinion à cet égard, quand ma pensée ne peut comprendre qu'il soit quelques vertus parmi les infidèles ?... Mais, s'il est vrai qu'ils en

possèdent, quels prodiges d'ingratitude sont-ils donc puisqu'ils méconnaissent le Dieu de qui ils les tiennent? Le prince tressaillit à ce mot; la hardiesse d'une telle parole et la timidité du maintien de la princesse offraient un contraste si étrange, qu'il la regardait en silence sans pouvoir ni lui répondre ni la comprendre; Bérengère craignant qu'il ne fût offensé, se hâta d'excuser sa sœur : Pardonnez, seigneur, lui dit-elle, la témérité d'une jeune fille, qui élevée loin du monde ne connaît que la loi de Dieu, et ignore le respect que l'on doit aux grands de la terre; mais son intention est si louable, que la manière dont elle s'est exprimée ne doit point vous irriter. — M'irriter, interrompit vivement le prince; ah! madame, soyez sûre qu'il n'est pas en la puissance de

la princesse d'Angleterre de pouvoir m'irriter contre elle. — En disant toute sa pensée, la princesse Mathilde n'a fait que suivre son devoir, reprit le pieux Guillaume; car, le Dieu qui l'inspire, ce Dieu auquel elle est consacrée ne permet point que son zèle soit arrêté par de frivoles considérations; qu'est-ce que la naissance, qu'est-ce que le rang et les honneurs du monde pour celle qui les a sacrifiés à son salut? Prince, ajouta-t-il, en s'adressant à Malek Adhel, ce langage ne doit point vous surprendre, car si vous vous rappelez les fréquents efforts que j'ai faits pour vous attirer au vrai Dieu durant mon séjour à Damas, les vœux de mon cœur vous sont bien connus, et vous pouvez imaginer avec quelle ardeur je joins mes prières à celles que la reine et la princesse adressent

chaque jour au ciel pour votre conversion. — Est-il vrai, s'écria Malek Adhel, en jetant des regards pleins de feu sur Mathilde; est-il vrai qu'une bouche si charmante prononce mon nom sans colère? Est-il vrai, madame, que malgré ma croyance vous preniez quelqu'intérêt à moi?

La princesse, les yeux attachés vers la terre, et la rougeur sur le front, lui répondit d'une voix calme: — Votre croyance me fait horreur; votre aveuglement me fait pitié. L'empire du démon qui s'étend à l'aide de votre bras, ferait place à celui du Christ, si vos yeux s'ouvraient à la lumière; puis-je trop demander cette grace à Dieu? — Ah! madame, interrompit le prince, en saisissant sa main, il faut bien que ce Dieu ne soit pas le vrai Dieu; car s'il vous en-

tendait, et qu'il fût tout-puissant, résisterait-il à votre voix, et n'exaucerait-il pas vos prières ? — La vivacité du jeune Arabe troubla la vierge, elle retira sa main, fit quelques pas en arrière, et levant vers l'archevêque des yeux pleins de confusion et d'innocence, elle lui dit : — Ne puis-je pas me retirer maintenant, mon père ? — Guillaume lui fit signe qu'elle le pouvait ; Malek Adhel n'osa point la retenir ; mais à peine fut-elle sortie, qu'il s'écria : — De quel ciel cette fille est-elle descendue ! assurément ce n'est point une créature humaine, et les houris que le prophète nous promet ne peuvent avoir cette ravissante beauté. — La beauté de la fille des rois n'est point une beauté profane, répondit gravement l'archevêque ; elle vient du dedans, et ses traits brillent de la pureté de son ame : si

elle perdait son innocence, elle ne serait plus qu'une beauté ordinaire. — Non, non, interrompit le prince, l'amour lui prêterait, s'il est possible, de nouveaux charmes. Heureux, mille fois heureux celui qui la verra embellie par l'amour! — A ce mot, le cœur de l'archevêque fut saisi d'effroi; car dès-lors il prévit et les désirs du prince, et les dangers de Mathilde: mais sa longue expérience lui fit sentir l'obligation d'opposer la ruse à la force; il feignit donc de n'avoir pas compris le sens de ces paroles; et la reine qui les avait à peine écoutées, rompit le silence, et suivant toujours la seule pensée qui l'occupait, elle dit: — Seigneur, vous n'ignorez point sans doute ce qui se passe au camp des croisés: s'est-il livré quelque bataille? mon époux a-t-il combattu? le vaillant, le noble

Richard n'est-il point blessé? — Si j'en crois les nouvelles que je reçois de l'armée, répondit Malek Adhel, la discorde qui règne parmi les chrétiens aura bientôt mis fin à cette funeste guerre, sans que nous ayons à peine besoin de les combattre; depuis l'arrivée du roi d'Angleterre en Syrie, il n'y a point eu d'action générale, mais seulement quelques combats particuliers, où votre époux a fait briller sa valeur, et s'est acquis une gloire nouvelle, sans qu'il en doive rien coûter à votre repos: peut-être, madame, pourrai-je vous en dire davantage à mon retour. — Eh quoi! seigneur, interrompit Bérengère effrayée, partez-vous pour Ptolémaïs, et votre invincible épée va-t-elle se diriger contre le cœur de mon époux? — Non, madame, reprit le prince: la volonté de mon

frère me retient encore en Égypte; il me commande de me rendre au Caire, pour y rassembler de nouvelles troupes, et je reviendrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence, vous commanderez seule dans ce palais; vos moindres ordres y seront respectés : je demande seulement, qu'en faveur de nos usages, qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande ne vous regarde point, mon père, continua-t-il, en s'adressant à l'archevêque; le respect dû à votre caractère, la profonde vénération que vos vertus m'ont inspirée, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres, qu'à oser vous en donner : je sens que vous

êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses ; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue, vous assure du moins de la pureté de mes intentions. Alors il réitéra à Bérengère la promesse de parler en sa faveur à Saladin, et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée ? Sa beauté a enflammé l'infidèle, et je ne connais que trop Malek Adhel ; son ame est généreuse, mais ses passions sont violentes, et habitué comme il l'est à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne la sauvera pas. — Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos

frère me retient encore en Égypte; il me commande de me rendre au Caire, pour y rassembler de nouvelles troupes, et je reviendrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence, vous commanderez seule dans ce palais; vos moindres ordres y seront respectés : je demande seulement, qu'en faveur de nos usages, qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande ne vous regarde point, mon père, continua-t-il, en s'adressant à l'archevêque; le respect dû à votre caractère, la profonde vénération que vos vertus m'ont inspirée, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres, qu'à oser vous en donner : je sens que vous

êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses ; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue, vous assure du moins de la pureté de mes intentions. Alors il réitéra à Bérengère la promesse de parler en sa faveur à Saladin, et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée ? Sa beauté a enflammé l'infidèle, et je ne connais que trop Malek Adhel ; son ame est généreuse, mais ses passions sont violentes, et habitué comme il l'est à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne la sauvera pas. — Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos

frère me retient encore en Égypte; il me commande de me rendre au Caire, pour y rassembler de nouvelles troupes, et je reviendrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence, vous commanderez seule dans ce palais; vos moindres ordres y seront respectés : je demande seulement, qu'en faveur de nos usages, qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande ne vous regarde point, mon père, continua-t-il, en s'adressant à l'archevêque; le respect dû à votre caractère, la profonde vénération que vos vertus m'ont inspirée, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres, qu'à oser vous en donner: je sens que vous

êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses ; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue, vous assure du moins de la pureté de mes intentions. Alors il réitéra à Bérengère la promesse de parler en sa faveur à Saladin, et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée ? Sa beauté a enflammé l'infidèle, et je ne connais que trop Malek Adhel ; son ame est généreuse, mais ses passions sont violentes, et habitué comme il l'est à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne la sauvera pas. — Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos

frère me retient encore en Égypte; il me commande de me rendre au Caire, pour y rassembler de nouvelles troupes, et je reviendrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence, vous commanderez seule dans ce palais; vos moindres ordres y seront respectés : je demande seulement, qu'en faveur de nos usages, qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande ne vous regarde point, mon père, continua-t-il, en s'adressant à l'archevêque; le respect dû à votre caractère, la profonde vénération que vos vertus m'ont inspirée, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres, qu'à oser vous en donner : je sens que vous

êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses ; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue, vous assure du moins de la pureté de mes intentions. Alors il réitéra à Bérengère la promesse de parler en sa faveur à Saladin, et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée ? Sa beauté a enflammé l'infidèle, et je ne connais que trop Malek Adhel ; son ame est généreuse, mais ses passions sont violentes, et habitué comme il l'est à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne la sauvera pas. — Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos

frère me retient encore en Égypte; il me commande de me rendre au Caire, pour y rassembler de nouvelles troupes, et je reviendrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence, vous commanderez seule dans ce palais; vos moindres ordres y seront respectés : je demande seulement, qu'en faveur de nos usages, qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande ne vous regarde point, mon père, continua-t-il, en s'adressant à l'archevêque; le respect dû à votre caractère, la profonde vénération que vos vertus m'ont inspirée, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres, qu'à oser vous en donner : je sens que vous

êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses ; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue, vous assure du moins de la pureté de mes intentions. Alors il réitéra à Bérengère la promesse de parler en sa faveur à Saladin, et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée ? Sa beauté a enflammé l'infidèle, et je ne connais que trop Malek Adhel ; son ame est généreuse, mais ses passions sont violentes, et habitué comme il l'est à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne la sauvera pas. — Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos

craintes? Suffit-il d'un jour, d'un instant, pour faire naître une passion? Le prince ne connaît point ma sœur, il n'a vu que sa beauté; et quoique la beauté soit beaucoup, ce n'est pas assez cependant pour inspirer un attachement durable.—Madame, répondit l'archevêque, nous ne sommes point ici en Europe, où les femmes, libres dans leur choix, ont besoin de temps pour aimer et pour être aimées, parce qu'elles ne peuvent former que des liens exclusifs et indissolubles, que le bonheur de ces liens ne s'appuie que sur des vertus, et que les vertus ne se découvrent qu'avec l'aide du temps; mais en Orient, où les femmes sont assujetties à un maître qui en dispose à son gré, les qualités de l'ame sont comptées pour rien, les charmes extérieurs sont tout, et pour

les voir et s'en laisser enflammer, il ne faut qu'un instant. — Ainsi, mon père, vous croyez donc que le prince a conçu de l'amour pour Mathilde? —Je suis surpris qu'un pareil malheur ait échappé à la pénétration de votre majesté.—Mais, mon père, pourquoi appeler cet amour un malheur? Ne savez-vous pas qu'il est impossible de résister à ce qu'on aime? et s'il est vrai que Mathilde soit chère au prince, elle n'aura besoin que d'un mot pour faire tomber nos chaînes, et obtenir de lui qu'il nous renvoie au camp des croisés. — Mon caractère, reprit Guillaume avec gravité, m'a toujours préservé de ce délire que vous nommez amour; mais autant qu'il m'a été permis de l'observer dans les autres, il m'a paru que pour l'homme qui en était atteint, il n'y avait ni devoirs ni serments, ni rien de sacré sur la terre,

qu'il ne consentît à braver, et qu'enfin il était capable de tout faire pour l'objet de son amour, si ce n'est de lui immoler cet amour, et de lui sacrifier ses désirs ; ainsi je puis bien croire que Malek Adhel accorderait tout aux prières de la princesse, hors ce qui toucherait les intérêts de sa passion ; pourvu qu'elle lui reste, peut-être romprait-il nos chaînes ; mais, madame, serait-ce assez ? et si votre sœur ne vous suivait pas, auriez-vous le courage de partir ? — Mon père, reprit la reine en hésitant, de quel secours ma présence pourrait-elle être à Mathilde, que dis-je, ne lui serais-je même pas plus utile, en allant demander à Richard de venir la délivrer l'épée à la main, qu'en restant à gémir ici avec elle ? Sans doute, mon père, vous ne vous défiez pas de sa vertu, et vous ne pouvez croire

qu'un prince tel que vous nous avez peint Malek Adhel, soit capable d'une violence criminelle?—Je vois, reprit l'archevêque, d'un air surpris, qu'on ne peut porter la tendresse conjugale plus loin que votre majesté, puisque elle pourrait vous donner le courage d'abandonner la princesse. Non, madame, je ne me méfie point de la vertu de cette chaste enfant; mais auprès de Malek Adhel, la séduction sera terrible, et jamais peut-être plus rude combat n'aura éprouvé l'innocence. Votre majesté connaît trop bien l'ardent amour qui m'attache à la foi du Christ, pour supposer qu'un prince mahométan puisse m'inspirer un fol enthousiasme; mais j'ose vous le déclarer, madame, ni Philippe-Auguste, ni l'illustre Richard, les deux plus grands rois de la chrétienté, ne possèdent cette réunion d'éclatan-

tes vertus, cette grâce de l'esprit, ce charme entraînant du cœur, qu'on remarque dans Malek Adhel; mais dans l'erreur à laquelle il est livré, tant de brillants avantages ne sont que des sources de corruption, et ne servent qu'au malheur du monde: vous le dirai-je, madame, ils ont séduit une fille chrétienne, une fille qui était née près du trône, dans cette Jérusalem où son père avait régné et où son Dieu était mort, la fille d'Amaury et de Marie, nièce de l'empereur de Constantinople, cette Agnès si célèbre dans tout l'Orient, par sa beauté et par sa valeur, qui, l'épée à la main, brava mille fois la mort, et s'élevant ainsi au-dessus des habitudes de son sexe, dont elle voulait être la gloire, en devint bientôt l'opprobre, en en méconnaissant les devoirs, comme elle en avait oublié la pudeur. Fière héroïne,

toi qui méprisais les modestes vertus de tes compagnes, qui riais de les voir se plaire dans la retraite et l'obscurité, et t'enorgueillissais de ta supériorité, parce que tu pouvais répandre le sang, pour avoir eu un cœur sans pitié, il n'a pas été sans faiblesse; et sans doute, si au milieu des exercices des guerriers, du bruit des batailles, et des regards des hommes, tu n'avais pas appris à ne rougir de rien, tu aurais rougi de ton amour pour un Sarrazin — Que dites-vous, ô ciel! s'écria la reine avec effroi? — Une vérité cruelle, affreuse, au souvenir de laquelle mon cœur saigne tous les jours: mais j'entrerai dans tous les détails de cette déplorable aventure, lorsque je reprendrai l'histoire de Saladin, et peut-être alors pourrez-vous mieux juger de ce que

nous avons lieu de craindre et d'espérer du caractère de Malek Adhel.

Peu de jours après cette conversation, la reine fit dire à l'archevêque, qu'elle allait se rendre avec Mathilde dans le berceau d'orangers le plus voisin du palais, et qu'elle le priait de venir les y joindre, afin de leur achever le récit qu'elles étaient si impatientes d'entendre.

Bérengère et sa sœur, se tenant par le bras, couvertes de leurs voiles, descendirent dans les jardins : en attendant l'archevêque, elles se promenaient tranquillement autour du berceau d'orangers, lorsque tout-à-coup, du milieu d'un épais buisson, dont les branches touffues s'étendaient le long de la muraille qui fermait le jardin, un bruit inattendu les fit tressaillir. Bérengère s'avança :

elle vit avec surprise une petite porte secrète, fabriquée dans le mur, se dérobant à tous les regards sous le feuillage qui la cachait, s'ouvrir à l'instant, et une esclave tremblante, éperdue, accourir et tomber à ses pieds; à la vue d'une suppliante, Mathilde, dont la frayeur avait suspendu la marche, vint à elle pour la relever; mais l'esclave, collant ses lèvres sur la robe de la princesse, s'écria : — O cher et saint habit! ô brillante et bienheureuse croix! ô vierge digne de la porter, soyez bénie mille fois! Ah! madame, ajouta-t-elle, en se débattant contre Mathilde qui s'efforçait toujours de la relever, que vos chastes mains ne me touchent point : je suis une malheureuse, souillée du plus noir des crimes; j'ai renié mon Dieu et ma patrie, pour suivre

en ce lieu impie ma royale et coupable maîtresse. Séduite par le plus grand des héros, elle sacrifia tous ses devoirs à sa folle passion, et ne doutait point de régner toujours dans le cœur de Malek Adhel, et de partager avec lui la puissance de Saladin; mais au lieu de cette gloire, de ce bonheur qu'elle attendoit, Malek Adhel l'accable de mépris; il traite la fille d'Amaury, qui s'est donnée à lui, comme les esclaves qu'il achète; elle se meurt de douleur et de honte. Plus d'une fois elle a voulu reprendre ses armes, et quitter ce séjour abominable; l'amour la retenait, et plus encore la crainte de reparaître dans sa patrie irritée : quelquefois, saisissant sa redoutable lance, elle a voulu appeler au combat son ingrat amant; il lui répondait qu'il ne savait pas se battre

contre une femme, ni aimer une femme qui savait se battre; enfin, madame, quand nous avons appris que vous étiez prisonnière à Damiette, mais traitée en reine par Malek Adhel, j'ai conjuré ma maîtresse de me permettre de chercher le moyen de parvenir jusqu'à vous, afin d'implorer votre secours: sa fierté ne pouvait s'y résoudre; mais ce matin, un nouvel affront l'a déterminée à briser, si elle peut, les chaînes où on la retient, et à remettre son sort entre vos mains. Le croiriez-vous, madame? ce n'était point assez pour le prince de confondre la fille d'Amaury avec la foule de femmes qui remplit son sérail; ce n'était point assez de la traiter avec une froideur insultante; ce n'était point assez enfin de renoncer à elle; il veut la livrer à un autre époux, avant de partir pour le Caire.

En sortant de votre palais, madame, le prince a déclaré à toutes ses femmes qu'il allait leur choisir des époux parmi les émirs de sa cour, et cet ordre humiliant, auquel des esclaves pouvaient obéir, croiriez-vous qu'il a osé le donner aussi à la princesse de Jérusalem? Celle-ci, justement indignée, lui a répondu qu'elle voulait quitter à l'instant même le palais du tyran qui la menaçait d'un pareil opprobre : Malek Adhel s'y est opposé. — En vous donnant à moi, lui a-t-il dit, en adoptant le culte de Mahomet, vous êtes devenue esclave, et les lois du sérail m'interdisent de vous rendre la liberté; choisissez donc, ou de l'époux que je vous propose, ou d'une éternelle captivité; et qu'à mon retour du Caire, je vous trouve déterminée. — En achevant ces mots, il s'est éloigné, et la princesse désespé-

rée, se jetait sur son poignard, pour terminer sa misérable vie, lorsque j'ai arrêté sa main : alors, à force de prières et de gémissements, j'ai obtenu d'elle de venir en son nom implorer votre protection. « Va donc, m'a-t-elle dit, va supplier cette reine d'Europe de jeter un regard de pitié sur mon infortune : dis-lui de quel affront la princesse de Jérusalem est menacée ; c'en sera assez sans doute pour l'engager à m'y soustraire. » Aussitôt, madame, j'aurais volé dans votre palais, si j'avais été libre de sortir de celui du prince ; mais ne l'étant point, j'ai cherché par quel moyen je pourrais arriver jusqu'à vous ; en marchant le long des murs du jardin du sérail, j'ai découvert une issue secrète, cachée comme de ce côté-ci, par d'épaisses touffes de verdure, et qui est ignorée de Malek

Adhel lui-même; c'est par là, c'est sous mes habits, que ma maîtresse viendra tomber à vos sacrés genoux, et je vous conjure, au nom du divin Sauveur qui ne repoussa jamais les cris du cœur brisé, je vous conjure d'arracher cette triste victime des mains du cruel Sarrazin qui l'outrage, et de vouloir bien protéger sa fuite et la mienne.

En parlant ainsi, l'esclave prosternée baissa son front sur la poussière et attendit la réponse de la reine; Bérengère ne la fit point attendre, son cœur tendre et compatissant était toujours empressé de soulager les pleurs de l'infortune et du repentir; elle répondit donc avec une dignité mêlée d'indulgence, que quoique esclave elle-même, elle promettait à la fille d'Amaury de mettre tous ses soins à favoriser son éva-

sion, dans le cas où elle ne pourrait pas obtenir de Malek Adhel la permission de la laisser partir librement; mais, ajouta-t-elle : j'exige une promesse de la princesse de Jérusalem; après une faute comme la sienne, elle doit sentir que le monde lui est à jamais fermé, et qu'il ne peut plus y avoir d'asile pour elle parmi les chrétiens que dans le cercueil de la pénitence. — Oui, madame, s'écria l'esclave, c'est bien là où nous voulons nous ensevelir toutes les deux et où d'éternelles larmes n'effaceront jamais assez notre irréparable faute. — Si telle est votre intention, reprit la reine, recevez ma parole royale de ne jamais vous abandonner ni l'une ni l'autre : mais, dites-moi, sait-on quel est le motif de l'étrange conduite du prince, et pourquoi ses femmes lui sont deve-

nues tout-à-coup si odieuses. — On assure, madame, repartit l'esclave, qu'un amour nouveau, né d'un regard et d'un instant, en est cause; que cet amour pur, chaste, généreux, semblable à celui qu'éprouvent nos chevaliers, et digne en un mot de l'objet qui l'inspire, est ce qui ferme le cœur de Malek Adhel à tout autre désir. — Et nomme-t-on, demanda la reine, celle qui a produit un si merveilleux effet? — Oui, sans doute, madame, on la nomme, mais votre majesté me pardonnera si le respect qu'inspire un nom si beau, si révéré, m'empêche de le prononcer devant elle.

Bérengère pénétra facilement ce que l'esclave voulait taire, mais Mathilde ne devina rien : elle avait écouté l'histoire de la fille d'Amaury avec une sorte d'effroi : son inno-

cente pensée se refusait à comprendre des crimes si nouveaux, et cependant elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée par les images qu'on lui présentait; ne venait-elle pas d'entendre qu'une fille chrétienne avait renié sa patrie et son Dieu; qu'elle avait choisi un musulman pour maître; qu'elle encensait les autels de Satan; et pourrait-on s'étonner de la secrète horreur qui remplissait son ame, et du tremblement universel qui l'avait obligée de s'appuyer contre un arbre pour se soutenir? — Mon Dieu, madame, s'écria l'esclave, en se relevant tout-à coup, n'est-ce point l'archevêque de Tyr qui s'avance vers vous? Ah! je fuis; je ne peux supporter encore sa présence; hélas! l'idée de paraître à ses yeux est la plus mortelle des craintes qui agitent ma maîtresse. —

Les paroles du pieux Guillaume sont pourtant si consolantes et si douces! répondit la princesse. — Elles le sont pour vous, madame, qui êtes pure et sans reproche, reprit l'esclave; mais pour les consciences criminelles, ô que les regards de l'homme de bien sont terribles!

En parlant ainsi, elle referma vivement la petite porte sur elle, et la reine s'avançant vers l'archevêque, lui raconta ce qu'elle venait d'entendre; Guillaume fut surpris, mais remercia le ciel de ce qu'il avait enfin touché le cœur de l'infidèle princesse de Jérusalem. — Elle a tort de me craindre, dit-il, si son repentir est profond et sincère, je la soutiendrai contre les terreurs que l'énormité de son crime a dû lui donner: et vous, ma fille, ajouta-t-il, en s'approchant de Mathilde; vous qui

semblez encore épouvantée de l'effroyable histoire dont on vient de souiller vos chastes oreilles, croyez que la providence n'aurait pas permis que vous entendissiez de pareilles choses, si leur connaissance ne devait pas vous être utile un jour : sans doute, vous êtes destinée à des épreuves dont votre seule innocence ne vous sauverait pas, et c'est parce que la sagesse divine à prévu que vous auriez besoin des lumières de la vertu, qu'elle vient d'ouvrir vos yeux à l'image du mal pour vous faire mesurer l'abîme où les passions précipitent; mais, venez, mon enfant; suivez la reine avec moi; nous allons reprendre et finir l'histoire de Saladin; vous entendrez les malheurs de vos frères; vous pleurerez sur leurs châtiments, surtout sur leurs fautes, et vous apprendrez, par leur

exemple, qu'il ne faut pas s'attendre à reposer doucement sur cette terre, mais à y souffrir beaucoup.

A la vue de cet avenir qu'on lui présentait, Mathilde soupira profondément; et agitée de mille craintes confuses qu'elle ne pouvait ni comprendre ni définir, elle s'achemina en silence vers le berceau d'orangers, où l'archevêque reprit en ces termes le triste récit des victoires musulmanes.

FIN DU PREMIER VOLUME.

MATHILDE.

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES

PAR Mme. COTTIN.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,
CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPR.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 6.

AN XIII. (1805.)

MATHILDE.

CHAPITRE VI.

« Je n'avais pas encore passé un mois à la cour de Damas, que, grâce à la protection de Malek Adhel, j'avais obtenu de Saladin une trève de trois ans, mais à des conditions si avantageuses, que Lusignan lui-même n'aurait jamais osé en demander de pareilles : Malek Adhel, plein d'une généreuse confiance, avait engagé son frère à se livrer à ma seule parole, à n'exiger de moi, pour otage, ni ville, ni citadelle, ni château fort, et l'amitié l'avait obtenu de Saladin, en dépit des représentations de la pru-

dence : déjà le traité venait d'être signé ; déjà le sultan avait donné des ordres pour qu'on suspendît jusqu'à l'expiration de la trève les fortifications qu'il faisait élever à Rama, lorsque le marquis de Tyr apprenant des nouvelles si favorables pour son rival, oublia sans doute qu'elles l'étaient plus encore pour les chrétiens et se décida à détruire par une perfidie, tous les succès que j'avais obtenus et le bien que je venais de faire : c'est le moment où les hostilités sont suspendues, où la trève va être jurée et la paix solidement établie, qu'il choisit pour armer ses soldats et aller attaquer, piller, ravager une caravane chargée de trésors que Saladin envoyait à la Mecque et à la Caabah (1).

(1) Temple de la Mecque.

A la nouvelle de cette trahison la cour de Damas où j'étais encore, retentit de cris de fureur ; le sultan ne voulut point comprendre que, les intérêts de Lusignan étant opposés à ceux de Conrad, le crime de celui-ci ne devait point être imputé à l'autre ; il ne vit que son outrage ; il crut que tous les chrétiens en étaient complices et méritaient également sa vengeance ; aussi dans le premier mouvement de son indignation, il ordonna que je fusse chargé de chaînes et jeté dans un cachot ; Malek Adhel s'y opposa, quoiqu'il partageât tout le ressentiment de son frère contre les chrétiens, quoiqu'il dût être d'autant plus irrité contr'eux qu'il avait répondu de leur bonne foi sur sa tête ; il osa représenter à son frère que la perfidie de leurs ennemis n'autorisait pas la leur, que

la personne d'un ambassadeur devait être sacrée, et que tout en détestant ceux dont je soutenais les intérêts, il défendrait ma liberté et ma vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. Saladin lui répondit : — Je mets un bien moindre prix à l'empire que je possède, qu'à l'ami qui vient de m'empêcher de commettre une grande faute ! Fais ce que tu voudras ; je remets la personne de l'archevêque sous ta garde. — Tes sujets, reprit Malek Adhel, sont si justement indignés contre le peuple téméraire qui a osé attenter au trésor que tu envoyais au tombeau du prophète, que je ne crois pas que l'archevêque de Tyr pût traverser tes états avec sûreté ; permets donc que je l'accompagne jusqu'aux portes de Jérusalem, et ce devoir rem-

pli, permets-moi d'en remplir un autre non moins sacré ; permets-moi de venger mon frère, le prophète, et la foi des traités odieusement violée. — Je le veux, s'écria Saladin ; je veux aussi qu'avant peu de jours, nous mettions le siège devant Jérusalem, et que ce sabre que je te donne en ce moment soit le premier que je voie briller sur le haut de ses remparts. — Tu l'y verras, reprit Malek Adhel, en pressant le soudan contre sa poitrine ; tu sais que ton frère ne t'a jamais rien promis en vain. — Je le sais, dit le sultan, et je lis dans tes yeux que les chrétiens sont perdus. — Ils le sont, s'écria vivement le prince, et ils se séparèrent.

Malek Adhel n'exécuta que trop fidèlement la promesse qu'il venait de donner à son frère ; après m'avoir conduit jusqu'aux terres des chrétiens

avec des soins si généreux, que la reconnaissance me fait un devoir de ne jamais les oublier, il poursuivit l'armée de Conrad qui revenait vers Tyr chargée des dépouilles de la caravane; il l'attaqua, la battit et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on comptait Raimond de Tripoli et Renaud de Châtillon: mais à peine achevait-il cette victoire, qu'il entend parler de la bataille qui va se donner à Tibériade; pour notre malheur, il y court; et pour notre plus grand malheur encore, Lusignan refuse d'écouter mes avis, et loin de se renfermer dans les murs de Jérusalem, ainsi que la prudence le lui demandait, il fait ouvrir les portes de la ville, sort à la tête de son armée et accepte le combat qu'on lui propose. Vous n'avez que trop entendu le récit de cette fameuse et

à-jamais déplorable journée, qui abattit presqu'entièrement la puissance chrétienne dans l'Orient : le corps des templiers détruit, les plus illustres capitaines privés de vie, le roi lui-même fait prisonnier, n'étaient que les terribles avant-coureurs d'un malheur bien plus terrible. Jérusalem résistait encore; mais que pouvaient des femmes, des vieillards, des enfants qui pleuraient leurs chefs et leurs soutiens, contre une armée triomphante et nombreuse? En vain Sibylle s'efforçait-elle d'encourager le peu de soldats qui nous restait; en vain, répétai-je à ce peuple éperdu, qu'il valait mieux mourir sur le tombeau de son Dieu que de l'abandonner aux mains des infidèles: on ne nous répondait que par un morne silence; l'horrible famine abattait tous les courages, le temple saint était

des vertus inconnues à ce siècle; l'Orient étonné les admira, les musulmans en étaient fiers, les chrétiens en étaient touchés; mais tous le louaient, le bénissaient; et c'est à ce foyer d'adoration universelle que s'allumèrent les premières étincelles de la funeste passion qui perdit la fille d'Amaury. Cette princesse était avec Lusignan à la tête de l'armée qui fut vaincue à Tibériade, portant sa valeur partout où le carnage était le plus terrible: elle se trouvait toujours auprès de Malek Adhel; plusieurs fois ils combattirent ensemble: elle résista long-temps; enfin, obligée de céder, elle apprit à son vainqueur étonné, que l'ennemi qu'il avait eu tant de peine à soumettre était une femme, et elle le suivit dans sa tente. Depuis ce jour, elle abandonna le parti des chrétiens, renonça à sa foi, et devint

la première esclave du prince dont elle était née l'ennemie; c'est ainsi qu'Agnès, en bravant les préjugés de son sexe en avait abandonné les vertus, et il devait être plus malaisé de triompher de sa valeur que de sa modestie.

Aussi le sentiment que lui inspira Malek Adhel ne fut point cette tendresse que la vertu permet aux femmes: ce fut une de ces passions effrénées telle qu'il en naît dans le cœur des guerriers, et qui, semblables à un torrent enflammé, se répandent à flots précipités sans craindre ni l'éclat ni le bruit. Ah! que ne doit-on pas attendre d'une vierge qui a rompu une fois les chaînes de l'austère pudeur! elle tombe avec d'autant plus de force que ses liens étaient plus étroits; ainsi, Agnès habituée à n'obéir qu'aux mouvements impétueux de son ame, aima le prince

avec la même ardeur qu'elle avait aimé les combats; elle voulut être son épouse, et Malek Adhel qui ne pouvait l'estimer, consentit cependant à lui en donner le titre. — Mon père, interrompit Bérengère, à une femme qu'il n'estimait pas? — Ce titre d'épouse, reprit l'archevêque, est très-loin d'être aussi saint chez les musulmans que chez les chrétiens, plusieurs femmes le partagent et le goût de leur maître est la loi qui les répudie. — Se peut-il, interrompit une seconde fois la reine, en joignant les mains, qu'une chrétienne se soit soumise à une telle humiliation! — Ah! madame, cette honteuse folie qu'on nomme amour, répliqua Guillaume, avait persuadé à Agnès qu'il y avait de la gloire dans cette humiliation, qu'il y avait de la gloire à aimer au point de compter pour

rien l'estime des hommes et le jugement de Dieu. C'est ainsi que, se trompant toujours et croyant voir la gloire dans la célébrité, elle avait quitté le fuseau pour l'épée, et l'ombre de la retraite pour le bruit des armes; et c'est ainsi que s'égareront toujours celles qui, dédaignant la place que Dieu leur a marquée, et les qualités qui sont leur partage, substituent à leurs humbles vertus les vertus audacieuses des hommes, et confondant ce que le ciel a divisé, n'appartiennent au sexe qu'elles quittent et à celui qu'elles adoptent que pour réunir les vices de tous deux. — Et que devint Agnès, mon père, s'écria la reine: sans doute elle n'a point connu d'heureux jours? — Non, madame, reprit Guillaume, la passion qui est la force qui nous écarte le plus violemment de nos devoirs

étant la route du vice est toujours celle du malheur: Agnès a souffert toutes les peines qu'elle méritait, quoiqu'un musulman ne connaisse guère cette délicatesse qui compte pour rien les charmes extérieurs quand les qualités de l'ame ne l'accompagnent pas; cependant, elle a eu la honte d'être méprisée par son ravisseur; sans doute, à la place de Malek Adhel un chrétien aurait fait plus, il aurait repoussé avec indignation une jeune fille qui se donnait à lui sans pudeur; Malek Adhel hésita un moment : hésiter était beaucoup pour lui, car telle est la supériorité de notre sainte religion sur toutes les autres, que la même action qui chez les infidèles est une rare vertu n'est chez nous qu'un simple devoir ; de sorte que dans cette circonstance quand la volupté et

l'honneur luttaient ensemble, en résistant un moment à la voix de la première, Malek Adhel était généreux, et qu'en résistant un moment au cri de l'autre, un chrétien eût été coupable. Je ne vous peindrai point Agnès abandonnant sa patrie et son Dieu pour suivre un infidèle, quittant les degrés du trône où elle était placée, pour s'enfermer dans un sérail, et sa superbe armure pour l'habit d'une esclave; jetons, jetons un voile sur l'égarement de cette malheureuse princesse; ne nous retraçons point sa faute: puisqu'elle commence à s'en répentir, commençons à la plaindre et ne soyons pas plus sévères que Dieu qui ne ferme jamais les trésors de sa grâce au pécheur repentant.

Enfin il se leva, ce funeste jour où il fallut abandonner Jérusalem: les

habitants mêmes qui avaient demandé sa reddition, et la liberté de quitter la ville, pleuraient alors de l'avoir obtenue : ils ne pouvaient se consoler de la perte des saints lieux ; et c'était un spectacle bien attendrissant, que de les voir s'embrasser les uns les autres, se demander pardon de leur haine, de leurs divisions, lever les mains au ciel en gémissant, baiser avec respect les murailles des églises qu'ils ne devaient plus revoir, se tenir prosternés dans le saint sépulcre, le visage collé contre terre, et arroser de larmes de sang les lieux où leur Sauveur était mort. La reine Sibylle, la tête rasée, et couverte d'habits lugubres, ouvrait la marche, et conduisait ses sujets éplorés : en la voyant, Saladin parut ému de sa profonde douleur : il s'approcha d'elle avec respect, et lui dit que, venant d'être

armé chevalier par Hugues de Tibériade (1), il voulait commencer ce jour même à suivre les loix de la chevalerie, en lui octroyant un don selon la coutume de nos anciens paladins ; la reine n'hésita point à demander la liberté de son époux ; et l'adroit sultan, qui s'attendait bien à cette prière, feignit cependant d'en être surpris et sembla n'y souscrire que par un saint respect pour sa promesse ; mais au fond de l'ame, il était fort aise d'avoir un prétexte aussi magnanime de rendre la liberté à Lusignan, car il n'ignorait pas que cette liberté allait être une source de nouvelles divisions parmi les chré-

(1) Voyez l'*Histoire de Saladin*, par M. Marin ; Pièces justificatives, où il est dit que ce grand prince reçut les éperons de la main de Hugues de Tibériade son prisonnier, après la prise de Jérusalem.

tiens: en effet, si ce prince fût demeuré dans les chaînes des Sarrasins, tous les partis se seraient réunis autour de Conrad, unis alors de forces et d'intentions : dirigés par un seul chef, ils auraient pu tenir tête à l'armée de Saladin, au lieu que Lusignan, en redevenant libre, fit valoir de nouveau ses droits au royaume qu'il venait de perdre. Conrad indigné de cette obstination lui fit cruellement fermer les portes de Tyr, la seule ville qui restait aux chrétiens : alors les partis se divisèrent de plus en plus, et les haines s'envenimèrent au point que Lusignan et Conrad étaient plus ennemis l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient de Saladin lui-même ; et tandis que méprisant mes remontrances, oubliant l'intérêt de leurs frères, ils se disputaient honteusement un

trône qu'ils n'avaient pas su défendre, tout l'Orient ébloui de la feinte générosité du sultan, applaudissait à sa conduite en élevant jusqu'aux nues la grandeur d'une action qui n'était au fond que le fruit de la plus adroite politique.

Ce fut à cette époque que je m'embarquai pour l'Europe : vous savez, madame, quels puissants secours j'obtins de tous les princes chrétiens ; peu contents d'ouvrir le champ d'honneur à la vaillance, à la gloire, à la piété, ils ont voulu y marcher eux-mêmes et donner l'exemple à leurs sujets : les voilà qui accourent en foule sur nos bords désolés ; non, une plus grande ardeur n'animait point leurs ancêtres à la première croisade : nul alors ne brûlait d'une plus sainte flamme, et n'était plus disposé à verser tout son sang pour recon-

quérir le tombeau de son Dieu. Ah! sans doute, nous verrons s'éteindre les dissensions de Conrad et de Lusignan devant le magnanime exemple qu'ils reçoivent de Richard, de Philippe - Auguste, et de tant d'autres princes d'Europe qui, pour l'intérêt de la religion, abandonnent de vastes et florissants états, et à travers tous les périls d'une mer orageuse viennent chercher la mort dans un climat étranger. O mon Dieu! continua l'archevêque en élevant ses mains vénérables vers le ciel, vous ne voudrez point assurément que de si belles espérances soient détruites et qu'un si grand dévoûment soit sans effet; vous ferez luire ce jour glorieux où les chrétiens, après avoir acheté le repos par le travail; et la victoire par le combat, rentreront dans Jérusalem consolée pour y faire retentir

de toutes parts les cris de leur reconnaissance et de leur amour : et là, purifiés par le malheur ils prendront de nouvelles mœurs, d'autres sentiments, et donneront un tel exemple de sagesse et de vertu aux nations voisines, que celles-ci émues, édifiées et converties par leur changement, accourront dans votre temple et ne formeront plus avec vos anciens serviteurs qu'un seul peuple, un seul culte et un seul cœur.. ».

En parlant ainsi, le bon archevêque était si pénétré de ce qu'il disait; il croyait si bien lire dans l'avenir la confirmation de ses espérances, que l'image d'un pareil bonheur remplit sa poitrine de trop d'émotion pour qu'il lui fût possible de continuer; il s'arrêta, mais ses regards enflammés, sa tête élevée vers le ciel et son silence tout vivant de ferveur

indiquaient assez que le cœur était encore en prières quoique les lèvres n'en articulassent plus.

Déjà les premières ombres de la nuit commençaient à envelopper le bosquet d'orangers, et donnaient à la nature cette teinte de mélancolie qui favorise si bien les méditations religieuses et les tendres rêveries, lorsque le léger bruit d'un vêtement qui glissait à travers les feuilles vint frapper l'oreille de l'archevêque et des deux princesses, et les arracher à leurs réflexions. Bientôt ils virent paraître à l'entrée du bocage une esclave qui semblait désirer et craindre de s'approcher. — Qui êtes vous? lui demanda Guillaume, en faisant quelques pas vers elle. — A cette question, l'inconnue se précipita la face contre terre, avec de tels gémissements, qu'on eût cru son cœur prêt

à se briser. — Malheureuse Agnès, est-ce vous? s'écria l'archevêque, en reculant involontairement. — Mon père, reprit la princesse, ne vous éloignez pas; ne m'accablez pas, car la mort est dans mon sein, et mon dernier moment approche. — O mon père, interrompit vivement Mathilde, en s'approchant de la fille d'Amaury; hâtez-vous de lui donner vos secours, car elle dit qu'elle va mourir et son ame peut être sauvée encore. — Est-ce la princesse d'Angleterre que je vois, s'écria Agnès; est-ce elle qui parle en ma faveur? — Oui, je la reconnais à son habit, surtout à sa merveilleuse et fatale beauté: Dieu! me faut-il être réduite à ce comble d'humiliation de devoir quelque chose aux prières de celle qui m'a fait tant de mal? — Qu'entends-je, reprit Mathilde étonnée:

étrangère dans ces lieux, prisonnière dans ce palais, ne connaissant votre nom et votre existence que depuis quelques heures; que me reprochez-vous et quel mal ai-je pu vous faire? — Elle le demande, s'écria douloureusement Agnès; elle qui m'a chassée du cœur où je régnais; qui m'a ravi un amour auquel j'avais tout sacrifié; elle enfin l'unique cause de mon opprobre et de mon désespoir... — Arrêtez, arrêtez, Agnès, interrompit impérieusement l'archevêque, votre opprobre est dans vos regrets; ah! malheureuse, si vous étiez pénétrée d'un vrai repentir, tiendriez-vous un pareil langage? ne béniriez-vous pas l'instant qui en éloignant de vous l'objet de votre criminelle ardeur, vous a comme forcée de recourir aux miséricordes du ciel. — Que parlez-vous du ciel,

s'écria Agnès égarée, qu'est-ce que le ciel sans Malek Adhel, et quel Dieu puis-je implorer quand celui que je m'étais choisi m'abandonne et me méprise? — Si tels sont vos sentiments, reprit l'archevêque d'un ton sévère; si votre ame est toujours sous le poids de la réprobation, pourquoi êtes-vous ici; pourquoi porter vos cris licentieux jusqu'aux oreilles de cette noble reine et de cette chaste vierge, et que venez-vous chercher auprès de moi? — A ces mots, la fille d'Amaury, reprenant tout son orgueil, répondit d'une voix fière et assurée: — Je viens y chercher un abri contre l'ingrat qui me répudie; j'y viens demander des armes pour me défendre et me venger; qu'on me rende la lance et l'épée, et mon bras saura bien soustraire la princesse de Jéru-

salem à la honte d'être traitée comme la dernière des esclaves. — Et de quel droit la princesse de Jérusalem espère-t-elle être traitée autrement, répliqua l'archevêque avec indignation, quand elle s'est placée par sa conduite au-dessous des plus méprisables créatures de son sexe; allez, allez, misérable Agnès: retournez dans ce palais; abaissez-vous sous les pieds de votre superbe arabe; implorez le sourd Mahomet... Le jour de la condamnation n'est pas loin; il approche, il se hâte, il va vous engloutir; déjà le ciel vous annonce par ma voix votre éternel arrêt...: — O mon père, ne le prononcez pas, interrompit Mathilde, en fondant en larmes. Vos lèvres pourraient-elles s'ouvrir pour prononcer de si terribles paroles: prenez

pitié de l'infortunée qui va mourir sans secours et qui n'a plus la force de vous en demander. — La reine s'approcha aussi de l'archevêque, et lui dit à demi voix : — Mon père, ne lui adresserez-vous pas quelques mots plus doux, et ne voulez point essayer de la ramener à Dieu. — Je ne le veux point, dites-vous, répliqua Guillaume, en essuyant des pleurs qui coulaient sur ses joues vénérables ; madame, pouvez-vous le croire ? ah! vous ne savez pas le mal que me fait son endurcissement, ni avec quelle joie je donnerais mon sang pour racheter son péché ; mais, que puis-je faire si elle ne se repent pas ? que puis-je faire si ce n'est d'invoquer pour elle les grâces du Tout-puissant ? — Il achevait à peine, quand l'esclave qui avait parlé à la

ce des hommes ne vous accorderait peut-être pas. Je verrai le prince Malek Adhel à son retour du Caire, je lui demanderai de vous permettre de vous éloigner d'ici. . .— Non, madame, non, interrompit impétueusement Agnès, ne lui demandez rien, je vous supplie : je veux le fuir sans qu'il le sache, surtout sans qu'il y consente, laissez-moi le soin de mon sort; c'est à travers les déserts que, seule à pied sous l'armure d'un guerrier, je veux aller chercher une retraite, que je ne devrai qu'à vos bontés et à mon courage.— L'archevêque dit alors que ce n'était pas le moment de savoir si une pareille demande pouvait lui être accordée, et qu'elle devait se contenter d'attendre son sort en silence auprès de la généreuse bienfaitrice qui consentait

à lui donner un asile. — Agnès n'osa rien repliquer à l'ordre de Guillaume : elle abattit son voile devant son visage, s'appuya sur son esclave et suivit la reine dans son palais. Comme il n'entrait chez les princesses que des personnes de leur choix, elles purent facilement s'assurer de leur discrétion sur l'asile momentané qu'elles accordaient à la fille d'Amaury : Mathilde céda avec plaisir, à cette princesse, la chambre qu'elle occupait : Agnès s'y établit le soir même ; et Mathilde ravie de l'y voir à son aise, se retira dans un petit cabinet voisin qui n'avait d'autres meubles que deux tabourets et un petit lit de repos. A peine fut-elle seule dans ce modeste reduit, que le souvenir de ce qu'elle venait d'entendre, de ce qu'elle avait compris,

et plus encore de ce qu'elle n'avait pas compris, vint éveiller de nouvelles pensées, et lui révéler que le monde et le cœur des hommes étaient pleins de mystères qui lui étaient entièrement inconnus : elle se blâmait de se laisser ainsi posséder par des idées qu'il ne lui était pas permis d'approfondir ; mais, les efforts mêmes qu'elle faisait pour les chasser, les lui rappelaient sans cesse ; et la curiosité d'une jeune fille qui s'inquiète de ce qu'on lui cache, avait peine à céder à la pudeur d'une vierge qui s'alarme de ce qu'elle entrevoit. Cependant, seize ans d'innocence l'emportèrent bientôt sur un trouble de quelques heures : en offrant à Dieu ses prières accoutumées, elle oublia insensiblement les discours, les torts et les

accusations de la fille d'Amaury, et de tous les sentiments qui l'avaient agitée, il ne lui resta plus que celui d'une profonde pitié pour des maux d'autant plus redoutables à ses yeux qu'elle en comprenait moins la cause ; mais la pitié, qui pour les ames tendres est plus un plaisir qu'une peine, ne l'empêcha point de trouver sur son étroite couche, ce sommeil doux et paisible qu'une conscience pure finit toujours par obtenir.

CHAPITRE VII.

La princesse de Jérusalem était trop étrangère à cette paix qui régnait dans l'ame de Mathilde, pour qu'il lui fût possible de goûter le même repos. Les tourments de l'orgueil et ceux d'une conscience effrayée, fermaient son cœur à ces sentiments de contrition qui seuls soulagent et fortifient le pécheur abattu: plus irritée des humiliations que sa faute lui causait, que, repentante de l'avoir commise, elle n'éprouvait que des remords arides et sans larmes, et une sorte de haine universelle qui s'étendait également et sur l'amant qui la méprisait, et sur la bienfai-

trice qui consentait à la sauver, et sur le Dieu auquel elle s'était donnée, et sur celui qu'elle avait abjuré, et sur l'innocence de cette vierge qu'on lui préférait; mais plus encore (et c'était là le pire de ses tourments) sur elle-même, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'accuser seule de l'état honteux où elle se voyait reduite. En vain cherchait-elle à se fuir, elle ne pouvait s'échapper: la douleur de sa honte s'accroissait par le souvenir de sa célébrité, et cette nécessité irrévocable qui la liait à sa pensée et la forçait à vivre avec elle-même, la jetait dans des accès de désespoir, auprès desquels la folie et la mort eussent été de grands biens. Si quelquefois l'image de Malek Adhel venait la détourner de sa propre image, ce n'était que pour lui présenter un nouveau malheur; car, non seule-

ment elle se voyait dédaignée par l'homme auquel elle avait sacrifié le monde et l'éternité ; mais elle allait en être séparée, et il allait y consentir... A cette pensée, la plus cruelle de toutes les pensées pour une ame que la passion brûle encore, l'infortunée Agnès qui durant cette longue nuit n'avait pu trouver un moment de sommeil, laissa échapper un cri si perçant et si douloureux, qu'il retentit aux oreilles de Mathilde et l'éveilla en sursaut ; elle se lève, regarde autour d'elle ; le jour commençait à éclairer l'Orient de ses premiers feux, elle n'aperçoit rien ; mais elle écoute d'où peut venir le bruit qui l'a frappée, et elle distingue de sourds gémissements qui partent de la chambre d'Agnès : elle y court aussitôt, et la trouve debout marchant à grands pas dans la cham-

bre, pâle, éperdue, criant de douleur, mais ne pleurant pas. — Que me veux-tu, s'écria-t-elle, à l'instant qu'elle aperçut la vierge? pourquoi ton aspect angélique vient-il me présenter la vue de tout ce qui me manque, et accroître le trouble qui me dévore? — Vos plaintes sont venues jusqu'à moi, répondit Mathilde, j'ai cru que vous étiez malade, et je venais vous offrir mes soins.—Malade, reprit Agnès, en la regardant fixement: je le suis en effet, et beaucoup; mais, que m'importent tes soins, penses-tu qu'ils me guériront? Ah! si tu veux soulager les horribles tourments que tu me causes, rends-moi le cœur que tu m'as pris, rends-moi l'amour de Malek Adhel, rends-moi mon amant. — Grâce au ciel, répondit la princesse, en rougissant, le cœur de cet infidèle n'est point à moi et je

n'en dispose pas. — Que n'as-tu dit vrai, interrompit Agnès, en lui saisissant la main avec une brusque vivacité, je donnerais ma vie pour le croire un instant; mais écoute: s'il te l'offrait jamais, ce cœur dont la possession est le premier bien de la terre et du ciel, ne l'accepte pas, car tu tomberais bientôt dans l'état où tu me vois? — Mais cet état affreux dont mon ame est épouvantée, reprit doucement Mathilde, ne pouvez-vous pas en sortir? Ne pouvez-vous pas fuir le prince?—Le fuir! que dis tu? fuir Malek Adhel! non, je ne le puis pas; non, je ne puis m'arracher aux délices de son amour; si tu savais qu'elle félicité je goûtais à oublier près de lui ma patrie, ma famille, mes crimes et mon Dieu même!... Tu frémis, Mathilde, et jamais tes oreilles n'ouïrent de pareils forfaits.

Eh bien! tu ne sais pas tout encore; non, tu ne sais pas jusqu'à quel excès d'impiété l'amour à pu m'entraîner. J'ai désiré l'anéantissement de l'empire du Christ, parce qu'il peut s'élever contre celui de mon amant; j'ai désiré voir cet amant régner seul sur tous les rois et les mondes enchaînés; j'allais le suivre à l'armée, combattre contre la cause que je soutenais autrefois, et, pour défendre une tête adorée, lever l'épée contre mon propre sang, et le Dieu de mes pères... Enfin, dans ce moment même, quand Guillaume m'ouvre la voie du repentir et que mon ingrat époux m'abandonne et me hait, l'idée de le fuir, de m'en séparer à jamais, est plus terrible à mes yeux que celle de ma damnation éternelle... Et toi, barbare fille, auteur de tous mes maux, laisse-moi,

et va dire à ton archevêque que je ne veux point d'un ciel qui n'a point l'amour de Malek Adhel à m'offrir.—

Pendant tout ce discours, Mathilde était demeurée immobile et tremblante : l'expression d'une passion aussi effrénée lui faisait horreur : incapable de répondre un seul mot à des discours si nouveaux pour elle : impatiente de s'affranchir de la honte de les écouter, elle ne pouvait se résoudre pourtant à laisser Agnès seule en proie à son affreux délire; cependant elle sortit pour appeler ses femmes et les envoya auprès d'Agnès, en attendant qu'elle eût pu faire avertir le pieux Guillaume de l'état de la fille d'Amaury. Aussitôt qu'il en fut instruit, il vint; Mathilde le sachant dans le palais accourut à sa rencontre et lui dit : — Mon père, la princesse de Jérusalem est fort mal, je ne sais

quelle fièvre l'agite ; mais sa raison est entièrement perdue, car elle ne parle que des ravissements du crime, des délices de l'impiété, et Malek Adhel lui semble préférable à Dieu même... — Arrêtez, ma fille, répondit Guillaume, qu'une bouche si pure ne s'ouvre point pour répéter de pareils discours : tâchez même de les effacer de votre esprit, et gardez-vous de tenter jamais de les comprendre : maintenant, allez trouver la reine, commencez avec elle vos saintes lectures, et ne revenez point dans votre appartement avant de m'avoir vu ? — A ces mots, Mathilde s'éloigne, elle marche toute rêveuse et s'efforce d'obéir au prélat en ne cherchant point à comprendre quel est l'étrange bonheur qu'Agnès peut goûter au sein du crime : elle va dans l'oratoire, la reine n'y est point : elle passe dans sa chambre et ne l'y trouve

pas : enfin, elle entre dans le grand salon de jaspe, et c'est là que Bérengère est assise sur une pile de carreaux, devant une table élégamment servie et entourée d'une foule de jeunes esclaves chargées de corbeilles de fleurs. — Ma sœur, s'écrie la reine, en la voyant, le prince vient d'arriver à Damiette, il va venir incessamment nous donner des nouvelles de l'armée : et en attendant, il nous envoie ses femmes nous amuser par leurs jeux ; venez vous placer près de moi et prendre part à ce divertissement. — A ces mots, la princesse rougit, son cœur palpite, elle s'assied et garde le silence : les jeunes esclaves commencent à danser au son des castagnettes, du cistre et du tambour de basque : mais il y a dans leurs chants et surtout dans leur maintien, une sorte de molle volupté qui agite la reine et

alarme la vierge : elle détourne les yeux d'un spectacle dont sa pudeur est offensée ; et, pour cesser de le voir, elle se lève, s'approche d'une croisée, entr'ouvre la jalousie ; et là, enchantée de l'éclat du ciel, de la beauté de la verdure et du charme que répand dans l'air la fraîcheur du matin, elle cède au vif désir de faire une promenade solitaire, et descend dans les jardins du palais.

Elle suit le cours d'un ruisseau qui serpente sur un sable fin, bordé d'une haie de roses et de citronniers : insensiblement les arbustes s'élèvent, s'épaississent, elle se trouve au milieu d'un bois où mille routes se croisent et lui font perdre la première qu'elle a suivie : prenant au hazard celle qui se présente, elle s'égare de plus en plus ; et cependant, ce lieu est si beau, tant d'oiseaux y chantent, tant de fleurs le parfu-

ment, des eaux si claires le rafraîchissent, que la vierge en se voyant seule s'émut, mais ne s'effraya pas. Bientôt, fatiguée d'avoir autant marché, elle s'assied sous un berceau de jasmin et de platanes; bientôt la paix silencieuse de cette solitude ramène le calme dans son cœur; le souvenir d'Agnès s'affaiblit, et avec lui l'effroi de ses discours impies; des pensées douces, tranquilles comme le lieu où elle se trouve, succèdent à l'agitation; et, vaincue insensiblement par les charmes de cette touchante nature, dont il semble qu'on ne puisse approcher sans devenir meilleur, Mathilde se laisse aller à cette sorte de vague rêverie où l'imagination, errante sur plusieurs objets, les quitte, les reprend, ne se fixe point, parce que chacun l'attire, et se plaît avec tous sans avoir à rougir d'aucun.

Au sein de cette retraite si belle,

de cet état d'abandon si nouveau et si doux au cœur d'une vierge de seize ans, qui pour la première fois de sa vie se trouve seule dans des bocages de parfums et de fleurs, les heures ont fui rapidement, la matinée s'est presqu'entièrement écoulée, et le prince s'est rendu chez la reine. Étonné, chagrin de n'y point trouver Mathilde, il veut savoir où elle est, et s'il lui sera permis de la voir. Bérengère l'envoie chercher; elle n'est pas dans son appartement. Guillaume qui y est toujours resté avec Agnès quitte aussitôt sa pénitente, vient dire à la reine que Mathilde n'a point paru chez elle, et demande ce qu'elle est devenue. Bérengère ne peut le satisfaire; elle n'a point vu sa sœur descendre dans les jardins. Cette absence alarme l'archevêque; il regarde le prince d'un œil soupçonneux, mais

pour s'apercevoir de sa défiance; Malek Adhel est trop occupé de la princesse; il demande, il s'informe, il interroge tout ce qui l'entoure avec une agitation qui révèle assez combien tout son cœur est dans cet objet. Bérengère se souvient bien que sa sœur s'est assise auprès d'elle, mais seulement quelques minutes; qu'est-elle devenue ensuite, elle ne le sait point. Cependant, après bien des efforts, elle croit se rappeler l'avoir vu ouvrir une des portes du jardin, et aussitôt elle veut aller elle-même l'y chercher; mais elle est bientôt devancée par le prince; heureux de l'espoir de trouver la princesse seule, il s'élance rapidement : le désir, l'émotion lui donnent des ailes. Il connaît tous les détours de l'épais labyrinthe, et les a parcourus en un instant; à la fin il vole vers le bocage

de jasmin, il entrevoit le vêtement blanc de la vestale, et la seule vue de cet habit lui cause un plaisir plus vif qu'il n'en éprouva jamais. Mathilde a entendu le bruit des feuilles qu'il froisse sous ses pas, elle s'est levée, l'a reconnu; aussitôt le récit de l'archevêque et l'état de la fille d'Amaury sont revenus à sa mémoire. Le cœur plein de trouble et d'effroi, elle fuit précipitamment en s'écriant: « O mon Dieu! préservez-moi de ce fils du démon, de ce redoutable infidèle, dont le bras terrasse les chrétiens, et dont les trompeuses paroles ont perverti la malheureuse Agnès! » Et à cette pensée, elle s'éloigne plus vite encore; mais à quoi lui sert de fuir avec tant de promptitude, si ce n'est à montrer sa frayeur et son zèle; car la course d'une vierge timide qui a passé sa vie dans une

étroite clôture, ne la sauvera pas long-temps de la poursuite d'un guerrier tel que Malek Adhel. Sûr de l'atteindre quand il voudra, il s'arrête et la regarde courir; c'est vraiment pour l'éviter qu'elle presse ses pas, il le voit, et cette résistance qu'on ne lui opposa jamais l'enflamme davantage encore; il part à son tour, la flèche dans les airs pourrait à peine le suivre; il est auprès de la princesse, il la touche, il la saisit par son habit, il voudrait la presser dans ses bras, et pourtant il n'ose le faire; si la divine beauté de la princesse l'attire, la dignité de sa contenance le retient. Emporté par des désirs impérieux qu'il ne combattit jamais, souverain de ce palais, maître de tout oser, n'ayant qu'à vaincre la foiblesse d'une jeune fille pour parvenir au comble de ses vœux, un sentiment indéfinissable, une sorte

de respect que jusqu'à ce jour il n'avait éprouvé qu'à l'aspect de son père ou dans le temple de Mahomet, le fait tomber aux genoux de Mathilde. Pour la première fois le superbe Arabe se voit prosterné devant une femme, et il n'en rougit point, car il croit sentir la présence d'une divinité. « O vous ! lui dit-il, qui faites de moi un nouvel être, fille du ciel, angélique beauté !... vous qui surpassez tout ce que j'ai vu de beau en ma vie, qui m'embrasez d'un feu ardent que je n'ose satisfaire, et dont je crains presque de vous parler.... vous, qui disposez déjà de ma volonté et de ma vie, où avez-vous pris votre puissance ? » A ces paroles passionnées, Mathilde pressa contre son sein le reliquaire de l'abbesse en levant les yeux au ciel, et fit de nouveaux efforts pour s'échapper ; mais le prince ne le permit pas. « Où voulez-vous aller, s'écria-t-

il, en pressant entre ses deux mains la main délicate de la princesse : « Pourquoi me fuir avec tant d'obstination, que craignez-vous de moi, me voyez-vous donc avec horreur ? » En parlant ainsi il la regardait avec des yeux si tendres, l'amour donnait tant d'expression à ses traits déjà si beaux, que l'ingénue Mathilde, qui depuis sa naissance n'avait jamais déguisé sa pensée, ne put pas lui dire qu'elle le voyait avec horreur ; elle répondit seulement, et en détournant la vue : « Dieu m'ordonne de fuir ses ennemis. — Et ce Dieu cruel vous ordonne-t-il aussi de haïr ceux qui vous adorent ? — Je dois haïr ceux qui le méconnaissent. — Oh ! non, mille fois non, interrompit-il en pressant contre ses lèvres la main de Mathilde, vous ne suivrez point une loi injuste, cruelle, vous vous laisserez toucher par le feu qui me brûle, vous

vous livrerez à l'amant qui vous abandonne et son sort et sa vie ; je le jure, jamais l'Angleterre ne vous reverra dans son sein ! plutôt mourir que me séparer de vous. » A ce serment terrible, Mathilde crut se voir enlever à la fois sa patrie, sa famille, son couvent, et le salut éternel que lui assuraient ses vœux ; épouvantée des projets du Sarrazin, elle arrache sa main d'entre les siennes, l'enveloppe dans les grandes manches de son habit, baisse son bandeau de lin sur son front ; et, aussi confuse qu'effrayée des discours du prince, elle répond du ton le plus sévère : « Je suis destinée à l'honneur d'être une des épouses de Jésus-Christ ; c'est pour mieux mériter un si glorieux titre que je suis venue en Palestine adorer son tombeau ; mais c'est en Angleterre que mon cloître m'attend et que mes

vœux m'appellent ; rétractez donc un serment impie, sacrilège, rendez-moi la liberté que vous m'avez ravie, et pour récompense, Dieu consentira peut-être à ouvrir vos yeux à ses éternelles clartés. » A ce langage, Malek Adhel reconnaît cette foi vive, cette piété ardente qui distingue tous les enfants du Christ ; il sent bien que le temps et ses soins pourront seuls changer le cœur de la princesse ; et comme déjà il ne veut plus que ce qu'elle veut, qu'il détesterait un bonheur qu'elle ne partagerait pas, loin de la contraindre, il se soumet et dit : « Fille de l'innocence, qu'ordonnez-vous et qu'exigez-vous de moi ; esclave de toutes vos volontés, il n'est rien que je ne veuille souffrir pour vous plaire et vous obéir. » Mathilde est trop pure pour apprécier toute l'étendue d'un pareil sacrifice, mais à

l'air, à l'accent de Malek Adhel, elle soupçonne qu'il a dû lui coûter beaucoup; son cœur en est touché, ses regards s'attendrissent, sa voix s'adoucit, et elle répond avec embarras: « Je vous en prie, conduisez-moi vers la reine. » Le changement de Mathilde n'a point échappé au prince; il voit que s'il y a pour lui un moyen de toucher cette belle chrétienne, ce ne peut être qu'à l'aide d'une grande réserve et d'une parfaite soumission; aussi n'hésite-t-il pas un moment à lui obéir. « Venez par ici, lui dit-il en lui montrant une autre route, celle-ci conduit plus directement au palais. » Elle la prend aussitôt et suit le prince en silence. Quelquefois il se retourne pour la voir, il l'arrête, il soupire; alors la craintive Mathilde se recule doucement, baisse les yeux vers la terre, avance sa main pour

se cacher aux regards du prince; mais ne peut lui dérober l'expression de cette pudeur qui se répand sur sa physionomie et sur son maintien, de cette pudeur qui est la plus touchante des grâces, la plus puissante des forces que le ciel ait données à la femme, et qui sait inspirer le respect en même temps qu'elle augmente l'amour. En la voyant si belle, Malek Adhel contient avec peine la flamme qui s'élance de son sein, mais il la contient, car en ce moment la beauté de Mathilde est presque celle d'un ange; il précipite ses pas pour échapper plutôt au danger de faire éclater des transports qui pourraient aliéner le cœur qu'il veut absolument obtenir; le combat de ses désirs présents et de ses projets futurs l'agite avec violence; il marche plein d'émotion, mais il en connaît parfaite-

ment la cause; il sait bien ce qu'il veut, ce qu'il attend, ce qu'il espère, au lieu que Mathilde est troublée sans savoir le motif de son trouble, sans savoir même qu'elle en éprouve; et s'il se passe quelque chose dans son cœur, elle ne le voit qu'à travers ce voile épais que l'innocence tient toujours devant les pensées d'une vierge pour l'empêcher de distinguer ce que la modestie ne lui permet pas de savoir.

CHAPITRE VIII.

Le prince et Mathilde eurent bientôt atteint la lisière du bois; alors ils aperçurent la reine qui venait au-devant d'eux, et près de la porte du palais l'archevêque qui les attendait; son regard était grave et sévère, et en embrassant la reine, Mathilde ne put s'empêcher de rougir; comme elle ne pourrait sans une grande confusion avouer tout ce qui s'est passé entr'elle et le prince, elle s'inquiète intérieurement d'avoir quelque chose à cacher; il lui semble que toute pensée qu'on n'ose dire est une pensée répréhensible, et prenant la honte

de la pudeur pour le remords d'une faute, elle croit déjà trouver sa punition dans l'embarras si nouveau que lui cause la présence de l'archevêque. Bérengère fait quelques questions à sa sœur ; mais bientôt l'intérêt qu'elle y met disparaît devant un intérêt plus puissant; elle n'a pas eu le temps le matin de parler de son époux au prince, tout occupé de Mathilde il ne l'aurait pas écoutée, maintenant elle espère obtenir plus d'attention, et s'approchant de lui, les yeux pleins de larmes, elle dit : « Ne pourriez-vous me donner quelques nouvelles de l'armée de Ptolémaïs? ô noble Malek Adhel ! N'avez-vous rien à m'apprendre sur Richard? Hélas! ma vie est dans votre réponse. » Le prince allait la satisfaire, mais il en est détourné par la vue d'un chevalier qui paraît s'avancer vers eux

avec précipitation. Malek Adhel s'étonne, et dit à la reine : « Quel est le téméraire, madame, qui ose entrer dans vos jardins et à cette heure-ci sans vos ordres? » L'archevêque a reconnu Josselin de Montmorency; et le nomme au prince. Malek Adhel répond alors : « Ce nom illustre est venu souvent jusqu'à moi à côté de celui de tous les rois de l'Europe, et entouré d'une réputation de vaillance et de gloire à laquelle peu de souverains peuvent prétendre ; mais ce nom, tout grand qu'il est, et quelle que soit la valeur de celui qui le porte, n'excuse pas son audace. » Alors il s'avance vers Josselin qui n'était plus qu'à quelques pas, et lui dit fièrement : « Présomptueux chevalier, ne t'est-il pas défendu d'entrer dans ces jardins sans la permission de la reine d'Angleterre ? Te l'a-t-elle donnée,

et si elle ne l'a pas fait, pourquoi viens-tu ici? Ne sais-tu pas qu'une telle hardiesse mérite un grand châtiment? — Prince, répondit Josselin avec une froide dignité, quand Richard remit son épouse et sa sœur sous la garde de tous les chevaliers qui sont à Damiette, nous lui jurâmes de les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang; tout à l'heure, en me présentant chez la reine, j'ai trouvé tous les chrétiens en rumeur; j'ai appris que la princesse Mathilde était perdue dans ces vastes jardins, qu'elle y courait des dangers.... — Et quels dangers pouvait-elle courir en ces lieux, interrompit le prince avec impatience? — Il m'importait peu de le savoir, reprit Josselin, il me suffisait d'apprendre qu'ils existaient, et qu'ils menaçaient la princesse, pour me faire

voler à son secours, en dépit de tous les obstacles et sans calculer à quels périls je m'exposais. » A ces mots, la grande ame de Malek Adhel fut émue; serrant la main du chevalier avec affection, il lui dit : « Brave Montmorency, ne crains rien, sans doute la reine ne punira point ce qu'elle admire; mais apprends que moi aussi je suis chevalier comme toi, Hugues de Tibériade m'a chaussé les éperons, et j'ai juré entre ses mains de protéger la beauté, l'innocence, l'infortune, au péril de mes jours; ne t'inquiètes donc plus du sort de la princesse d'Angleterre, c'est moi qui veillerai sur elle maintenant : moi seul, entends-tu; tout en rendant justice à ta valeur, je crois que la mienne lui sera d'un aussi utile secours, et c'est aux pieds de cette fille divine, en présence de

sa sœur, de ce saint prélat et de toi-même, que je la prie de me regarder désormais comme son plus dévoué chevalier et son seul défenseur. — Je doute, reprit vivement Montmorency, que toute prisonnière qu'est la fille des rois dans ce palais, elle veuille en accepter le maître pour serviteur. — Elle ne le peut comme chrétienne, ajouta l'archevêque. — Et moins encore comme sœur, répondit la reine. O prince magnanime! considérez vous-même si Mathilde peut accepter la protection de celui qui un jour peut-être versera le sang de son frère et de mon époux? — Et si je vous jurais, madame, repartit Malek Adhel, de ne jamais tourner mes armes contre cet époux si chéri, de veiller moi-même sur ses jours, de respecter enfin le frère de Mathilde à l'égal de mon propre frère,

à ce prix ne consentiriez-vous pas à voir la princesse souscrire à ma prière? » Bérengère ne peut croire ce qu'elle entend, elle ne peut croire que ce bras formidable, non content d'épargner son époux, se lève pour le défendre. Malek Adhel répète sa promesse, et alors, dans l'effusion de sa reconnaissance, elle bénit ses fers, elle aime l'esclavage qui lui a donné les moyens d'attendrir Malek Adhel en faveur de Richard. « Je ne sais, interrompit amèrement Montmorency, si ce grand roi ne s'offenserait pas de voir votre majesté invoquer pour lui la générosité de Malek Adhel; quelle que soit la valeur de ce guerrier, je me trompe fort ou l'illustre Richard craindrait bien moins ses armes que sa pitié, et tous nos chevaliers s'étonneraient beaucoup, madame, de voir une reine

chrétienne mettre moins de confiance dans leur zèle que dans la protection de leur plus grand ennemi. »

Mathilde penche doucement sa tête sur l'épaule de la reine, et lui dit que la réponse de Montmorency lui paraît juste, noble, et qu'elle doit en être touchée. Malek Adhel l'entend et se trouble ; il la regarde, elle paraît émue. Cependant Montmorency à genoux près de la princesse, la contemple avec enthousiasme, et la remercie avec transport de l'approbation qu'elle vient de lui donner. A cette vue, Malek Adhel contient à peine les terribles soupçons qui commencent à l'agiter ; tous lui disent que Montmorency est cher à Mathilde ; aussitôt mille projets violents se présentent à son esprit, tous lui disent de se défaire de son rival. Assurément il le punira, mais

sur elle des regards suppliants qui lui demandent avec instance quelques mots favorables. Mathilde baisse les yeux vers la terre, l'embarras, l'émotion, l'incertitude, se peignent sur son visage ingénu; elle ne sait que résoudre, et pleine de méfiance en elle-même, elle demande des secours à la sagesse de l'archevêque : « O mon père! lui dit-elle, guidez-moi, apprenez-moi ce qu'il faut faire. — Ma fille, répond Guillaume, le bras de Montmorency peut être trop utile à l'armée, pour qu'il vous soit permis de le retenir ici; mais si le devoir vous ordonne de le dégager de son serment, il vous ordonne plus encore de refuser les services d'un prince qui, tout grand, tout magnanime qu'il se montre, n'en est pas moins l'ennemi le plus redoutable de

votre frère et de votre Dieu. Mon enfant, continua-t-il avec un pieux enthousiasme, qu'avez-vous besoin du secours des hommes ? ah ! conservez seulement la piété qui règne dans votre ame, et malgré la foiblesse de votre sexe et de votre âge, vous serez armée d'une force qui vous élèvera au-dessus de tous les périls, et qui vous vaudra mieux que tous les secours humains. — Mon père, répliqua Mathilde, vos paroles viennent du ciel, je les crois, je les adore, elles seront ma loi. » Alors se retournant vers Josselin avec une touchante dignité, elle lui dit : « Baron de Montmorency, le chemin de la gloire vous est ouvert, je ne vous retiens point, partez pour l'armée, allez verser votre sang pour cette cause sainte et sacrée qui est la cause de Dieu même, et qu'il vous appelle à soutenir ; vous

raconterez nos infortunes à mon frère, vous demanderez aux chrétiens des prières pour notre délivrance; mais, ajouta-t-elle en rougissant, il faudra, pour les rassurer, leur dire toutes les vertus du maître de qui nous dépendons; il vous sera facile de les peindre; parler de loyauté et d'honneur, c'est pour un Montmorency parler sa langue naturelle. » A ce doux langage, le fier Josselin fut prêt à s'attendrir; pour cacher son émotion, il se courba vers la princesse et prit le bas de sa robe qu'il baisa respectueusement; mais sentant que son trouble augmentait, il baissa la visière de son casque, s'inclina devant la reine, salua le prince, l'archevêque, et se hâta de se retirer. Après son départ, Malek Adhel demeura rêveur et préoccupé; debout à sa place, il semblait ne rien voir

de ce qui l'entourait. La reine, fatiguée de son silence, s'assit sur un banc de gazon, et Mathilde se plaça près d'elle. Cependant Guillaume médite en lui-même les moyens d'obtenir aussi du prince la liberté de la fille d'Amaury; sans doute il craint d'interrompre Malek Adhel, mais il craint plus encore de remettre au lendemain une bonne action qu'il peut faire le jour même; entraîné par la charité, il se détermine à parler au prince. Il lui peint les remords d'Agnès, le désir qu'elle éprouve d'aller expier son crime au fond d'un de ces asiles où la pénitence austère pleure jusqu'à la mort; il espère que le noble Malek Adhel ne s'opposera point au seul moyen de salut qui reste à une pécheresse qui n'a été coupable que pour lui. » Le prince étonné lui demande s'il sait

ce qu'Agnès est devenue? Bérengère alors prend la parole, raconte par quels moyens la fille d'Amaury a quitté le sérail, et finit par demander sa liberté. Malek Adhel lui répond : « Puisque cette princesse a choisi une si respectable protectrice, madame, je remets sa liberté en vos mains, et vous laisse l'arbitre de son sort. Père des chrétiens, ajouta-t-il, en s'adressant à l'archevêque, vous le savez, ce n'est point moi qui ai séduit Agnès ; sans doute elle était trop belle pour que je n'acceptasse pas son amour, mais pour lui donner le mien j'estimais trop peu son caractère, et l'espèce de gloire qu'elle s'était acquise la rendait encore moins aimable à mes yeux : non, une femme que j'avais vu se couvrir de sang et n'être pas seulement émue, ne pouvait toucher mon cœur; il lui fallait,

à ce cœur qui n'avait point aimé encore, une beauté timide et modeste; il fallait à mon respect un objet pur et vertueux; il fallait enfin à mon amour ce qui est unique dans le monde, ce qui ne s'est montré qu'une fois aux regards des hommes, ce qu'un seul mot réunit et exprime, il me fallait..... » L'archevêque se hâta de l'interrompre: « Seigneur, lui dit-il, que décidez-vous pour la fille d'Amaury? — Madame, répondit le prince en s'adressant à Bérengère, je vous remets tous mes droits sur elle, veillez sur sa conduite; vous serez désormais son appui et sa seule famille, car elle vient de perdre la sœur qui lui restait, Sibylle n'existe plus.... — Qu'entends-je! s'écria l'archevêque, Sibylle n'existe plus! Que deviendra Lusignan, quel parti va-t-il prendre en perdant une épouse qui

le dépouille de tous ses droits à la couronne de Jérusalem ? — Je crois, reprit Malek Adhel en souriant, que la valeur de mon frère les lui avait mieux enlevés encore. » Alors il ajouta quelques détails sur la situation des chrétiens ; il dit que la perte de Sibylle n'avait pas rendu Lusignan plus sage, qu'il s'obstinait toujours à se regarder comme roi de Jérusalem ; mais que ses prétentions, quoique appuyées par Richard, n'en obtiendraient pas plus de succès. Il parla aussi de la division qui s'était élevée entre le roi d'Angleterre et Philippe-Auguste, et des diverses factions qui déchiraient le camp des croisés.

A ce récit, l'archevêque soupira amèrement sur les malheurs, et plus encore sur les fautes de ses frères, et il osa demander au prince de permettre qu'il chargeât Montmorency

de quelques conseils par écrit, propres à ramener la paix parmi les croisés. Le prince n'eut pas le courage de refuser un homme pour lequel il avait une si profonde vénération, il s'excusa même de ne pas faire davantage. « Je pourrais vous laisser partir avec Montmorency, lui dit-il, mais je connais si bien la supériorité de vos talents et l'ascendant de votre sagesse, que je ne puis douter de leurs effets sur l'esprit des chrétiens : vous donner les moyens d'appaiser leurs divisions, divisions si utiles à notre empire, ne serait-ce pas une perfidie envers mon frère ? » Guillaume sentit trop la justesse de cette objection, pour essayer de la détruire ; d'ailleurs Mathilde lui semblait entourée de tels dangers, qu'eût-il été libre de la quitter le jour même, il eût hésité à le faire : depuis l'instant où elle avait

reparu avec Malek Adhel, il l'avait regardée plusieurs fois attentivement sans avoir pu retrouver sur son visage le calme paisible et la douce sérénité qui faisaient le caractère habituel de sa physionomie. Il était impatient de l'interroger et de savoir d'elle-même tout ce que le prince avait pu lui dire : il lui fit un signe, elle se leva à l'instant, et la reine qui désirait soulager son cœur en envoyant à son époux de longs détails sur son amour et ses souffrances, demanda aussi au prince la permission de le quitter. Il s'inclina devant elle, l'accompagna jusques à la porte de son palais en regardant toujours Mathilde, et se retira dans le sien.

Bérengère court aussitôt se renfermer dans son cabinet, et la princesse marche vers l'oratoire, non sans être émue, en voyant que Guil-

laume la suit. Elle désire, elle veut, mais elle craint de lui avouer les torts qu'elle se reproche. Cependant à peine sont-ils seuls, que l'ame remplie d'une profonde humilité, elle tombe aux pieds de l'archevêque, et lui dit: « Mon père! quel aveugle empressement m'a poussée hors de mon cloître, pour me faire voir ce qu'il m'était si nuisible de connaître? Pourquoi suis-je venue apprendre dans ce fatal pays, qu'il se trouve des crimes parmi les chrétiens, et des vertus chez les infidèles? — Ma fille, lui dit Guillaume, la providence se plaît quelquefois à orner un idolâtre des plus brillantes qualités, afin de montrer qu'en ayant tout aux yeux du monde, il n'a rien aux yeux de Dieu, s'il ne possède la vraie foi; et si en d'autres temps cette même providence permet aux chrétiens de tom-

ber dans de grandes erreurs, c'est pour manifester la puissance de cette religion pleine de pardons, qui a toujours le sang du Christ tout prêt pour racheter le péché de ses enfans. Mais, ma fille, pourquoi toutes ces questions? que se passe-t-il dans votre ame, elle semble oppressée par une pénible agitation; la rougeur de la honte couvre votre front; quelle est donc la pensée qui peut faire rougir Mathilde? » A ces mots, la princesse cache son visage contre la robe de l'archevêque, elle verse des larmes, et répond d'une voix tremblante: « Mon père, le Sarrazin m'a surprise dans ses jardins, il m'a dit qu'il m'aimait, il a porté ses lèvres impures sur ma main; dans le trouble de mes esprits, je ne songeais pas d'abord à la retirer, et quand je l'ai fait, mon père, je l'ai fait sans horreur. » En

écoutant cet aveu, l'archevêque se garde bien de montrer de la sévérité; mais il questionne adroitement sa jeune pénitente, il sonde au fond de son cœur, pénètre dans chaque repli, y poursuit, y surprend la trace fugitive d'une émotion récente, et ne peut méconnaître que Malek Adhel en est le seul auteur. Cependant s'il est vrai que ce sentiment existe, il est encore si faible que Guillaume s'en alarme peu, et comme il voit des moyens d'en arrêter facilement les progrès, loin de croire nécessaire d'instruire Mathilde de ce qu'il soupçonne, il veut lui cacher ce qu'elle éprouve, il veut que l'idée de pouvoir aimer un infidèle lui demeure à jamais inconnue, parce qu'il pense qu'il est des sentiments qui doivent toujours être regardés comme impossibles à l'innocence. Ainsi sans par-

ler à la princesse des dangers auxquels la faiblesse de son cœur pourrait l'exposer, il lui peint seulement ceux qui entourent une jeune fille qui ne vit point dans une retraite austère. « Quand on ne rend compte qu'à soi-même de ses actions, lui dit-il, et qu'on ne vit pas sous la sévère discipline du cloître, on se relâche dans la pratique des devoirs, on se permet des satisfactions qu'on croit innocentes, et qui, par les conséquences qu'elles entraînent, prouvent qu'elles ne le sont pas. Au lieu de vous rendre hier avec la reine dans le berceau d'orangers, si vous n'eussiez pas quitté cet oratoire, l'esclave d'Agnès ne vous aurait pas rencontrée, et vous ignoreriez encore une honteuse histoire, dont j'aurais voulu ne vous parler jamais; et ce matin, quand vous avez été tentée par le

désir d'aller vous promener seule au milieu des vastes jardins du palais, si vous aviez eu le courage de lui résister et de venir vous enfermer ici, le prince ne vous aurait pas trouvée. Mathilde, vous êtes jeune, vous êtes belle, pleurez sur ces avantages qu'un monde insensé aime et admire, et que le fidèle craint et méprise; car ils exposent à de tels dangers, et entourent de tant d'occasion de faillir, que la fragilité humaine ne peut s'en garantir que dans le sein d'une profonde retraite. » La princesse, à ces mots, se prosterne, et promet une entière obéissance. Après un moment de repos, l'archevêque continue ainsi : « Et surtout, ma fille, ne regrettez jamais un monde dont les biens ne sont qu'illusions, les grandeurs que songes, et les plaisirs qu'impostures : un monde, où la

joie la plus sensible se change tout à coup en tristesse amère, et où le plaisir du soir nous afflige le matin; regrettez encore moins ces sentiments passionnés dont vous entendez souvent vanter les délices, et qui presque toujours perdent sans retour ceux qui les éprouvent : tel est l'effet de tout amour humain, ma fille, il entre doucement dans l'ame, mais quand il y est entré, il blesse et donne la mort.

Exaltée par tout ce que Guillaume venait de lui dire, Mathilde aurait pu à la suite de cette conversation, être exposée aux plus dangereuses tentations, et rencontrer même le prince sans risquer seulement d'être émue; elle rentra dans sa chambre dans une disposition bien plus paisible qu'elle n'en était sortie le matin. Agnès n'y était plus, Malek Adhel lui avait fait préparer un lo-

gement particulier auprès de celui de Bérengère, sous la condition expresse de n'en sortir qu'avec la reine. Mathilde fut bien aise de ne la plus trouver, car elle avait besoin de solitude pour repasser tranquillement dans sa pensée tous les évènements du jour; elle se promena en silence dans la chambre, méditant sur tout ce qu'elle avait entendu; elle s'arrêta près du siège où Agnès avait exhalé tant de plaintes quelques heures avant; elle frémit au souvenir des désordres de cette ame malheureuse, et appliquant à cette triste histoire une partie des paroles de l'archevêque, elle leva ses beaux yeux au ciel, et finit la journée en répétant plusieurs fois avec un accent tendre et douloureux : « Tel est l'effet de tout amour humain, il entre doucement dans l'ame, mais quand il y est entré il blesse et donne la mort. »

CHAPITRE IX.

La tyrannie que l'image de Mathilde exerçait sur l'ame de Malek Adhel devenait chaque jour plus impérieuse ; constamment occupé de cette seule pensée, elle le dégoûtait de tous les plaisirs, le poursuivait dans tous ses travaux, le distrayait de toutes ses affaires, et la nuit lui enlevait tout repos ; car un tel amour ne dort point, il veille dans le sommeil même. Souvent le prince, soit en conférant avec ses amis, soit en passant la revue de ses troupes, s'arrêtait tout à coup, demeurait plongé dans une profonde rêverie, poussant

de profonds soupirs, et ne voyant ni n'entendant plus rien de ce qui se passait autour de lui. Souvent il allait s'asseoir dans le bocage où il avait surpris la princesse; là, se retraçant la beauté, les gestes, les regards de cette jeune fille, son imagination s'enflammait par ce souvenir, son cœur battait avec violence, d'impétueux désirs frémissaient dans tout son sang, et il formait la résolution d'aller surprendre Mathilde, et de la forcer d'être à lui; mais tout à coup il croyait voir ses pleurs, il entendait ses cris, il se la représentait appelant sur lui la vengeance du ciel, l'accablant de son indignation et de sa haine; alors sa résolution changeait, il ne pouvait se résoudre à affliger Mathilde, mourir lui eût semblé plus facile. Mais moins il osait, plus il aimait, et il ne se dissi-

mulait point que cette sévérité de la princesse, qui mettait obstacle à ses désirs et lui ôtait tout espoir, était précisément ce qui la rendait si belle et si chère à ses yeux. En effet, comment eût-il été possédé d'un sentiment si extraordinaire, si elle eût ressemblé aux femmes qu'il avait connues? Cependant, tout profond, tout terrible qu'était ce sentiment, il le chérissait, et ne l'aurait pas changé contre aucune des jouissances de sa vie passée; sa profonde blessure lui semblait délicieuse, et il se reposait dans sa peine, faisant son plaisir de sa douleur. Pourtant les jours s'écoulaient sans lui apporter aucune consolation, il n'apercevait seulement plus Mathilde; en vain se rendait-il chaque jour chez la reine d'Angleterre, la princesse ne s'y montrait jamais; plusieurs fois il en demanda

la raison ; on lui répondait simplement, qu'engagée par sa religion à des vœux de profonde retraite, il lui était imposé de ne point paraître aux regards des hommes. De pareilles réponses ne faisaient qu'irriter sa passion ; et un jour qu'il se trouva seul avec la reine, il laissa éclater toute sa douleur ; il lui déclara qu'il ne pouvait plus vivre sans voir Mathilde, que si on lui refusait cette satisfaction, il ne répondait plus de lui-même, et que de maître doux et soumis, il deviendrait peut-être tyran furieux et forcené. « Cette fille divine, s'écria-t-il dans une extrême agitation, bouleverse toutes les puissances de mon ame ; il n'est point de domination plus absolue que celle qu'elle exerce sur moi ; il n'est aucun de ses désirs qui ne fût un ordre à mes yeux. Quelle est donc

un tel bienfait il ne demande qu'un mot de Mathilde, car il aime Mathilde, ajoute-t-elle, il l'aime avec une ardeur, un respect, dont j'ai vu peu d'exemples parmi les plus nobles chevaliers. Ces mots troublent la vierge, une rougeur brûlante couvre les lis de son front, elle baisse vers la terre ses regards humiliés, et s'accuse d'avoir inspiré de l'amour à un enfant de Mahomet. Bérengère blâme cet excès d'austérité, elle justifie le prince, et prétend que loin de lui faire aucun reproche, on ne peut assez admirer sa conduite, puisque pouvant abuser de tout, il se refuse même ce qu'il aurait droit de se permettre, et qu'il n'est aucun prince mahométan, et peut-être aucun prince chrétien qui, maître absolu d'un objet aimé, eût usé de la même

modération. A ces mots, Guillaume l'interrompt, et lui demande d'un ton un peu sévère, quelles heureuses espérances elle pouvait fonder sur un amour si coupable ? « Mon père, reprit-elle, si ma sœur pouvait vaincre la répugnance que lui inspire le prince, et se résoudre à le revoir pour lui demander de briser nos chaînes... Une seule fois, pour obtenir notre liberté, Malek Adhel a juré de ne rien refuser à Mathilde. — Guillaume garda un moment le silence, puis il répondit d'un ton plus grave : « Je déclare à votre majesté que la princesse ayant agréé mes soins, tant qu'elle m'accordera la même confiance, et qu'elle demeurera libre de ses actions, je ne lui permettrai pas de se trouver un seul instant avec l'impie qui a osé jeter un œil profane sur elle, et je vous en dirais davantage, madame, si je

ne respectais la pure et sainte ignorance de la vierge dont les jours sont voués au seigneur. La reine accoutumée à adopter aveuglément toutes les décisions de l'archevêque, se garda bien de le contredire, ni de presser davantage Mathilde de se montrer aux regards du prince; mais au fond de son ame elle ne pouvait approuver la conduite de Guillaume, et osait y trouver plus d'obstination que de raison et de véritable piété.

Le lendemain Malek Adhel ne manqua point de se rendre de bonne heure chez elle, car il se flattait d'après la manière obligeante dont elle avait accueilli ses plaintes la veille, qu'elle aurait déterminé Mathilde à sortir de sa retraite, mais en voyant son espérance déçue il se répandit en reproches amers et presque menaçants; il annonça que désormais il

userait envers ses prisonnières de la même rigueur dont elles usaient envers lui, et puisqu'on refuse non seulement de me voir, s'écriait-il dans sa douleur, mais même d'écouter les nouvelles que j'ai à donner et les propositions que je puis faire, je garderai un profond silence, et d'autres que moi souffriront aussi du supplice d'être privé de la vue de ce qu'ils aiment. — Hélas! reprit Bérengère toute en pleurs, où est votre bonté, où est votre justice? Me punirez-vous de la faute d'une autre, et mon sort doit-il être à la merci des décisions de ma sœur? — Je vous l'ai déjà dit, madame, repartit le prince, votre sort dépend entièrement de Mathilde; je puis beaucoup pour vous, mais il faut qu'elle daigne me parler et m'entendre. — Ah! s'écria vivement la reine, tant que l'archevêque de Tyr

sera auprès d'elle, nous ne gagnerons rien sur son esprit. — Est-ce donc ce prêtre qui l'indispose contre moi, demanda Malek Adhel comme frappé d'un trait de lumière? — Prince, reprit la reine, Guillaume a de la sagesse, de l'expérience et une grande piété; il sait que ma sœur a renoncé au monde, et qu'il faut, pour qu'un tel sacrifice soit agréable au Seigneur, que celle qui le consomme le fasse sans regret; peut-être craint-il qu'en s'exposant souvent au danger de vous entendre, l'innocente Mathilde n'emporte au fond de son cloître un souvenir trop vif d'un ennemi de son Dieu. »

C'en est assez pour Malek Adhel; il sort précipitamment, déterminé à éloigner l'archevêque de Damiette; mais en quel lieu l'enverra-t-il? Esclave en une autre ville? il ne peut

s'y résoudre : l'amour, en le rendant passionné, n'a pas le pouvoir de le rendre injuste. Le fera-t-il donc partir pour le camp des croisés ? La prudence voudrait bien s'y opposer, mais la générosité approuve ce parti, et dans l'ame de Malek Adhel la générosité l'emporte toujours sur la prudence ; d'ailleurs, s'il nuit à son frère en envoyant aux chrétiens ce véhément apôtre, ne sera-ce pas une raison de le défendre avec une nouvelle ardeur ? et n'est-il pas sûr de lui faire plus de bien que tous les discours de l'archevêque ne pourront lui faire de mal. C'est ainsi qu'il se justifie à lui-même une résolution qui lui paraissait si coupable peu de jours avant, qu'il avait déclaré à l'archevêque que l'intérêt de son pays ne lui permettrait jamais de la prendre ; mais c'est l'intérêt de son amour qui

parle maintenant, et lui seul est écouté. Malek Adhel ne se permet pas de réfléchir plus long-temps, il semble craindre qu'une plus longue méditation ne lui montre toute l'imprudence du parti auquel il s'arrête, et il se hâte d'ordonner que l'archevêque soit à l'instant introduit devant lui. « Pontife du Christ, lui dit-il, d'après des nouvelles que je reçois de Saladin, j'ai des raisons de croire qu'il ne rendra la reine d'Angleterre à son époux qu'autant que les chrétiens consentiront à lever le siège de Ptolémaïs. Je ne sais si l'amour de Richard l'engagera à ce sacrifice; votre sagesse devrait peut-être l'y déterminer, et pour vous donner tous les moyens d'y parvenir, je brise vos chaînes et vous renvoie au camp des croisés avec Montmorency; instruisez Richard des dispositions de Saladin;

s'il les accueille, je ne doute pas que son exemple ne soit une autorité pour tous les autres souverains, et que par conséquent il ne dépende de lui de terminer une guerre cruelle; mais s'il persiste dans ses desseins, s'il préfère Ptolémaïs à son épouse, qu'il sache que je suis prêt à le combattre, et que la même épée qui a renversé vos armées à Tibériade saura bien les chasser de Ptolémaïs. »

Le pieux Guillaume est surpris de ce discours; la résolution du prince lui paraît si subite, si singulière, qu'il en conçoit des soupçons; il croise ses mains sur sa poitrine, penche sa tête dans l'attitude de la réflexion, et médite en silence quels peuvent être les véritables motifs du prince pour l'envoyer au camp des croisés. Ce ne peut être, comme il le dit, pour engager Richard à se retirer de devant

Ptolémaïs, ce serait une action si lâche, que la proposer est presque un affront, et Malek Adhel ne doit pas douter que plutôt que d'y consentir Richard souffrirait mille fois la mort. L'archevêque voit bien que ce n'est qu'un prétexte pour l'éloigner de Damiette, et ne devine que trop les motifs du prince; mais pourquoi lui laisser la liberté de se rendre auprès des chrétiens? Ne pouvait-il pas l'envoyer prisonnier ailleurs? Faut-il donc que jusques dans les torts de Malek Adhel il y entre de la magnanimité? Ah! cette passion qui peut lui faire faire une imprudence et non pas une cruauté, effraie l'archevêque bien moins par sa violence que par cette sorte de grandeur d'ame qui s'y mêle, et qui est à ses yeux le plus noir des artifices de l'ange des ténèbres, parce qu'elle est la plus dangereuse des sé-

ductions..... Non, il n'abandonnera point sa timide brebis à un péril si éminent, il soutiendra ce faible roseau, et lui montrera la voie de perdition qu'on ouvre devant elle.

Pendant qu'il réfléchit ainsi Malek Adhel attend impatiemment sa réponse, et voyant qu'il demeure toujours en silence, il le presse de s'expliquer, l'archevêque dit alors. — Vous auriez tort de croire que la tendresse de Richard pour son épouse, pût l'engager jamais à l'action lâche et honteuse que vous lui proposez; pour la délivrer, il verserait tout son sang; mais pour le bien de son pays et de sa religion, il donnerait la vie même de cette épouse si chère; tel est Richard, tels sont tous les princes chrétiens: et je vous déclare que s'il était possible qu'ils accueillissent les propositions que vous ve-

que c'est ici qu'il a péri pour vous, que la terre où vous marchez est trempée du sang des martyrs, que tous ces déserts sont peuplés des enfants de la foi, et que tant d'illustres exemples ne doivent jamais vous laisser hésiter à faire, s'il le faut, le sacrifice de votre vie pour sauver votre honneur. — Hélas! mon père, reprit Mathilde tout en pleurs, je ne vous entends point, expliquez-vous, qu'ai-je à craindre, que dois-je faire et que m'ordonnez-vous? — Mon enfant, répartit Guillaume, il n'est plus temps de vous rien cacher; jusqu'ici vous alliez à Dieu par le chemin facile de l'innocence, maintenant il vous appelle à lui par le chemin plus rude, mais plus glorieux, de la vertu, et il me commande d'éclairer les ténèbres de votre ignorance: ce Sarrazin, ma fille, a conçu pour vous un

amour criminel. L'impie embrasé d'une flamme adultère veut vous compter parmi ses épouses, vous, vierge chrétienne, fille des rois, épouse d'un Dieu!.... Vous frémissez, ma fille, et vous vous croyez déjà souillée de la seule pensée de cet abominable dessein..... Non, noble vierge, reprends courage, car ton courage peut te sauver : élève ton ame à la hauteur de ta destinée, repousse avec horreur le Sarrazin qui t'ose aimer, et je te le répète, sache mourir s'il le faut, car Dieu te voit, le ciel s'ouvre, et la palme du martyre t'attend. — Les paroles du pontife jettent l'épouvante dans l'ame de Mathilde, elle se croit entourée d'abîmes et de feux dévorants ; l'effroi la saisit, éperdue, hors d'elle même, à genoux sur le plancher, elle cache son visage noyé de pleurs contre la

robe de l'évêque, et ne peut que répéter d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Mon père, ô mon père ! ne m'abandonnez pas.—Mon enfant, lui répond Guillaume avec un ton plein de douceur et de compassion, je vous ai déjà dit que l'impie mahométan redoute ma vigilance : mais en luttant seule contre les pièges du démon, votre gloire sera plus grande.... Cependant, si vous sentiez vos forces défaillir et votre vertu s'étonner, demandez, obtenez du prince la liberté de faire un pèlerinage du côté du grand désert : là, parmi les débris d'un monastère ruiné qui fut élevé par Saint Jean Climaque, réside un enfant de Basile, un pieux anachorète : le monde l'a vu jadis revêtu des plus grandes dignités, célèbre par ses vastes connaissances, percer les mystères de la

terre et des cieux; mais plus il se nourrit de la gloire humaine, plus il en sentit le vide. Il vit que l'homme doué de la plus rare intelligence, quand il n'est pas soutenu par Dieu, ne s'élève au dessus des autres hommes que pour retomber de plus haut; il vit que tout ce que Dieu ne remplit pas, n'est qu'un abîme sans fond, alors il rejeta toutes les vaines lumières qui ne lui montraient que la misère de l'homme, pour s'attacher uniquement à la seule lumière qui lui en montrait la gloire. Il se retira au désert; depuis trente années il y vit seul, consumant son temps en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Adressez vous à lui pour soutenir votre faiblesse; il sait comment on résiste: demandez lui ses prières; ses prières ont trouvé le chemin du ciel....

Guillaume n'eut pas le temps d'achever, Bérengère l'interrompit : elle venait d'apprendre son départ, et en voulait savoir la cause. L'archevêque lui dit de quel prétexte le prince s'était servi pour l'éloigner de Damiette. — Dieu puissant! s'écria la reine, se peut-il que Saladin demande pour prix de ma rançon, la honte de Richard? Il ose lui proposer de lever le siège de Ptolémaïs; ce n'est qu'à cette condition que je puis être libre! ah! si telle est sa volonté, je puis mourir, car je ne verrai plus mon époux. — Elle dit, et tombe sur un siège, en proie au plus affreux désespoir. L'archevêque, ému de pitié, s'approche d'elle, et s'efforce de la consoler, en lui disant que Malek Adhel ne l'a point chargé de cette proposition, comme venant positivement de Saladin. — Mais la reine l'écoute à peine;

éperdue, elle s'écrie qu'elle consent bien à donner sa vie pour son époux, et à mourir loin de lui, plutôt que d'être sauvée aux dépends de sa gloire; mais qu'il sache du moins, ajoute-t-elle, avec des sanglots déchirants, qu'il sache que je ne mourrai pas seule; je porte dans mon sein un gage de son amour, l'héritier de son nom et de son trône; faudra-il donc que ce cher enfant périsse aussi avec sa mère? Ne prendra-t-on point pitié de cette tendre victime?— A cet aveu de Bérengère, l'archevêque s'inclina respectueusement devant elle. Illustre et malheureuse reine, lui dit-il, ne désespérez point de votre sort; la providence veille sur vous; elle vous éprouve, mais ne vous abandonnera pas. Croyez-moi, un jour vous reviendrez à la cour d'Angleterre, présenter à ses regards enchantés, l'auguste

rejeton du grand Henri II. En attendant que les temps soient accomplis, relevez vos esprits abattus; songez qu'il ne vous est plus permis de vous livrer au désespoir, sans être coupable devant Dieu et devant votre époux.— Et vous, Mathilde, je vous recommande la reine; entourez-la de soins, d'égards, et de complaisance; ne lui refusez jamais rien, hors les choses qui pourraient compromettre votre salut; sacrifiez-lui tous les biens terrestres; cet abandon de vous-même, que la religion vous commande, vous sera payé un jour avec usure.... mais je ne puis vous en dire davantage; le temps fuit, le moment du départ approche, et je voudrais déterminer Agnès à partir avec moi; car je ne la croirai sauvée, que quand elle sera loin d'ici. Adieu, princesses infortunées, que toutes les bénédictions du ciel tombent sur vous,

et dans vos épreuves, n'oubliez jamais que ce qui passe avec le temps est court et peu de chose, que la résignation aux maux de la terre, doit être facile à ceux qui savent qu'ils n'espèrent pas en vain, et qu'enfin, dans quelque situation qu'on se trouve, quand il semblerait que tout secours humain nous abandonne, il ne faudrait pas encore perdre courage; car Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre. »

En achevant ces mots, l'archevêque éleva ses mains sur les deux princesses, les bénit, et s'éloigna d'elles, le cœur ému de pitié et de tristesse.

CHAPITRE X.

Guillaume entra chez la fille d'Amaury pour lui proposer de partir le jour même avec lui, afin de hâter l'instant de sa pénitence. — «Si vous craignez, dit-il, de reparaître dans le camp des chrétiens, nous nous arrêterons dans le monastère fondé par Sainte-Hélène, sur le sommet du Carmel ; c'est là que vous serez reçue par de saintes filles qui, soumises aux pratiques les plus sévères, et exemptes d'aucunes souillures de corps et d'ame, vivent néanmoins dans une si grande humilité, qu'elles ne croiront jamais pouvoir

s'élever au dessus de vous, ni songer à vos fautes que pour en demander le pardon au trône de la grace céleste : c'est dans cette retraite, Agnès, que couchée sur le sac et la cendre, vous expierez votre vie passée et que vous pourrez dire avec le prophète : — Seigneur, nourrissez moi du pain de mes larmes, et faites moi boire en abondance l'eau de mes pleurs. »

Au premier mot de l'archevêque, la princesse de Jérusalem avait tressailli, et son visage s'était couvert d'une brûlante rougeur : quand il eut achevé, elle détourna ses regards avec une dédaigneuse fierté, et ne répondit point ; alors il ajouta : — « Prenez garde, Agnès, ne laissez pas endurcir votre cœur ; car au dessus du malheur d'être coupable, il y a encore le malheur de ne pas se repentir. — Mon père, reprit-elle avec

encore, forcez son cœur à vous le demander. » — Agnès continua à se taire.—Guillaume se releva le visage baigné des larmes de charité; quand son émotion lui permit de reprendre la parole, il dit: — « Ainsi, le fruit de votre crime demeurera éternellement dans ce monde et dans l'autre, et tandis que son souvenir subsistera encore dans celui où vous ne serez plus, vous gémirez sans fin dans ces lieux terribles où le pardon n'entra jamais. »

A ces mots, Agnès fut saisie d'un frémissement involontaire ; mais, avec un geste d'impatience, elle fit entendre qu'elle en avait assez : Guillaume se retira alors, il marcha vers la porte; au moment de la refermer sur lui, il s'arrêta encore, et les yeux fixés sur Agnès, il attendait qu'un mot, une larme, lui de-

mandassent la grace qu'il brûlait d'accorder : l'inflexible Agnès continua à se taire, et levant la main en signe d'adieu, elle détourna la tête avec un orgueil qui éteignit toute espérance dans l'ame du digne prélat. « Seigneur, c'en est donc fait, s'écria-t-il, vous vous êtes éloigné d'elle sans retour : hélas! j'aurais donné ma vie pour la sauver, mais elle n'a pas voulu être sauvée, ou plutôt, mon Dieu, c'est vous qui avez voulu que la vue d'un si effroyable endurcissement fût un exemple pour celles qui, pures encore, pourraient s'aveugler sur les suites d'un sentiment coupable.... Mon Dieu, si telle est votre volonté, je courbe ma tête, je me soumets, et je pars.

L'archevêque fut joindre la petite caravane qui l'attendait en dehors de la porte orientale de Damiette : il y

par sa valeur, ne pouvait être maître de sa colère : son ame tout entière s'élançait hors de lui, il brûlait de combattre et se désolait de ne le pouvoir encore : plus d'une fois oubliant et sa position et ses chaînes, oubliant qu'il était seul, et que des milliers d'ennemis l'entouraient ; il aurait tiré l'épée contre ces destructeurs du vrai culte, s'il n'eût été retenu par la prudence de l'archevêque ; alors il laissait retomber son glaive en dissimulant à peine son fier dépit ; souvent aussi la sagesse de Guillaume l'avait forcé à renfermer en lui-même l'ardeur qui le transportait au seul nom de la princesse d'Angleterre : ce n'est pas qu'il l'aimât comme on aime une femme ordinaire ; il la voyait comme une créature divine, qui, réunissant tout ce qu'il pouvait imaginer du ciel, excitait des adorations auxquel-

les un seul désir n'aurait osé se mêler, et à ses yeux c'eût été faire l'éloge des anges, que de dire qu'ils ressemblaient à Mathilde.

Enfin, après avoir vu fuir successivement à leurs yeux, pendant plusieurs journées de marche, Gaza, Joppé, Césarée et Ascalon, ils aperçurent le Mont-Carmel avec ses rochers et son monastère, et dans la vaste plaine qui le sépare de Ptolémaïs, leur regards charmés distinguèrent enfin les bannières de la croix qui flottaient sur la tente des chrétiens.

A cette vue, la poitrine de l'archevêque s'oppresse d'une sainte joie; il étend les bras vers ses frères, les bénit de loin, et oubliant sa faiblesse et son âge, précipite ses pas vers eux. Montmorency seul peut le suivre, le reste de la caravane de-

meure en arrière ; cependant la garde avancée des chrétiens en voyant dans le lointain une troupe de soldats musulmans, et plus près, un prêtre et un guerrier qui semblent regarder le camp avec attention, ne sait si ce ne sont pas deux infidèles déguisés ; et dans la crainte d'une surprise, elle sonne l'alarme et appelle à son aide : tous les croisés sont aussitôt en mouvement, ils s'arment à la hâte, ils accourent, et au moment où ils se présentent en dehors des retranchements, ils aperçoivent le vénérable archevêque de Tyr avec ses cheveux blancs couverts de poussière, et son bâton à la main; Lusignan l'a reconnu le premier, il s'élance, il s'écrie : — En croirai-je mes yeux, est-ce vous que je vois, mon père, êtes-vous l'ange de paix destiné à ramener l'union parmi nous. — Il n'a-

vait pas achevé, que déjà Montmorency était aux pieds de Philippe-Auguste : ce digne monarque le relève avec bonté, le presse entre ses bras, et témoigne la joie qu'il éprouve en revoyant près de lui le plus ferme soutien de son trône. Richard plus ému encore, prend la main de l'archevêque, le regarde fixement sans oser lui faire une question. Guillaume l'entend et lui dit : — Grand prince, ne craignez rien : il n'y a que peu de jours que j'ai quitté votre épouse et votre sœur; elles sont pleines de vie; je les ai laissées à Damiette sous la protection du noble Malek Adhel. — Y sont-elles traitées en esclaves? mon père, interrompit vivement Richard. — Elles ne pourraient dans le palais même de la Grande-Bretagne, être entourées de plus de respects et d'honneur; mais ajouta Guillaume,

le détail de leur situation, les motifs qui m'amènent ici, et les explications que j'oserai vous demander, seront le sujet de plus d'une conférence : en ce moment, mon premier soin doit être de vous solliciter en faveur des soldats musulmans qui nous ont escortés. Permettez leur de se rendre à Ptolémaïs, c'est une grâce que je leur ai promis d'obtenir de vous, et qui sera la juste récompense de la manière généreuse dont ils nous ont conduits jusqu'ici. — La demande de l'archevêque fut accueillie unanimement : plusieurs soldats chrétiens, la croix rouge sur le dos, le casque en tête et le sabre en main, voulurent même se charger d'accompagner les Sarrazins jusques aux portes de Ptolémaïs; et touchés mutuellement de cet échange de service, ils semblaient pendant ce court voyage

plutôt disposés à se soutenir en frères qu'à combattre en ennemis.

Cependant, la nouvelle de l'arrivée de Guillaume et de Montmorency, a répandu la joie parmi tous les croisés; il n'en est aucun pour lequel la vue de l'archevêque ne soit le signal de l'union et de la concorde : on dirait que toutes les haines s'appaisent à son approche, et que la confiance qu'il inspire est si puissante, qu'avant même d'avoir parlé tous les cœurs sont disposés à le croire. Il demande au prince de consentir à convoquer un conseil général pour le lendemain matin, tous promettent de s'y rendre : alors il traverse le camp au milieu des acclamations générales, et va prendre quelque repos sous la tente de Richard, tandis que Montmorency accompagne Philippe-Auguste sous la

sienne, et voit tous les Français charmés de son retour, s'empresser à sa suite, et faire retentir les airs du nom glorieux de leur jeune héros.

En attendant le conseil du lendemain, Guillaume ne demeure pas tranquille; il s'occupe de préparer les esprits à l'entendre : il s'informe des causes de la division; il parle avec force à Richard, reproche à Lusignan une opiniâtreté qui peut perdre l'empire, et ose remontrer à Philippe-Auguste que ce n'est pas pour faire un roi de Jérusalem, mais pour conquérir la cité sainte qu'il s'est rendu en Orient : il entretient aussi en particulier le duc de Bavière qui commande les Allemands depuis la mort de l'empereur Frédéric (1). Il

(1) Frédéric Barberousse, qui mourut auprès de Larenda pour s'être baigné tout en sueur dans le fleuve Cydnus; Frédéric de

se fait un appui d'Esmengards d'Aps, grand-maître des hospitaliers, et enfin une conversation de peu d'instants ramène entièrement à son opinion les Génois, les Flamands, les templiers et les chevaliers de Saint-Jean. Alors il se retire : avant de permettre au sommeil de fermer ses paupières fatiguées, il va au pied des autels remercier Dieu des espérances qu'il ose concevoir, et lui demander des paroles sages et éloquentes qui puissent toucher le cœur des rois, et opérer le lendemain l'œuvre difficile et importante de la réconciliation des chrétiens.

Soûabe, son fils, prit après lui le commandement de l'armée, mais ne lui survécut pas long-temps.

CHAPITRE XI.

L'AURORE commençait à peine à rougir l'horizon, que l'archevêque s'acheminait déjà vers la salle du conseil : trois trônes y sont élevés : Richard occupe l'un, Philippe s'assied sur l'autre ; le troisième, destiné à l'empereur d'Allemagne, demeure vide. Le duc de Bavière se place un peu au dessous. Plus bas encore sont les électeurs de l'empire, et les pairs de France : les barons anglais se rangent selon leur rang ; les princes de l'église suivent le même ordre. Le quatrième côté de la salle est réservé pour les Orientaux : on y voit le prince d'An-

tioche et celui de Galilée, les comtes de Jaffa et de Tripoli, les chevaliers du saint Sépulcre et de l'ordre teutonique; enfin sur le devant paraissent Lusignan et Conrad : ces deux fiers rivaux, assis sur un siège de la même hauteur, semblent indignés d'une égalité qui leur paraît un affront, et présentent à l'assemblée l'étonnant spectacle de deux rois de Jérusalem disputant avec acharnement la possession d'un royaume où règne un troisième roi. A peine tous les souverains avec leur sceptre, leur couronne et leur manteau de pourpre, sont-ils assis et en silence, que l'archevêque de Tyr se lève la tête nue et les yeux enflammés. Il expose avec force les funestes effets de la discorde qui s'est élevée dans le camp; il prouve que c'est elle seule qui empêche les chrétiens d'être maî-

tres de Ptolémaïs et de marcher à Jérusalem ; il tonne contre ceux qui, préférant un avantage temporel à l'avantage de la religion, seront les seuls auteurs des maux affreux qui menacent les croisés ; il s'efforce aussi de blesser leur orgueil en leur montrant que leurs vaines dissensions les rendent la risée des mahométans. — « Mille fois, ajoute-t-il, je leur ai entendu répéter entre eux : Hé quoi ! tant de puissants rois n'ont-ils donc traîné tous leurs sujets et leurs trésors du fond de l'Occident, que pour former un camp sur nos terres et n'en pas oser sortir. — Ce n'est pas tout, continue Guillaume, tandis que vous perdez le temps le plus précieux et la saison la plus favorable, croyez-vous que Saladin demeure spectateur oisif de vos funestes débats ?

Dans toutes ses provinces il assemble des troupes; dans tous ses ports il équipe des flottes; partout j'ai trouvé ses peuples en activité, se préparant à la guerre avec la plus belliqueuse ardeur : maître de tant de forces, qu'attend donc Saladin pour fondre sur vous et vous anéantir ? Ce qu'il attend ? le secours d'un auxiliaire plus puissant, plus meurtrier que ses armées, et qui, chaque jour, s'avance vers vous, portant dans son sein la soif, la famine et de pestilentielles exhalaisons : quand le cancer brillera dans le zodiaque, que la canicule versera sur vous ses feux dévorants, que les fontaines seront taries, que les plantes et les fruits tomberont desséchés sur une terre aride et brûlée, et qu'incapables de résister à tant de fléaux, vos corps épuisés ne pourront plus supporter

le poids des armes ; alors Saladin, comme une comète foudroyante, se présentera tout à coup devant vous ; le lion de la guerre, le terrible Malek Adhel, l'accompagnera ; ils feront briller leur glaive destructeur, et tout tombera devant eux ; et en peu d'heures, de tant de nobles chevaliers qui avaient ceint l'épée pour la défense du fils de Marie, il ne restera qu'un peu de cendre et beaucoup de honte, et ce camp où nous sommes maintenant, ce camp rempli encore de soldats et de héros, changé en un vaste cimetière, ne rappellera aux nations futures que la honte de votre défaite et le triomphe de nos ennemis. » — Une peinture si hardie étonne l'assemblée ; tous les esprits sont agités ; un murmure général se fait entendre ; Richard et Philippe-Auguste, émus

du sort que leur prédit l'archevêque, surpris qu'on doute de leur courage, se lèvent par un mouvement simultané, et jurent que s'ils doivent mourir, ils ne mourront pas sans gloire : Lusignan paraît affecté d'une vive douleur, mais le visage du marquis de Tyr ne change point; inflexible dans ses projets, et fier de posséder seul une ville dans la Palestine, il se croit au dessus des rois qui l'entourent, des évènements qu'on lui annonce, et sa volonté n'est pas ébranlée. Cependant Guillaume s'aperçoit qu'il a réussi à émouvoir ses auditeurs, et qu'ils vont peut être s'effrayer jusqu'au découragement, s'il ne ranime leurs espérances; alors reprenant la parole, d'une voix pleine de douceur il leur montre les avantages incalculables d'une prompte réconciliation. « Tan-

dis que les Sarrazins vous croient en proie à vos sanglantes querelles, et qu'ils s'endorment sur cette pensée, que Saladin est encore à Jérusalem, et Malek Adhel en Égypte, rassemblez-vous ; semblable à un ouragan qui emporte tout dans sa course, fondez sur vos ennemis sans tarder davantage ; que demain à la pointe du jour Ptolémaïs soit attaquée par toutes vos forces réunies, et le soir même vous y entrerez triomphants et vous planterez sur ses murailles démantelées l'étendard glorieux de la croix. »

L'éloquence de l'archevêque s'animant par cette grande image, il fait une peinture véhémente des triomphes qui suivront ce premier triomphe ; il montre les infidèles éperdus fuyant devant les chrétiens, et ceux-ci poussant vigoureusement

leur victoire, se frayer un chemin jusqu'à Jérusalem, et s'en rendre maîtres avant que Malek Adhel ait eu le temps de s'avancer au secours de son frère. Tel que ces hommes divins qui, inspirés par le ciel, montraient jadis l'avenir aux regards des autres hommes, Guillaume rempli des flammes de l'enthousiasme et de la religion, peint à tous les chrétiens qui l'écoutent, l'instant, l'instant si beau où les portes de Sion s'ouvriront devant eux, où leurs mains s'occuperont de réédifier le temple saint, et où ils pourront couvrir des palmes de la victoire ces mêmes lieux que leur Sauveur a couverts pour eux de tout son sang. Cette espérance que conçoit l'archevêque passe dans l'ame de tous ses auditeurs; il n'y a plus qu'un cri, qu'une volonté, chacun brûle de combattre, et les partisans

de Conrad se mêlant avec ceux de Lusignan, oublient leur précédente animosité, et ne voient plus que des compagnons d'armes dans ceux que peu d'heures avant ils considéraient encore comme des ennemis. Cependant le prudent Guillaume ne se contente pas d'une réconciliation qui, née de l'effervescence du moment, pourrait en avoir la durée; il veut qu'elle repose sur des bases plus solides; et, profitant des dispositions de l'assemblée et de l'ascendant qu'il y exerce, il sollicite encore son attention, et dit: « Et moi aussi je désire que tous ces braves soldats, ces grands capitaines qui vont répandre leur sang pour reconquérir la cité sainte, sachent à qui, après Dieu, ils en offriront l'hommage. Je vois devant mes yeux deux princes qui y prétendent; tous deux, soutenus par

d'illustres protecteurs, me présentent, avec des droits égaux, une opiniâtreté aussi invincible. Je sais bien que la couronne de Jérusalem appartenait à Sibylle, et qu'étant morte sans postérité, elle n'a pu transmettre ce précieux héritage qu'à sa sœur Isabelle, épouse de Conrad; il semblerait donc que celui-ci devrait être regardé comme seul et légitime possesseur du trône de Baudoin; cependant Lusignan, qui fut sacré roi par le vœu unanime de ses sujets, est encore plein de vie, et je vous le demande à vous tous, souverains qui m'écoutez; un si auguste caractère, une si éminente dignité peut-elle jamais se perdre autrement que par la mort? et quiconque l'en dépouillerait tant qu'il existe encore et s'emparerait de son sceptre, mériterait-il un autre nom que celui d'usurpa-

teur ? Je vois, illustres monarques, qu'une telle vérité vous touche, et comme aucun de vous ne souffrirait l'affront qu'on veut faire à Lusignan, aucun de vous ne permettra qu'il le supporte. Cependant, afin que Conrad ne perde pas les droits dont son hymen avec Isabelle l'a si justement et si légitimement revêtu, prononcez que, durant les années que le ciel destine encore à Lusignan, lui seul sera regardé par les chrétiens comme roi de Jérusalem; mais qu'après sa mort, soit que la faveur d'un nouvel hyménée lui ait accordé ou non une postérité, le trône n'en appartiendra pas moins et pour toujours à Conrad et à ses descendants. » Cette proposition fut reçue avec des acclamations universelles, car elle satisfaisait également, et l'impatience que chacun éprouvait d'en venir à un accomode-

ment, et les promesses par lesquelles les deux partis s'étaient engagés à soutenir les droits respectifs de leurs protégés. Richard ne pouvait-il pas dire à Lusignan : je me suis engagé à vous faire nommer roi de Jérusalem, vous l'êtes, voilà mes serments remplis; et Conrad, qu'avait-il à demander à Philippe-Auguste, ne venait-on pas de lui assurer la possession de la Palestine? Il se peut bien qu'au fond de l'ame ces deux fiers rivaux étaient loin d'être satisfaits, mais entraînés par le mouvement de l'assemblée, et voyant que leurs plus zélés protecteurs les pressaient de se déterminer, ils se soumirent, et acquiescèrent à la proposition de l'archevêque. Alors tous les rois et les grands se levèrent, et s'approchant d'une table où était le livre des évangiles couvert d'une étoffe de soie, ils

y posèrent la main avec respect, et jurèrent sur ce saint objet de leur culte, d'exécuter ponctuellement les conventions qui venaient de leur être proposées par l'archevêque de Tyr. Cette cérémonie achevée, Richard s'écria : « A demain l'assaut de Ptolémaïs ! — A demain la prise de Ptolémaïs, ajouta Philippe-Auguste. » A cette exclamation des deux plus grands souverains du monde, l'assemblée entière répondit par des cris si vifs et si valeureux, qu'ils retentirent dans tout le camp, et que les soldats émus par ces acclamations belliqueuses, sentirent leur sang enflammé d'une nouvelle audace, et espérant qu'on allait les rendre aux combats, ils se réunirent autour de la salle du conseil, afin de savoir plutôt quand ils disposeraient de la victoire. On se hâta de leur apprendre

que le lendemain à la pointe du jour ils seraient sous les murs de Ptolémaïs, et qu'avant la fin de ce même jour il faudrait en être maître; tous s'y engagèrent avec cette ardeur de volonté qui, ne connaissant point d'obstacles et comptant pour rien les travaux, promettrait de faire l'impossible, parce qu'elle a la conscience qu'il n'y a rien d'impossible pour elle.

Cependant, avant que l'assemblée se sépare, Montmorency demande à être écouté. Chacun se rassied, seul il se lève et dit: « Souverains et chevaliers, la cause de Dieu que nous allons défendre est assurément la plus belle de toutes; mais peut-être que celle de l'infortune et de l'innocence ne doit pas être moins sacrée pour nos cœurs. Qui de nous ne gémit de savoir la reine d'Angleterre dans les

fers, et Malek Adhel osant nous demander pour prix de sa rançon une honteuse retraite? Mais qui pourra ne pas s'indigner, en sachant que ce même Malek Adhel, épris des charmes de la princesse Mathilde, attente à la pudeur de cette vierge divine, en lui parlant chaque jour de son coupable amour? Si jusqu'à présent il n'a pu se défendre de respecter la fille des rois, qui sait si bientôt, fatigué des rigueurs qu'il essuie ?... Je vous vois frémir à cette seule pensée, sire, continua-t-il, en s'adressant à Richard, et déjà vos vœux comme les miens demandent à cette auguste assemblée de jurer avec nous de voler au secours de ces illustres princesses, aussitôt que notre valeur nous aura ouvert les chemins de Damiette. Je suis loin de prétendre cependant que toute l'armée doive

abandonner ses conquêtes de Palestine pour marcher en Égypte, mais je désire seulement qu'il soit permis à tous les chevaliers qui ont fait vœu d'honorer et de servir la beauté, de se joindre à moi pour aller délivrer la princesse Mathilde, et la rendre pure et sans tache à ce ciel qui l'attend, ou aux trônes du monde qui la désirent et la réclament. — Si tel est le vœu qu'il faut avoir fait pour vous suivre, répartit vivement Philippe-Auguste, quel chevalier restera ici? L'honneur et la beauté ne sont-ils pas la devise de tous, les rois eux-mêmes en ont-ils d'autres? Je jure Dieu que Damiette me verra avec vous à ses portes. — Sire, interrompit Richard, nous ne pouvons tous deux abandonner l'armée, et je pense que votre majesté ne me disputera pas le droit d'aller arracher mon

épouse et ma sœur aux fers qu'on a osé leur donner. — Je crois, s'écria Lusignan à son tour, ne mériter de rentrer dans ma Jérusalem qu'autant que j'aurai commencé par soutenir la cause de l'infortune; mon bras, mon sang et ma vie sont à la princesse Mathilde; et je ne crains pas d'avouer que s'il ne fallait que le sacrifice de mon trône pour obtenir sa main, je n'hésiterais pas à le faire.» A cette déclaration, Richard serre affectueusement la main de son frère d'arme, et semble déjà lui donner son consentement. Montmorency s'en aperçoit, profondément blessé de voir prononcer et accueillir des prétentions que sa modestie l'avait empêché d'exprimer; il reprend avec hauteur: « L'intention de Lusignan me paraît peu réfléchie; car je ne pense pas qu'il veuille faire dire de lui que

lorsqu'il a perdu son royaume il était à la tête de l'armée, et qu'il n'y était pas quand il l'a reconquis. » Lusignan s'offense de ce discours, et veut à l'instant même en tirer vengeance ; Mais les deux rois interposent leur autorité, et aidés par Guillaume, ils parviennent à appaiser le ressentiment des deux chevaliers. Alors on revient à la proposition de Josselin, et on décide qu'après la prise de Ptolémaïs il sera formé une troupe de mille guerriers, sous le nom des *chevaliers de la vierge ;* que Richard la commandera, et que Montmorency combattra immédiatement sous lui ; mais que le nom de tous les autres prétendants sera jeté dans une urne, pour que le sort décide entr'eux, à l'exception cependant de celui de Philippe-Auguste, qui ne peut quitter l'armée en même temps que Ri-

chard, de celui de Lusignan, qui ne doit point s'éloigner de son royaume tandis qu'on combat pour le lui rendre, et de celui de Conrad qui, hautain et sauvage, ne pense pas que l'honneur d'une femme mérite l'honneur d'un combat.

Tous ces grands intérêts étant ainsi terminés, on dresse le plan d'attaque du lendemain : Richard à la tête de ses Anglais, et soutenu par les hopitaliers et les Flamands, doit s'emparer de la tour de l'est. Philippe-Auguste promet de forcer celle de Nazareth qui s'élève au midi : Lusignan se portera vers les points les plus faibles des murailles qui entourent la ville, y placera les vastes machines construites depuis longtemps pour abattre Ptolémaïs ; et Conrad, avec un souris amer, s'engage à le soutenir. Cependant, pour

que tous ces préparatifs ne soient pas aperçus des assiégés, on entoure le camp de hautes palissades d'oliviers: chaque souverain donne ses ordres, se prépare au combat, écarte le repos et ne respire que la guerre: à peine le crépuscule du soir est-il arrivé, que Montmorency, à la tête de mille pionniers, profite de l'obscurité pour commencer à détruire en silence les avant-murs de la ville, appelés murs de barbacane: Lusignan fait rouler lentement une tour de bois remplie d'armes meurtrières, et la place en face d'une brèche mal réparée: des corps de Tyriens portent sur leurs épaules des balistes, des béliers et autres instruments de guerre qu'ils dressent contre les murailles: tous ces mouvements se font avec précaution, en silence, et jamais les avant-coureurs de la mort ne s'annon-

cèrent avec moins de bruit et d'éclat: tandis que tout se prépare ainsi pour l'assaut terrible du lendemain, les habitants de Ptolémaïs se reposant avec une aveugle confiance sur la dissension qui, jusques à ce jour, a retenu les chrétiens enchaînés dans leur camp, sommeillent en paix sans se douter que l'ange de la destruction s'avance vers eux, et plane déjà sur leurs têtes. A peine l'aurore a-t-elle paru, qu'éveillés tout à coup par le son des trompettes, le retentissement des armes et le hennissement des chevaux, ils s'élancent sur leurs remparts, et voient avec effroi l'appareil terrible qui les menace de tous côtés: leurs murs attaqués dans leurs fondements par des milliers de soldats, ne seront bientôt plus qu'une vaine défense: dans l'espoir d'interrompre les travailleurs, les musul-

mans jettent sur eux des pierres enflammées et du plomb fondu ; ils sont bientôt repoussés par les flèches et les traits dont on les accable. Cependant ils reviennent à la charge, et commandés par le brave Methoub, auquel Saladin a confié la défense de Ptolémaïs, ils opposent une fermeté constante et opiniâtre à l'ardeur fougueuse des chrétiens : déjà plusieurs tours sont renversées, les fossés à demi comblés, les brèches ouvertes en plusieurs endroits, les croisés prêts à monter à l'assaut, et cependant les assiégés ne parlent point de se rendre ; Richard irrité sent croître sa valeur avec leur obstination ; il anime ses troupes, les efforts redoublent, l'intrépidité ne connaît plus d'obstacles ; les poutres armées de fer, les faux tranchantes, le terrible bélier, sont dirigés contre

la tour de l'est, bientôt elle s'ébranle, croule, et tombe avec un fracas horrible, entraînant dans sa chute les guerriers qui la défendaient : Richard s'élance à travers les décombres, il est maître des faubourgs ; pendant assez long-temps les Sarrazins lui disputent le terrain, mais s'apercevant bientôt que les chrétiens sont victorieux sur tous les points, ils fuient épouvantés dans leur seconde enceinte : Philippe-Auguste, maître de la tour de Nazareth, s'unit à Richard pour ne donner aucun relâche aux vaincus, et tous deux s'apprêtent à tenter l'escalade du second retranchement.

Tandis qu'ils poursuivent ainsi leur victoire, ils apprennent avec étonnement que du côté de la mer, Montmorency vient d'en obtenir une plus brillante encore, qu'il est maî-

tre du port, des tours qui le protégeaient, et que s'ouvrant des routes inaccessibles à tout autre guerrier, à l'aide de ponts suspendus qu'il a fait jeter du haut des machines extérieures sur les murs de la ville, il n'a plus que quelques ennemis à renverser pour être maître du faubourg de l'occident, et revenir joindre le reste de l'armée. Il ne se fait pas long-temps attendre. Hors le bras de Malek Adhel, il n'y a point d'obstacle capable d'arrêter sa valeur; le voilà au pied de la seconde enceinte, que l'épée de Richard et la lance de Philippe-Auguste ont déjà commencé à ébranler, mais le jeune héros veut des moyens plus prompts; de sa propre main il dresse une échelle contre le mur et monte le premier à l'assaut: à quelque distance, Lusignan suit son exemple,

et tous deux animés du désir de se surpasser, bravent avec une audace sans exemple, les traits qu'on fait pleuvoir sur eux : cependant Montmorency vient d'atteindre les créneaux, il y touche, il est vainqueur ; oubliant alors les dangers qui le menacent et les ennemis qui l'entourent, il jette au loin le bouclier qui défendait sa tête ; et saisissant dans les mains des guerriers qui le suivent l'étendard de la croix, il l'arbore le premier au haut de la muraille, et donne ainsi aux chrétiens le signal glorieux de leur triomphe : en vain les Sarrazins s'efforcent de l'abattre, le jeune héros défend sa victoire avec cette même valeur qui la lui a fait obtenir : il paraît debout au faîte des remparts, saute dans l'enceinte, se place devant la bannière sacrée, et avec sa seule épée,

écarte les infidèles et les empêche d'approcher.

Cependant l'échelle où il vient de se frayer une si glorieuse route est renversée avec tous les guerriers qu'elle portait, et il se voit seul au milieu d'une foule d'ennemis; mais il est avec son courage, et il ne s'effraie pas : les Sarrazins, honteux d'être repoussés par un seul chrétien, reviennent en foule vers lui; tandis que son bras invincible les renverse d'un côté, il reçoit de l'autre un coup de hache qui fend son casque en deux parties, sa tête reste nue et sans défense : à l'aspect de sa jeunesse et de sa beauté, les musulmans s'arrêtent immobiles, étonnés de voir dans un âge si tendre une si indomtable valeur; ils paraissent craindre de donner la mort à celui qu'ils ne peuvent s'empêcher d'ad-

mirer; mais du haut de la citadelle Metchoub a reconnu le héros; il accourt, se précipite, anime ses soldats. — « Insensés, leur crie-t-il, que tardez-vous à frapper; si Montmorency tombe sous vos coups, Ptolémaïs pourra être emportée, la victoire n'en sera pas moins à nous. » — Il dit, et suivi de ses troupes, il entoure le héros; celui-ci, prêt à être accablé par le nombre, oppose un cœur intrépide et un bras invincible au torrent débordé contre lui; il s'appuie le dos contre le mur, et, négligeant de défendre sa vie, il ne songe qu'à garantir le drapeau de la croix qui flotte au dessus de sa tête: déjà victime de son généreux dévouement, son sang commence à rougir ses armes, lorsque le ciel, qui veut le conserver encore à ce monde dont il est l'exemple et la gloire, lui en-

voie un défenseur : après avoir été repoussé plusieurs fois, Lusignan est enfin parvenu à escalader le rempart ; des milliers de chrétiens le suivent ; il aperçoit le premier le danger de Montmorency, il vole à son secours ; les chrétiens se précipitent après lui, et parviennent à dégager le héros : à peine celui-ci est-il libre, qu'il jette les débris de son épée, en saisit une autre, se couvre du casque d'un des ennemis qu'il a abattus, et tout blessé qu'il est, cherche de nouveaux combats : cependant Metchoub, furieux de se voir enlever sa proie, tourne toute sa rage contre Lusignan ; il lui lance un trait si subit et si prompt, que le roi de Jérusalem n'a pas le temps de le détourner ; il le reçoit dans la poitrine ; le sang sort de la plaie à gros bouillons ; le vaillant guerrier chancelle ; il tombe sur ses

genoux ; alors Metchoub l'insulte. — « Monarque de Jérusalem, lui dit-il, puisque tu as perdu ton royaume dans ce monde, va le chercher dans l'autre. » — Mais Metchoub n'a pas le temps d'achever, tous les retranchements sont emportés, l'armée entière est dans Ptolémaïs ; Richard vole à la défense de son frère d'arme, le sauve et le venge ; vainqueur de Metchoub, il le fait charger de chaînes : les habitans de Ptolémaïs voyant leur chef dans les fers, se soumettent aux vainqueurs et acceptent la capitulation que leur offre Philippe-Auguste. A l'instant on voit de toutes parts des croix triomphantes s'élever au dessus des mosquées, et de glorieuses bannières se déployer dans les airs : le soleil les dore de ses derniers rayons, et éclaire encore avant de disparaître l'entrée triom-

phale de l'armée dans la ville conquise : les rois de France et d'Angleterre, se tenant par la main, marchent à la tête de leurs troupes, et vont rendre grâce de leur victoire au dieu des armées dans la grande église de Saint-Jean : consacrée par les infidèles à l'honneur de leur prophète, elle vient d'être rendue à son premier culte ; l'archevêque de Tyr, vêtu de ses habits pontificaux, l'a purifiée ; il commence les saintes cérémonies, et fait retentir, avec l'hymne de reconnaissance, le nom sacré du Christ ; toutes les voix des héros le répètent : monarques, princes, soldats, tous se prosternent sans distinction de rang et de titres, unis, confondus entre eux comme ils le sont devant l'éternel. Après s'être acquittés de ce pieux devoir, les vain-

queurs se retirent dans le quartier qui est désigné à chacun, et ils se délassent de leurs pénibles et glorieux travaux, en goûtant le repos qu'amènent le silence et la nuit.

CHAPITRE XII.

PENDANT que Ptolémaïs tombait sous les armes des chrétiens, Saladin, plein de confiance dans la solidité de ses remparts, le courage de ses défenseurs, et plus encore dans la dissension qui régnait au camp des croisés, ne supposant pas même que ses ennemis osassent tenter d'attaquer une si forte place, s'était avancé vers Moussoul avec une partie de son armée, afin de la défendre contre les entreprises du sultan Emmaddin, son ancien possesseur : peu de jours lui avaient suffi pour le vaincre, et il revenait triomphant le long

du fleuve Oronte, lorsqu'au pied des montagnes de Galilée il rencontra le brave Metchoub, député des prisonniers de Ptolémaïs. Cet infortuné guerrier, la tête couverte de cendres et le désespoir dans le cœur, se prosterna aux pieds de son maître. — « Prends ma vie, lui dit-il, car tes ennemis m'ont surpris; ils se sont emparés de la ville que tu avais confiée à mes soins, et m'ont obligé de venir te demander d'apposer ton seing au traité de capitulation qu'il a fallu faire avec eux. »

A cette nouvelle imprévue, Saladin demeure stupéfait et immobile; il ne peut croire, il ne peut comprendre ce qu'on lui annonce, que l'éloquence d'un seul homme a suffi pour appaiser les discordes envenimées des chrétiens, et qu'il ne leur a pas fallu plus d'un jour pour s'em-

parer de la ville la plus importante de la Palestine, après Jérusalem. — Quel est donc, demande-t-il, quel est cet homme extraordinaire qui a eu sur l'esprit de tant de rois un pouvoir que n'avaient pu obtenir jusqu'ici, ni l'intérêt de leur gloire, ni celui de leur religion, et quelle main assez forte a pu ébranler la triple muraille dont j'avais entouré Ptolémaïs ? » — Metchoub répond : — « De même qu'un seul mot du prophête savait enchaîner la tempête dans les airs, de même l'archevêque de Tyr a su, par la seule force de ses paroles, suspendre cette terrible querelle qui divisait les chrétiens et menaçait de les anéantir : quant à cet autre miracle de la chute soudaine de Ptolémaïs, la valeur de Richard et de Philippe-Auguste y ont eu part ; mais sans la foudroyante

contre lequel je dois m'armer. » Il dit, fait poser sa tente et s'y enferme avec Metchoub : à peine sont-ils seuls, que celui-ci s'écrie, en se prosternant devant son maître : — « Non, grand prince, ton frère n'est point un traître ; mais il est subjugué par un amour trop extraordinaire pour n'être pas sous la puissance de quelqu'enchantement : une vierge chrétienne, d'une beauté si céleste qu'on la croirait une houri échappée du paradis du prophète, a ébloui ses yeux et abattu son ame : depuis qu'il l'a vue, le noble Malek Adhel n'est plus ce qu'il était ; il néglige le gouvernement dont tu l'as chargé, et oublie également et les intérêts de son pays, et les ordres de son maître. — Et quel est le nom de cette dangereuse beauté, reprit Saladin ; quelle femme a eu la puissance

d'amollir ainsi la grande ame de Malek Adhel? — La princesse Mathilde d'Angleterre, la sœur du roi Richard, une fille de seize ans, est celle qui tient enchaîné à ses pieds, comme un vil esclave, le lion des combats, le foudre d'Orient : c'est à cause d'elle qu'il a renvoyé avec mépris toutes les femmes de son sérail; c'est parce qu'elle l'a ordonné, qu'il a brisé les chaînes de l'archevêque de Tyr et du vaillant Montmorency; sans doute, si elle l'avait ordonné encore, il l'eût conduite elle-même au camp des chrétiens; car il a juré que tout ce que lui demanderait la princesse Mathilde, elle l'obtiendrait sur le champ. — Ceci est un insigne mensonge, repartit vivement Saladin, et je suis sûr que Malek Adhel n'a point fait un pareil serment : si la princesse d'Angleterre disposait ainsi de sa vo-

choub, si tu n'avais pas répandu ton sang pour moi en plusieurs batailles, je te ferais payer de ta vie le soupçon dont tu as osé flétrir le grand nom de mon frère; mais rassure toi, car c'est à la clémence de celui que tu accuses que je vais confier le soin de te punir : pars à l'instant pour Damiette, présente-toi devant Malek Adhel, fais-lui l'aveu de ta faute, implore son pardon, remets-lui les ordres dont je vais te charger, et sois témoin de sa fidélité à les exécuter. »

Il dit, et Metchoub se retire : au bout de quelques heures il le fait rappeler, et lui donnant lui-même les lettres qu'il vient d'écrire à son frère, sur lesquelles il a apposé son sceau royal, il s'écrie : — Ceci instruira Malek-Adhel de mes volontés, et je suis certain qu'il ne s'en écartera pas en un seul point. Je lui or-

donne d'abord d'envoyer la reine d'Angleterre au Caire, et de l'y tenir dans une étroite captivité, afin que Richard, touché des maux d'une épouse qu'il aime; accepte le prix que je mettrai à sa liberté : prix immense cependant, car c'est Ptolémaïs même que j'exigerai pour sa rançon : sans doute les autres souverains qui ont conquis cette ville avec Richard, et qui y ont autant de droits, n'ayant pas le même intérêt à la rendre, s'opposeront à ma proposition, et j'espère alors que leur refus excitera entr'eux une nouvelle division, plus cruelle, plus funeste encore, contre laquelle toute l'éloquence de Guillaume échouera, et dont je saurai profiter pour écraser sans retour tous mes fiers ennemis : cependant Malek-Adhel va rassembler promptement ses troupes disper-

sées, et réunissant celles de Damiette et du Caire, il viendra à leur tête me joindre dans la montagne de Khouroutba où je vais l'attendre. Avant son départ il renverra la princesse d'Angleterre au roi son frère : un vaisseau sera préparé pour elle dans le port de Damiette, et si Malek Adhel te fait grâce, c'est toi, Metchoub qui la conduiras au camp des chrétiens : tu dirigeras ton vaisseau dans le port de Ptolémaïs, j'aurai soin de prévenir Richard de ton arrivée, et en faveur du bien qu'on lui rend, j'en obtiendrai un sauf conduit pour toi. Va, pars, vole porter mes ordres à Malek Adhel, et tu verras s'il balancera entre une femme et son frère.

Ayant parlé ainsi, Saladin fit donner deux de ses meilleurs chameaux à Metchoub, un pareil nombre de

chevaux arabes, dont les pieds légers laissaient à peine leurs traces sur le sable, plusieurs esclaves pour l'escorter; et la nuit n'était pas encore en pleine possession de son empire, que déjà Metchoub avait dépassé Séfour, et voyait dans l'ombre la petite forteresse de Ramla s'élever à l'entrée du désert.

Mais pendant qu'il s'avance si vite vers un lieu où il va porter tant de trouble, que s'y passe-t il, et que s'y est il passé depuis que l'archevêque n'y est plus?

Après son départ, Mathilde, fidèle à la promesse qu'elle lui avait donnée, s'était tenue religieusement enfermée dans sa retraite, résistant avec un égal courage aux raisons que la reine lui donnait pour se trouver avec le prince, et aux légers désirs que son propre cœur osait for-

mer à cet égard ; loin de voir dans l'absence de Guillaume une raison d'être moins rigide, elle en trouvait une d'être plus craintive, et sentait bien que privée des lumières de son guide, il ne pouvait y avoir de sûreté pour elle que dans le silence d'une profonde solitude, et que son devoir comme son intérêt lui commandaient de repousser toutes les prières qui tendaient à l'entraîner au-dehors. A la fin, la tendre Bérengère, fatiguée de la solliciter en vain, effrayée de la colère que ses refus obstinés pourraient exciter dans l'ame du prince, abattue par la prolongation de sa captivité et le mortel ennui d'être séparée de son époux, ne put résister plus long-temps à tant de maux réunis ; l'état où elle se trouvait augmentait encore sa foiblesse, sa santé s'altéra, et bientôt on craignit pour ses jours.

A peine Mathilde en est-elle informée, qu'elle oublie ses propres dangers pour ne songer qu'à ceux de la reine ; elle court s'enfermer auprès d'elle, ne la quitte ni jour ni nuit, et s'efforce de rappeler son courage, en lui disant tout ce qui peut ranimer ses espérances. Malek Adhel, de son côté, prodigue à sa royale prisonnière les attentions les plus soutenues et les soins les plus délicats; il fait venir d'Alexandrie un médecin arabe, fameux dans tout l'Orient, et les plantes les plus salutaires du fond de l'Yémen ; mais tous ces secours sont inutiles, Bérengère s'affaiblit de jour en jour, ses yeux s'éteignent, ses forces se dissipent, et Mathilde sent naître au fond de son ame la crainte d'un affreux malheur. Une nuit qu'elle veillait tout en pleurs auprès du lit de la reine, celle-

ci se retourna vers elle, et lui dit d'une voix affaiblie combien elle était touchée de son amitié; « mais cette amitié aurait pu me rendre à la vie, ajoute-t-elle, et cependant je vais mourir. » La princesse éperdue lui prend la main, la serre contre son cœur: « Parlez, dit-elle, hâtez-vous de parler, vous ne m'aurez jamais dit assez tôt comment je puis vous sauver. — Tout ce que je demande, répliqua la reine un peu ranimée, c'est que vous receviez une seule fois Malek Adhel; parlez-lui en ma faveur, obtenez de lui (et cela dépend de vous), obtenez de lui qu'il me renvoie à Richard en dépit de tous les ordres contraires qu'il pourra recevoir de Saladin; rendez-moi l'espoir de retrouver mon époux, et chaque jour vous verrez mes forces renaître... Je vous devrai ma vie, celle de l'en-

fant que je porte dans mon sein ; ah ! ma sœur, seriez-vous coupable de me faire tant de bien ? — Je le serais beaucoup en vous refusant, s'écria vivement la princesse ; soyez tranquille, ma sœur, vous serez obéie ; je verrai le prince, je tomberai à ses genoux, j'invoquerai sa pitié....— Ayez-en seulement un peu pour les maux qu'il souffre, interrompit faiblement la reine, sans répondre à son amour, regardez-le sans colère, priez-le avec douceur, et vous le verrez vous remercier lui-même de ce que vous daignez lui demander quelque chose. »

Déjà la promesse de Mathilde a répandu un baume salutaire dans le sang de la reine ; ses espérances renaissent et ses agitations s'appaisent ; elle connaît la puissance de l'amour, elle sait que celui qui aime court,

vole, se précipite, ne tient qu'à une seule pensée, n'est arrêté par aucun obstacle, et croit tout permis comme tout possible à son zèle; puisque Mathilde se charge de son sort, et que c'est Malek Adhel qui en dispose, elle peut respirer en paix et goûter le repos. En effet, le sommeil, qui depuis long-temps se refusait à tous ses efforts et à tous les remèdes, arrive à la suite de ses douces pensées, et rend enfin un peu de calme à son corps abattu. En la voyant endormie, Mathilde ferme doucement les rideaux pour affaiblir l'éclat du jour, et passe dans son oratoire, afin de remercier Dieu du soulagement de la reine. Tout occupée de cette sœur chérie, ce n'est que pour elle qu'elle demande au ciel des secours, de la force et du bonheur; cet intérêt est le premier

dans son ame, il lui fait oublier tous les autres, et elle ne songe point que Bérengère n'a retrouvé la paix que parce qu'elle va exposer la sienne. Le jour était déjà avancé, et la reine se sentant plus de force avait quitté son lit; on l'avait transportée près de sa fenêtre, elle y respirait un air plus frais, et ses yeux fatigués erraient avec plaisir sur les campagnes fleuries du Delta. A genoux auprès d'elle, la princesse lui chantait à demi-voix quelques saints cantiques lorsqu'un esclave entra, et leur dit que le prince était venu demander des nouvelles de la reine, et qu'il attendait la réponse dans le grand salon de jaspe. A ces mots, Bérengère jeta sur sa sœur un de ces regards expressifs et suppliants qui contiennent plus de prières qu'aucune langue n'en peut exprimer. Mathilde

lui serra la main avec un doux sourire : « Je vous entends, lui dit-elle, et je vais remplir ma promesse. » Alors elle se leva, et passant dans le salon de jaspe, elle se présenta au prince avec ce calme et cette dignité qui donnent à une femme quelque chose de divin, parce qu'elle ne les doit jamais qu'à ce qu'il y a de plus divin sur la terre, à l'innocence et à la bonté.

En la voyant devant ses yeux après l'avoir si long-temps et si vainement demandée, le prince laisse échapper un cri de surprise, il ne sait s'il veille, une si vive joie vient de tomber sur son cœur qu'elle y a comme suspendu le mouvement et la vie ; immobile, oppressé, il ne peut ni comprendre, ni croire, ni exprimer son bonheur. La vierge s'arrête à l'entrée du salon, et inclinant sa tête d'un air

doux et modeste, elle dit : « Je viens ici, seigneur, au nom d'une reine malheureuse, implorer votre générosité... — N'achevez pas, interrompt vivement Malek Adhel, ne dites jamais que vous venez m'implorer ; m'implorer ! vous ! ah ! beauté angélique, ce ne sont point des prières ; mais des ordres que vous devez m'adresser ; me voici à vos pieds prêt à les entendre et à les exécuter... Parlez, commandez, ô souveraine absolue de Malek Adhel ! — Je désirerais, seigneur, reprit-elle en rougissant et s'éloignant un peu, je désire beaucoup que vous ne vous humiliez pas ainsi devant moi. » Il s'écrie : « Non, je ne m'humilie point en me prosternant devant vous, je m'honore, au contraire, et je m'enorgueillis d'être soumis à votre puissance ; ô Mathilde ! comment ne pas vous adorer ! Qu'y

a-t-il de plus juste que d'adorer ce qu'il y a de plus beau, de plus parfait sur la terre? — Seigneur, interrompt-elle, la reine est encore très mal, je ne puis la quitter longtemps; daignez entendre le motif qui m'amène : un profond chagrin a altéré sa santé, il menace sa vie, je tremble pour ses jours, je tremble de voir périr la femme de mon frère; vous seul pouvez prévenir un si grand malheur; la promesse de la rendre à son époux peut la rappeler des portes du tombeau, et si j'ai espéré que cette grâce pourrait m'être accordée par le cœur de Malek Adhel, j'ai beaucoup moins compté sur mes prières que sur une générosité de laquelle on ne peut jamais trop présumer. — Non, s'écria le prince, je n'éprouvai jamais un tel enchantement, jamais si douce harmonie ne

frappa mes oreilles et ne ravit mes sens ; où suis-je ? ce n'est plus ici le même palais, ce n'est plus le même air que je respire, tout est changé quand je la vois. O Mathilde ! sans doute que là où vous êtes on n'est déjà plus sur la terre. »

« Seigneur, interrompit-elle encore, à quelques pas d'ici une reine pleure et se meurt ; vous êtes maître de sa vie, et elle attend sa sentence. — Je ne sais, répond le prince, quelles seront les suites de ce que je vais faire ; mais quoiqu'il arrive, je sais que vous serez obéie : vous voulez que la reine soit libre, elle l'est ; vous voulez qu'elle soit rendue à son époux, elle le sera : que désirez-vous encore ? mettrai-je à vos pieds tous les royaumes du monde ? vous donnerai-je ma vie ? — Ah ! prince magnanime, répondit la vierge attendrie, pourquoi

tant de bienfaits? un seul suffit à mon éternelle reconnaissance. Ma famille connaîtra donc encore le bonheur, et c'est vous qui en serez cause, et c'est à vous que je le devrai! — Ciel qui l'entendez, s'écria le prince, ciel, qui l'avez créée, et qui vous étonnez sans doute de la beauté de votre ouvrage, est-il vrai que Mathilde me bénisse? dites-moi, ô dites-moi, qu'ai-je fait pour mériter une félicité si parfaite? Il y avait un délire si exalté dans le ton, l'air, et les regards de Malek Adhel, qu'il parvint à troubler le cœur de la princesse : aussitôt elle songea qu'il était temps de se retirer ; et faisant quelques pas en arrière, elle dit au prince, d'une voix émue : — permettez-moi de vous quitter ; tant que la reine ignore vos bienfaits, mon cœur ne les goûte qu'à demi. — Allez, Mathilde, allez, je ne vous retiens point, répli-

qua le prince, avec enthousiasme, vous devez être impatiente de voir la reine satisfaite; mais sachez que ni le bonheur dont elle va jouir, ni celui que vous éprouvez à lui apporter tant de joie, ne valent ce que je sens dans ce moment-ci. Mathilde, la reconnaissance est toute pour moi, et je vous dois bien plus que je ne vous ai donné. — La princesse ne répondit point; elle s'avança vers la porte, et quand elle fut prête à sortir, elle s'arrêta, posa une main sur son cœur, et dit : « La reconnaissance est là, et jusqu'à la fin de ma vie. »

Alors elle précipita sa marche, entra vivement chez la reine, en lui criant, avec une agitation pleine de joie, de rendre grâce à la clémence de Dieu, qui avait disposé le prince à l'entendre : « Votre liberté vous est promise, ma sœur, et le retour de

votre santé fixera l'instant de votre départ. — O mon roi, mon époux et mon maître, s'écria Bérengère, en se levant à moitié, et joignant ses mains, je vous reverrai donc! Je sens à cette pensée mes entrailles tressaillir d'allégresse, et mon sang reprendre une nouvelle vie: bientôt je pourrai partir, et j'aurai bien vite retrouvé les forces qui doivent me ramener dans vos bras... Et vous, mon Dieu, pardonnez au cœur d'une épouse, de ne vous avoir donné que sa seconde pensée... Mathilde, chère Mathilde, mon sauveur sur la terre! Ah! c'est dans le ciel, où votre ame est déjà tout entière, que vous pourrez trouver une récompense digne du bien que vous m'avez fait; et toi, prince si bon, si généreux, où es-tu? quand te verrai-je? quand est-ce que le cri de ma reconnaissance pourra aller

jusqu'à toi?... — Elle ne peut achever, l'émotion a épuisé ses forces; Mathilde la conjure de se calmer; elle lui représente que l'excès de la joie est nuisible, et que l'excès en tout est répréhensible devant Dieu. — Ah! ma sœur, interrompit la tendre Bérengère, je ne puis obéir à Dieu, quand il s'agit de mon époux, et Richard est plus fort que lui dans mon cœur. — J'ai déjà cru m'en apercevoir, reprit la princesse, en souriant; mais sans ce tort là, vous n'en auriez aucun, et nulle créature n'est parfaite sur la terre. — Alors, voyant la nuit s'approcher, elle engagea la reine à faire trêve à ses douces pensées, et à venir se reposer de sa joie. Bérengère y consentit; ses femmes s'approchent, la soutiennent, la transportent dans son lit; bientôt elle s'endort, et Mathilde, moins tranquille,

cherche en vain un aussi doux sommeil. La journée avait été brûlante; la nuit l'était encore; oppressée par la chaleur, ne pouvant ni respirer à son aise, ni trouver aucun repos, elle passe dans un petit cabinet voisin, dont les fenêtres donnent sur les jardins du palais; on peut même y descendre par un escalier dérobé: la princesse ne l'ignore pas, et elle serait vivement tentée d'aller jouir un moment de la fraîcheur de l'air et de la beauté du ciel, si elle n'était effrayée de se trouver seule dans ces vastes jardins, au milieu des ténèbres. Elle s'assied près de la fenêtre, pour mieux jouir des émanations embaumées de la nuit. Elle prend une table devant elle, ouvre la Bible, et se met à lire; mais au milieu de sa lecture, elle tombait dans de fréquentes distractions; sans s'en apercevoir,

ses yeux se fermaient à demi, sa tête se penchait sur sa main; et tandis qu'un vent léger agitait et retournait les feuillets du livre sacré, elle laissait errer involontairement sa pensée sur les moindres détails de son entrevue avec Malek Adhel: si quelque bruit inattendu la rappelle à elle-même, elle s'arrache brusquement à sa rêverie, en se reprochant de s'y être laissé entraîner, et elle reprend sa lecture, bien déterminée à ne plus la quitter; mais insensiblement, des idées fugitives qu'elle chassait sans cesse, et qui revenaient toujours, fatiguaient, suspendaient son attention, et finissaient par s'en emparer; ses yeux lisaient encore, que déjà son esprit s'échappait ailleurs, et, comme sa bouche prononçait des mots que son oreille entendait, elle ne s'apercevait

pas que sa pensée ne les entendait plus, et qu'elle était revenue tout entière vers une image qui ne lui laissait aucun repos. La nuit se passa ainsi dans une alternative continuelle de courtes lectures et de longues rêveries: à la fin, fatiguée de tant d'inutiles efforts et d'importuns souvenirs, la princesse se jeta sur son lit, et à peine y avait-elle dormi quelques heures, qu'une de ses femmes entra pour lui dire que la reine était éveillée, et désirait lui parler.

Elle se leva aussitôt et fut joindre Bérengère; elle la trouva dans son oratoire, assise sur son grand fauteuil de velours rouge à crépines d'or, en face de son petit prie-dieu; un moine était debout auprès d'elle: en apercevant la princesse, le visage pâle de la reine se colora d'une lé-

gère émotion; elle lui tendit la main en lui disant qu'elle était très bien, que son repos n'avait été interrompu que par des songes agréables; qu'enfin se voyant tout à fait hors de danger, elle avait voulu commencer cette journée par l'auguste cérémonie qui porte les bénédictions des hommes au trône de la miséricorde divine. — « Venez, ma sœur, je n'ai pas voulu prier sans vous, ajouta-t-elle; car on est mieux entendu du ciel quand on est auprès de Mathilde. »

La triste princesse était trop peu satisfaite de ses pensées de la nuit, pour ne pas rougir d'une telle louange : elle remercia la reine de l'avoir fait avertir, et ensuite s'humilia devant Dieu avec cette foi ardente et cet amour sans bornes qui

opèrent des effets si salutaires dans l'ame qui les éprouve. Ah ! quand c'est avec cet entier abandon de cœur qu'on se donne à Dieu, rarement laisse-t-il aller ses enfans sans avoir répandu sur eux cette grâce qui ranime le courage, bannit la tristesse, chasse la crainte, nourrit la piété et produit les larmes : aussi la cérémonie était-elle à peine achevée, que déjà Mathilde, plus calme, avait retrouvé sa paix accoutumée. Quand les princesses furent seules, la reine pria Mathilde de s'asseoir près de son fauteuil ; elle lui prit les deux mains entre les siennes, la regarda avec sollicitude, prête à parler, et s'arrêtant tout à coup comme si elle n'eût pu s'y résoudre ; à la fin, d'une voix faible et émue, elle lui dit : — « Quand vous eûtes parlé hier au prince en ma faveur, et qu'il

vous eut accordé ma liberté, demandâtes-vous aussi la vôtre? — La mienne! s'écria Mathilde surprise, en avais-je besoin; est-ce qu'il est possible qu'on nous sépare? — Je m'en doutais, repartit Bérengère; la plus grande difficulté subsiste encore, et comment en triompherons-nous. — Mathilde pâlit, et d'un ton plein d'effroi, lui demande si elle suppose au prince le désir coupable de la retenir près de lui. — Ame simple et pure, répond la reine, dans tes jugemens comme dans tes actions, tu ne consultes que la vertu et la justice, tu ne penses point à l'amour: il t'entoure pourtant, il te frappe, il te parle sans cesse et il te demeure étranger; c'est en vain qu'il se montre à toi sous toutes les formes, violent et criminel sous les traits d'Agnès, passionné et respectueux dans les discours du

prince, tendre et légitime dans mon cœur, tes chastes yeux se détournent et ne veulent ni le voir, ni le comprendre. — Eh quoi, reprit la princesse, ne me suis-je pas engagée à ne le jamais connaître; est-ce qu'il est possible de manquer à son serment? » — La reine sourit d'un air attendri; et après une pause elle dit: — « Vous avez raison, cela n'est pas possible, et cette promesse doit suffire sans doute pour fermer non seulement votre cœur, mais vos yeux à l'amour : pour moi, ma sœur, à qui il est permis de le connaître, je ne puis pas ignorer quel sera son effet sur l'ame de Malek Adhel; ce prince ne vous laissera pas partir. — Qu'entends-je, s'écria Mathilde, à quels affreux malheurs suis-je donc destinée, et quels projets cet infidèle forme-t-il contre moi? — Je ne lui

en suppose aucun dont vous deviez précisément vous alarmer, repliqua la reine; car s'il vous aime beaucoup, il vous respecte davantage; mais consentir à se séparer de vous... Je ne sais si dans un cœur que l'amour possède, il est resté jamais assez de force pour en obtenir un si grand sacrifice. — Je vois bien, reprit tristement Mathilde, qu'il faudra retourner encore auprès du prince, et le prier une seconde fois. »—Bérengère rejeta ce moyen, sentant bien que ce n'était pas en enflammant son juge qu'elle pourrait vaincre sa résistance, et que plus Mathilde répandrait d'onction et de grâce dans ses prières, moins l'amour permettrait au prince d'y céder. — « Je lui parlerai moi-même, dit-elle; peut-être lui prouverai-je que la barrière qui vous sépare ne peut jamais être ébranlée, que ce n'est pas avec votre

honté qu'il pourra faire son bonheur; et si mes instances sont infructueuses, s'il me refuse, c'est en vain que ma liberté m'aura été rendue, il faudra mourir ici. — Pourquoi donc serait-ce en vain, et pourquoi faudrait-il que vous mourussiez, s'écria vivement Mathilde; parce que Dieu me destine à souffrir, devez-vous en être la victime? » — La reine lui répondit faiblement que son devoir ne lui permettrait pas de la laisser seule à Damiette.—« Votre devoir, repartit la princesse avec fermeté, vous ordonne d'aller joindre votre époux aussitôt que les chemins vous seront ouverts, et mon devoir à moi m'ordonne de ne faire peser sur personne la part des maux qui me sont réservés: Dieu sera mon réfuge, il sera mon appui; sa force nous vaut mieux que tout secours

humain, et sa force me suffira : partez donc, reine, partez sans crainte; car si vous me laissez seule, vous ne me laissez point abandonnée. » — En achevant ces mots, les regards de Mathilde élevés vers le ciel, respiraient une si divine confiance, qu'il semblait que déjà, loin de la terre, abîmée dans le sein de Dieu, elle y bravait le monde et les hommes, sûre d'être à l'abri de leurs atteintes en se plaçant aussi loin d'eux.

La reine, frappée du charme céleste dont l'espérance et la foi embellissaient la vierge, s'inclina devant elle avec une sorte de respect, et lui dit : — Assurément je partirai, non sans regret, mais sans crainte, et je réjouirai le grand cœur de Richard en lui apprenant que sa sœur n'a refusé d'être une reine sur la terre, que parce qu'elle se sent appelée à

soient le prix de vos bontés, la terre n'a pas de plus grande récompense à offrir. — Mais le ciel en a, ajouta la princesse en rougissant beaucoup, et Malek Adhel pourrait y prétendre, ne le voudra-t-il donc jamais? — Le prince la regarda et ne lui répondit point. Il y avait trop d'émotions dans son cœur, pour qu'en parlant, il eût eu la force de les contenir, et il ne voulait plus laisser paraître aux yeux de Mathilde, la violence de l'amour qu'elle lui inspirait; souvent il avait cru voir que la vivacité de ses transports avait alarmé la pudeur de la princesse: peut être était-ce la cause de la profonde retraite où elle s'obstinait à vivre; peut être que pour obtenir plus de confiance, il fallait ne lui montrer que beaucoup d'égards, de respect et de déférence, et cacher soigneusement sa passion

jusqu'au moment où il pourrait espérer qu'elle ne s'en effrayerait plus. Quand il se fut senti un peu maître de lui, il répondit à la reine qu'il ne désirait, ni n'attendait d'autre récompense de ce qu'il avait fait pour elle, que le bonheur de l'avoir sauvée, et d'avoir satisfait Mathilde. — Alors la reine, les yeux humides de pleurs, d'un air craintif, embarrassé, et d'une voix timide, lui dit : Sans doute, ce n'est point à moi seule que vous avez rendu la liberté? Ma sœur..... — Votre sœur ne m'a point demandé la sienne, interrompit impétueusement le prince. — Devait-elle le croire nécessaire, seigneur, ne nous avez vous pas promis de ne jamais nous séparer? — Est-ce que vous voulez partir, madame, demanda Malek Adhel à Mathilde, en modérant de toute sa puissance l'a-

gitation terrible de son ame; est-ce que vous voulez quitter ce palais? — Assurément je le veux, répliqua la princesse, mes tristes yeux tournés vers ma nation, languissent de la revoir, et mon cœur l'appelle toujours. — A ces mots, le prince changea de couleur, il fit un geste de douleur et de surprise, et s'éloigna précipitamment. Cependant, s'arrêtant tout à coup, il revint avec lenteur sur ses pas, s'approcha d'une fenêtre ouverte, et là, le coude appuyé sur le marbre, et la tête penchée sur sa main, il demeura plongé dans une profonde rêverie. A l'extrémité de l'appartement, la reine et la princesse le regardaient et se communiquaient à demi voix les craintes et les espérances que leur inspirait la longue méditation du prince. A la fin, il revint vers elles avec un visage

plus tranquille, et dit à la reine d'une voix un peu contrainte, que quand le retour de ses forces lui permettrait de marquer le jour de son départ, il serait temps assez de s'occuper de celui de la princesse, et si, d'ici là vous daignez m'entendre quelquefois, ajouta-t-il, en regardant Mathilde, je vous dirai quelles raisons m'engagent à combattre ce désir; cependant, si aucune de mes raisons ne vous touche, si vous persévérez dans votre désir, si vous voulez me quitter, si vous me dites: Malek Adhel, tu en mourras sans doute, mais n'importe, je veux partir: alors, madame, vous serez libre, je ne vous retiendrai plus, je ne vous reverrai plus, non, plus jamais; ne savez vous pas que pour vous obéir, je ferai aisément le sacrifice de ma vie?— Cependant, en dépit de ses efforts et de

son courage, quelques larmes furtives trahissent la violence de sa douleur, et s'échappent sur son mâle visage; Mathilde les voit, et les siennes coulent en abondance : agité de sa propre émotion, mais plus encore de celle que montre la princesse, Malek Adhel sent que s'il ne la quitte à l'instant même, il ne pourra contenir plus long-temps l'expression d'une passion qui n'a jamais été si impétueuse; alors, sans lui dire un mot, sans même la regarder, il sort de l'appartement. Mathilde continue à pleurer; la reine l'embrasse, et lui dit : « Ne vous désespérez pas, votre départ souffrira moins d'obstacles que je ne l'avais craint; je vois qu'avec des larmes et des prières il n'est rien qu'on ne puisse obtenir du cœur le plus généreux qui existe sans doute parmi les hommes. — Mais, est-il

vrai, ma sœur, que mon départ peut lui donner la mort ? demanda Mathilde en essuyant ses pleurs. — Si vous continuiez à le traiter avec une rigueur aussi outrée, répondit Bérengère, peut-être porteriez-vous son désespoir jusqu'à un excès où on peut tout craindre ; mais en le voyant quelquefois, en lui parlant avec une tranquille bienveillance, vous calmerez ses tourments, vous le ferez participer à la paix qui règne dans votre ame ; et si vous ne parvenez pas à remplir la sienne de l'image de votre Dieu, du moins lui persuaderez-vous que pour un héros comme lui la vertu ne doit jamais être un effort assez difficile pour qu'il en puisse coûter la vie. » Mathilde adopta ces raisons, et consentit à ne plus fuir le prince. Cependant, en prenant une résolution si contraire à celle

que l'archevêque lui a commandée, elle ne croit point lui désobéir, parce que sa situation n'étant plus la même, il lui semble que sa conduite ne doit pas l'être non plus ; et en raisonnant ainsi, elle ne s'apercevait point que la maladie de Bérengère ayant ouvert son cœur à la pitié, il n'avait eu qu'un pas à faire pour aller de la pitié à la tendresse ; que l'air triste et passionné du prince le lui avait fait faire, et que par conséquent ce n'était pas sa situation, mais son cœur, qui avait changé.

Cependant il lui arrivait souvent, au milieu de ses prières, que mille idées terrestres la troublaient tout à coup ; il lui semblait alors que Dieu s'éloignait d'elle et la livrait à l'éternel ennemi de l'homme qui remplissait son ame de dangereuses illusions et de terreurs fantastiques. Inquiète,

effrayée, elle avait recours aux larmes et aux pénitences ; mais ces larmes, que la seule piété ne faisait pas couler, ne la soulageaient pas, et au milieu des plus dures pénitences, sa pensée s'échappait toujours ailleurs.

La jeune novice passait souvent les nuits entières dans cet état d'angoisses intérieures, dont elle ne connaissait ni la cause ni le remède, et son visage, altéré par les anxiétés de son esprit, frappa plusieurs fois la reine ; mais cette épouse passionnée, qui n'apercevait rien qu'à travers son cœur, persuadée que le malheur d'être loin de Richard était le seul auquel on pût être sensible, ne voyait dans la tristesse de Mathilde que la crainte de ne pas partir, l'ennui d'être à Damiette, et ne doutait point qu'arrivée au camp des croisés elle ne reprît sa tranquillité première.

En attendant, le mal qui consume Mathilde s'accroît tous les jours; abattue par le jeûne, l'inquiétude et la pénitence, elle languit et penche vers la terre, semblable au lis humide de la vallée, que les rayons d'un soleil trop ardent ont frappé; ses yeux sont voilés, son teint perd son éclat; hélas! cette touchante tristesse ne sert qu'à l'embellir encore, et Malek Adhel qui la voit, la contemple, s'enflamme de plus en plus. Mais il se tait, car il a appris auprès de cette fille céleste ce qu'il avait ignoré jusqu'alors, à respecter la pudeur; pourvu qu'à son approche le visage décoloré de la vierge se couvre d'un léger incarnat, il sent qu'il n'en doit pas demander davantage, et que pour obtenir ce qu'il désire, il doit avoir l'air de ne rien espérer.

Son silence rend Mathilde moins

craintive ; il voit croître sa confiance à l'ombre de la réserve qu'il s'impose ; quelquefois elle daigne lever les yeux sur lui, lui sourire, elle répond à ses questions et ne se recule point quand il s'approche ; trop heureux de ces légères faveurs, il ne parle point encore de son amour, mais ses yeux, son accent, son air, en parlent à tous moments ; le feu qui le brûle entoure, presse, émeut la princesse, et s'échappe d'autant plus au-dehors qu'il est comprimé davantage ; n'osant se placer sur les lèvres du prince, il déborde de tous côtés, et répand sur ses gestes et ses moindres discours une séduction d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée, et contre laquelle la vertu même ne se défendrait pas ; l'innocence le peut encore moins. Comment Mathilde, qui jamais n'a connu

que cet amour divin, dont l'effet est de porter dans l'ame un calme doux et salutaire, supposerait-elle que l'amour est la cause de l'agitation qu'elle éprouve, et comment penserait-elle à en arrêter les progrès. Cependant un poids accablant oppresse sa poitrine, ses regards sont vagues et distraits, tantôt une rougeur brûlante couvre son visage, l'instant d'après une prompte pâleur lui succède et un frisson mortel court dans ses veines; mélancolique et rêveuse, elle se retire dans les lieux les plus reculés, les plus sombres du palais, et par instinct se cache à tous les yeux quand elle ignore encore qu'elle a quelque chose à cacher. . . . . .

Mais déjà plusieurs jours se sont écoulés, et les forces de Bérengère sont revenues; elle sent qu'elle peut partir; il est temps d'en parler au

prince, et de savoir enfin si Mathilde la suivra. Ce n'est pas sans effort qu'elle va revenir sur ce sujet, et qu'elle se résoudra à déchirer le cœur auquel elle doit la vie ; mais son devoir et son intérêt même le lui commandent, car si elle ne réussit pas elle est décidée à partir seule ; et pourrait-elle se permettre de laisser Mathilde à Damiette, si elle n'avait pas tenté auparavant tous les moyens de l'en arracher.

Le soir arrive, la reine fait lever toutes les jalousies du sálon de jaspe, elle s'assied avec Mathilde sur de riches coussins près d'une croisée, d'où l'on aperçoit les bosquets fleuris du Delta, et dans le lointain les flots toujours agités de la mer. Le prince entre, se place aux pieds des princesses. Bérengère garde le silence,

elle cherche dans sa pensée ces termes tendres et flatteurs que les femmes savent employer souvent avec tant de magie pour adoucir les sacrifices qu'elles imposent; mais elle n'en trouve point qui la satisfassent; de quelque manière qu'elle dise au prince qu'il faut que Mathilde parte, toutes lui perceront le cœur; elle n'a point la force d'entamer ce terrible sujet; chaque fois qu'elle ouvre la bouche, le souvenir de ce qu'elle doit au prince suspend ce qu'elle va dire et arrête le mal qu'elle va faire. Déchirée entre son devoir et sa faiblesse, elle ne sait que résoudre, et tombe dans une si profonde préoccupation, qu'elle ne voit plus ce qui l'entoure, et que Mathilde se sent comme tête à tête avec le prince. Celle-ci éprouve alors le plus cruel embarras, ses lèvres ne trou-

vent aucun mot à dire, et ses regards aucun objet pour se reposer; de quelque côté qu'elle jette les yeux, elle voit toujours ceux de Malek Adhel attachés sur elle; si elle se tourne vers la campagne, il se penche doucement, et de ses lèvres ose presser le bas de sa robe. Mathilde sent bien qu'elle ne doit pas le souffrir, mais en s'éloignant elle craint qu'il ne devine la raison qui la fait fuir, et il lui semble qu'en lui laissant voir qu'elle s'est aperçue de sa secrette témérité, elle aurait trop à rougir. Cependant, en se prolongeant, cette situation devient si pénible, que Mathilde n'hésite plus; elle se lève, elle va s'éloigner. Ce mouvement arrache tout à coup la reine à sa distraction; elle retient Mathilde, et sans oser regarder le prince, elle lui dit d'un ton

vif et précipité : « Seigneur, le jour est venu où je puis fixer mon départ et profiter de vos bienfaits ; je meurs si je ne pars pas, mais je ne puis partir sans Mathilde. » Elle s'arrête comme oppressée de la douleur du prince. Mathilde, qui était debout, voit que son sort va se fixer, et retombe doucement sur son siège. Malek Adhel répond avec une modération affectée : « Si votre sœur l'exige, madame, ce jour-ci sera le dernier qui me verra auprès d'elle ; mais pour prix de cette obéissance, je lui demande de l'entretenir un moment sans témoins ; après que je lui aurai dit ce que je ne veux dire qu'à elle, si elle persiste à vous suivre, je ne m'opposerai plus à son départ, et vous n'aurez qu'à en marquer le jour. » En achevant ces mots, le prince sou-

pire profondément, comme déjà résigné à son sort. Bérengère le regarde avec surprise, puis interroge la princesse, et lui demande une réponse; elle n'en reçoit aucune. Mathilde, la tête penchée sur sa poitrine, demeure silencieuse et immobile. A la fin, la reine se lève et lui dit : « Vous venez d'entendre le prince; votre départ ne dépend plus que de vous... Je vous laisse avec notre généreux bienfaiteur, écoutez-le, vous ne pouvez vous en dispenser. — Ne le puis-je, en effet, demanda la princesse d'une voix tremblante? — Non, reprit vivement le prince, vous ne le pourriez sans une horrible barbarie; songez donc que pour quelques minutes d'entretien c'est ma vie que je vous promets. — Ces mots décident Mathilde, elle laisse lentement aller la main de la reine, qu'elle tenait encore; Béren-

gère sort de l'appartement, et Malek Adhel s'assied à sa place.

Il se fait un long silence, le prince paraît craindre de le rompre, et Mathilde le craint bien plus encore. Mais s'il ne lui parle pas, il la regarde; ses yeux errants sur tant de charmes ne peuvent s'en rassasier, et maintenant s'il continue à se taire, ce n'est plus par la crainte de parler, mais parce qu'il a oublié ce qu'il voulait dire; il ne songe plus qu'à voir, et à aimer Mathilde : plus il la contemple, plus il s'enflamme; il s'approche, il la touche; d'ardents soupirs s'exhalent de sa poitrine; une vive rougeur se répand sur le front de la vierge, elle est oppressée; le voile qui couvre son sein semble s'animer par le mouvement qu'il en reçoit; Malek Adhel le voit, et l'espoir naît dans son cœur; son trouble

augmente, ses désirs l'égarent; il ose presser contre son sein la vierge du Seigneur... L'infortunée! le feu du ciel n'est pas plus prompt à embraser sa proie; mais la pudeur s'épouvante, la religion frémit; elle repousse avec horreur l'audacieux musulman, et cache dans ses mains son visage baigné de larmes. A la vue de ces pleurs, Malek Adhel tombe à genoux devant elle; il sent qu'il l'a offensée, et il en est au désespoir; car dans les heureux climats, où la chevalerie est en honneur, jamais l'amour n'alluma une flamme plus sincère que celle qui brûle le cœur du jeune Arabe; prosterné devant la princesse, il lui jure un respect inviolable, et s'engage à ne jamais lui parler d'une passion qui l'outrage; mais il la supplie de l'écouter, elle

ne le veut point; elle relève sa tête avec dignité, le regarde d'un air imposant et fier, et s'éloigne sans qu'il ose la retenir. Cependant, toujours à genoux à la place qu'elle vient de quitter, il étend les bras vers elle; il la conjure, avec l'expression la plus douloureuse, de l'entendre un moment, un seul moment, et promet de ne point s'approcher d'elle, de rester à la distance où il est. Mathilde s'arrête alors, et jetant sur lui un œil froid et sévère, elle dit : « Je ne peux plus écouter qu'un seul mot de vous, et ce mot doit être l'ordre de mon départ. — Mon pardon n'est-il qu'à ce prix, demanda-t-il en la regardant d'un air humble et passionné. — Si ma liberté m'est rendue, repliqua-t-elle, je jure de ne conserver que la mémoire de vos bienfaits, et d'ensevelir le souvenir de cet ins-

tant dans un éternel oubli. » — Hélas, elle ne savait pas qu'elle venait de promettre ce qu'elle ne pouvait plus tenir, et que le souvenir de cet instant allait s'unir à toutes ses rêveries et la poursuivre pendant le calme des nuits comme dans le tumulte du jour.

Cependant le prince demeure en suspens ; il hésite, il soupire, il regarde Mathilde, et ne trouve pas assez de force en lui-même pour promettre de ne la plus revoir : mais elle paraît impatiente ; elle fait un mouvement, elle va sortir ; il se décide, l'avenir s'anéantit, le présent est tout : pour prolonger de quelques minutes le plaisir de voir celle qu'il aime, il va se condamner à une éternelle douleur. — « Ne vous éloignez pas, Mathilde, s'écrie-t-il avec un accent déchirant, je vais

vous obéir. » — La princesse s'arrête encore ; une douce satisfaction se peint sur son visage ; elle élève vers le ciel et ses mains et ses yeux. — « O mon paisible cloître ; ô joies de ma jeunesse ; ô ma patrie, je vous retrouverai donc ! — Fille ingrate et cruelle, s'écrie le prince en se précipitant vers elle et saisissant une de ses mains en dépit de ses efforts, faut-il que votre bouche bénisse l'instant qui va briser mon cœur, et que la joie éclate dans vos yeux quand je prononce l'arrêt de ma mort ; pas un regret sur mon sort, pas une larme sur ma douleur, et quand je suis traité avec une telle barbarie, retenu par un respect imaginaire, je craindrais encore d'offenser celle qui m'arrache la vie sans daigner seulement me plaindre !... Non, non, vous ne me fuirez pas, vous m'en-

tendrez malgré vous ; » et forçant la princesse à s'asseoir, il se mit à genoux devant elle, prit ses deux mains dans une des siennes, posa l'autre sur le dos du fauteuil, et la regardant avec des yeux remplis de délire et d'amour : — « Oui, reprend-il, tu m'entendras, tu sauras quelle passion me dévore, quels transports j'ai enchaînés, et quels horribles tourments me déchirent : puisque mon silence, ni mon respect n'ont pu te fléchir, connais donc mon amour ; entends sa voix ; malgré toi prête l'oreille à ses cris, peut-être en seras-tu émue, et pénètreront-ils jusqu'à ton cœur » — La princesse, à ces mots, se rejette en arrière en détournant la tête avec effroi. — « O regarde-moi, reprend-il d'une voix suppliante, par pitié regarde-moi ; il y a plus de délice dans un seul de tes regards que dans

tous les délices de la terre.... Non, c'est en vain que je le promettrais, je ne puis me séparer de toi, je ne puis cesser de te voir, cela seul est hors des bornes de mon obéissance; permets-moi seulement de rester à tes côtés, et puis ordonne... Veux-tu retourner en Europe, je suis prêt à t'y conduire; veux-tu régner en ces lieux; veux-tu un trône, je t'y ferai monter... O maîtresse absolue de ma destinée, commande à ton esclave, me voici sans voix devant toi, mais mon silence te parle assez. » — Il s'arrête oppressé, il tremble, des larmes passionnées coulent en abondance de ses yeux et baignent les mains de Mathilde; il ne la retient plus, l'excès de son émotion lui a ôté toutes ses forces; il ne la retient plus, et elle demeure encore; ce n'est plus la main du prince, c'est

sa propre faiblesse qui l'enchaîne : Malek Adhel le voit, et plein d'espérance, il goûte la félicité suprême ; mais semblable à toutes les joies du monde qui, entre l'espoir et le regret, s'arrêtent à peine un moment, le fugitif bonheur du prince s'évanouit tout à coup avec la faiblesse de Mathilde ; elle s'aperçoit qu'elle est libre depuis un instant, et rougit d'être encore depuis un instant auprès de Malek Adhel : la vertu, qui est toujours ce qu'elle aime le mieux, lui commande de fuir sans tarder davantage, elle va lui obéir : le prince voit son intention ; il voit qu'il y a dans ce cœur chaste et religieux une force qu'il ne peut vaincre ; abattu par cet obstacle, il cesse d'exprimer des vœux inutiles ; mais s'avançant vers Mathilde, le désespoir dans l'ame et les yeux pleins d'une som-

bre douleur, il lui présente un poignard et dit : — « Eh bien, puisque tu veux me fuir, tu es libre, quitte à jamais ces lieux ; mais avant de t'éloigner, par pitié plonge ce fer dans ma poitrine, il me fera moins de mal que ton départ. » — De sa faible main la vierge soulève avec effort l'arme homicide, et regardant le prince avec attendrissement, elle dit : — « Avant que je l'enfonçasse dans un cœur si généreux, je verserais assurément tout mon sang : ô prince magnanime, pourquoi vous livrer à de si violentes douleurs, à de si coupables tendresses ; quel est votre espoir ; qu'osez-vous me demander ? Existe-t-il un lien possible entre la sœur de Richard et le frère de Saladin ; existe-t-il un lien qui ne soit un crime entre une fille chrétienne et un prince musulman ? Un sacrifice

est-il au-dessus de votre courage, et vous est-il plus facile de mourir que d'être vertueux ?»

Ce peu de mots appaise l'emportement du prince; il est frappé du mélange de dignité et de douceur empreint dans la physionomie de Mathilde; elle s'aperçoit qu'elle a réussi à le calmer; et aussitôt elle reprend, avec un sourire angélique: — Et si vous élevant au-dessus de tous les désirs terrestres, vous me laissez suivre en paix la route que le ciel m'a tracée, quel homme obtiendra jamais de moi ce que je vous donnerai ! Quel aura plus de droits à ma reconnaissance; à mon estime, à ma vénération? — Et votre amour, Mathilde, interrompit le prince, votre amour appartiendra à un autre époux. — Mon amour n'appartiendra qu'à Dieu, s'écria-t-elle avec un pieux enthou-

siasme, seul il aura et mes vœux et mon cœur; jamais ils ne seront le partage d'aucun mortel... Noble Malek Adhel, laisse-moi, laisse-moi retourner aux autels de ce Dieu à qui je suis promise, de ce Dieu qui ne l'aurait peut-être pas emporté sur toi s'il t'avait fait chrétien.—Elle dit, et s'arrête étonnée de ce qu'elle a dit. Malek Adhel s'écrie :—Quel que soit le Dieu qui t'inspire, je cède à son ascendant: fille étonnante et sublime, sois libre, dispose, ordonne, commande ton cortège, choisis ta route, mes esclaves sont à toi, et ici tout t'est soumis comme moi-même.— A ces mots, dans la crainte d'une nouvelle faiblesse, elle se hâte de s'éloigner; mais avant de passer le seuil de la porte, elle s'arrête, se retourne et dit :— Recevez mes adieux, recevez mes bénédictions; dans ce cloître où

je cours m'ensevelir, je prierai pour vous jusqu'à la fin de ma vie, et si Dieu daigne m'entendre, un jour viendra où nos pensées, embrasseront le même but, concevront les mêmes espérances; et dans ce monde, si tout nous séparait, dans le ciel, tout nous réunira.

Elle dit, et il ne la voit plus; que dis-je? il ne la voit plus, partout elle est présente à ses yeux: il ne voit, il n'entend qu'elle: dans l'agitation désordonnée de ses esprits, il marche à grands pas, sans savoir où il est, ni qui il est: plusieurs esclaves s'avancent vers lui, lui parlent; il n'entend rien, il les regarde fixement et ne leur répond pas: on l'entoure, on l'interroge; il s'éloigne en silence; il marche vers son appartement, s'assied, son corps est immobile, et pendant quelques

instants il oublie la terre où il vit, et croit habiter un monde qui n'est peuplé que de l'image de Mathilde.

Cependant Metchoub vient d'arriver; c'est ce que les esclaves du prince étaient venus lui dire, et ce qu'il n'a pas entendu : déjà la nouvelle de la prise de Ptolémaïs est répandue dans Damiette; le peuple effrayé croit voir les chrétiens maîtres de Jérusalem, et court dans les mosquées implorer le sourd Mahomet : les soldats s'assemblent autour du palais, les émirs veulent voir Malek Adhel; mais il est enfermé, et nul n'ose forcer sa retraite. Tandis qu'autour de lui la rumeur naît, croît et s'augmente, il demeure livré à sa rêverie, et seul, il ignore encore la prise de Ptolémaïs.

Cependant Metchoub demande à

grands cris à être introduit auprès du prince; il montre les ordres du sultan, à ce nom sacré, toutes les portes s'ouvrent, les gardes mêmes de Malek Adhel n'osent point résister; Metchoub s'avance, il est devant le prince, celui-ci s'étonne de sa témérité; Metchoub lui présente en silence les lettres de Saladin, cachetées du sceau royal; à cette vue, l'amitié recouvre ses droits affaiblis dans le cœur de Malek Adhel: il baise avec respect ce papier que lui envoie un frère qu'il aime, et demande à Metchoub dans quel lieu il a laissé Saladin. — Sur la montagne de Kouroutba, répond Metchoub, où il t'attend avec impatience, ne comptant que sur la force de ton bras pour ressaisir la superbe Ptolémaïs, que les chrétiens lui ont arrachée. — Est-ce que les chrétiens sont maî-

tres de Ptolémaïs : s'écria Malek Adhel, frappé de surprise. — Peut-être ne devrais-tu pas t'en étonner, reprit hardiment Metchoub, puisque c'est toi qui as causé sa chute? — Qu'oses-tu dire, téméraire esclave? interrompit le prince avec colère. — Je dis que c'est la voix de l'archevêque de Tyr et le bras de Montmorency qui ont abattu Ptolémaïs : c'est toi qui leur as rendu la liberté, c'est donc toi que j'accuse du malheur de nos armes ; je t'ai accusé de même devant ton frère ; je ne rétracterai point mes paroles devant toi : si tu les crois fausses et perfides, tu peux me punir, ma vie est dans tes mains. — Malek Adhel est frappé de la justesse de ce reproche, il voit ses torts, et se sentant trop de moyens de les réparer pour craindre d'en faire l'aveu, il répond : Va, fidèle serviteur, ce n'est pas auprès de moi que ta fran-

chise et ton zèle pourront te nuire: Tu m'as accusé et je m'accuse aussi: mais si j'ai fait une faute, je puis la racheter et rendre Ptolémaïs à mon frère. — Sans doute tu le peux, pour la reconquérir tu n'as besoin que de te présenter devant ses murs; mais le sang de tous les fidèles musulmans qui ont péri en la défendant, comment le racheteras-tu? — Metchoub, reprit le prince d'un air sombre, n'en dis pas davantage, tu mets le trouble dans mon cœur, car je sais que le sang répandu ne dort point et ne reste jamais sans vengeur..... Laisse-moi seul maintenant, laisse-moi voir quelle expiation mon frère me demande pour une faiblesse dont les conséquences ont été si funestes, mais dont la cause est trop belle pour perdre jamais son empire dans mon cœur. — Que dis-tu, illustre prince,

repartit Metchoub, un guerrier comme toi doit-il laisser ternir sa gloire par un amour insensé, et préfères-tu à ta patrie en larmes, une chrétienne vagabonde? — Sur ta tête, n'ajoute pas un mot, esclave présomptueux, répliqua vivement le prince, et si tes jours te sont chers, retiens ta langue sacrilège, et garde-toi de laisser échapper un mot outrageant contre la princesse d'Angleterre.

Metchoub sortit et n'obéit point aux ordres du prince, car son ame était profondément ulcérée contre lui: la honte d'avoir été battu par les chrétiens, d'avoir été réduit à leur donner lui-même les clefs de Ptolémaïs; l'image de tous les soldats moissonnés à cette fatale journée, le souvenir de sa famille captive et de ses fils massacrés, avaient allu-

mé dans son ame une haine violente contre l'auteur de tant de désastres; aussi ne pouvait-il contenir son ressentiment, et il exhala devant les grands et les émirs, devant les troupes et le peuple, tous les reproches que méritait la faiblesse du prince, et toute l'horreur que lui inspirait la chrétienne qui en était l'objet: mais les troupes et le peuple, les émirs et les grands étaient trop sincèrement attachés à Malek Adhel pour accueillir de pareilles plaintes, et ne pas repousser toutes celles qui attaquaient l'honneur du prince qu'ils adoraient; toutefois s'ils le défendaient contre Metchoub, ils se joignaient à celui-ci pour accuser la princesse d'Angleterre; elle seule à leurs yeux était cause du malheur des musulmans, aussi apprirent-ils avec de grandes acclamations de joie que les ordres

du sultan allaient l'arracher au prince, et que Metchoub lui-même était chargé de la ramener au camp des croisés. Mais tandis que cette nouvelle, répandue à dessein par Metchoub dans toutes les villes réjouit le cœur des habitants, Malek Adhel ouvre les lettres de Saladin : elles lui confirment que c'est au renvoi de l'archevêque et de Montmorency qu'est due la prise de Ptolémaïs : il sent combien à cet égard son frère aurait de reproches à lui faire, et il ne lui en fait aucun : il voit qu'on a voulu élever des soupçons sur sa fidélité dans l'ame du sultan, et que le sultan les a tous repoussés : au lieu de se plaindre de lui, il implore son secours et prie quand il pourrait commander. Répondra-t-il par de nouveaux torts à une si confiante, si touchante bonté,

et ne fera-t-il rien pour un frère offensé qui, étant son maître, ne lui parle qu'en ami? Sans doute le sacrifice est immense; se séparer de Mathilde, ne plus la voir! Mais Mathilde elle-même ne l'exige-t-elle pas, ne lui a-t-il pas promis de ne plus s'opposer à son départ, et quand Saladin le veut ainsi, et que l'intérêt de la patrie l'ordonne, l'amour sera-t-il plus puissant que la foi, le devoir, l'amitié? O quel terrible combat ils se livrent! comme ils agitent, bouleversent et déchirent le sein du jeune Arabe; mais l'amour, quelque violent qu'il puisse être, n'est pas toujours plus fort qu'une grande ame, et si jamais homme ne le connut au dégré où l'éprouve Adhel, jamais homme aussi, ne fut plus capable de ces grandes résolutions, de ces élans d'héroïsme qui s'élèvent au-

dessus de tout, subjuguent tout, faiblesses, craintes, danger et jusques aux passions mêmes : c'en est fait, il est déterminé, Mathilde partira, il le veut, il le jure, et à ce serment, la vertu triomphe et sonne sa plus belle victoire.

Mais quand l'ascendant de l'amitié vient de l'emporter sur l'amour, c'est contre cette même amitié que la générosité lutte encore, et l'ame magnanime de Malek Adhel a eu plus de force pour consentir au départ de Mathilde, que pour se résoudre à manquer de foi à la reine. Il vient de sacrifier sa vie à son frère, mais son honneur est encore d'un plus grand prix, et son honneur lui commande de ne pas rétracter la parole que Bérengère a reçue de lui. Cependant, les ordres de Saladin sont à cet égard aussi précis que sévères; Met-

choub les connaît, il les aura déjà répandus, et Malek Adhel n'a de moyens pour y désobéir, qu'en faisant révolter ses soldats contre la volonté suprême du sultan : il sait bien qu'il en a le pouvoir; mais en a-t-il le droit, et parce que son frère lui a laissé une autorité absolue en Égypte, en usera-t-il pour le trahir? Et maintenant que ce n'est plus entre sa faiblesse et son devoir qu'il hésite, mais entre deux devoirs également impérieux, que va-t-il résoudre, et lequel sera sacrifié? A la fin, il s'écrie : Demain je fais préparer le vaisseau qui portera Mathilde à Ptolémaïs, l'aurore du jour suivant la verra partir; moi je remonte le grand fleuve avec la reine, je la laisse au Caire, libre, maîtresse dans le palais des califes; aussitôt je me hâte d'aller demander à Saladin l'ordre de sa délivrance, je

ne le demanderai point en vain, je ne ferai pas valoir impunément la parole que j'ai donnée à la reine, Saladin la ratifiera, car il a horreur du parjure, et ne souffrirait pas que son frère en commît un.

Cependant, la nuit s'est écoulée dans ce long combat des plus nobles et des plus vifs sentiments; déjà le soleil va s'élancer hors du sein de la vaste mer, sa lumière jaillit et éclate; Malek Adhel soupire et ne voit point sans effroi la naissance de ce jour qu'il a promis de commencer par un grand sacrifice, mais soutenu par la voix de l'amitié et de la patrie, son courage ne l'abandonne pas, il sort du palais, se rend sur le port, choisit lui-même le vaisseau qui doit porter Mathilde, donne à cet égard tous les ordres nécessaires, et pour se garantir d'une faiblesse qu'il redoute et

dont il rougit, il se détermine à s'éloigner de Damiette sans voir la princesse, et à n'y revenir que quand elle n'y sera plus. Il rencontre Metchoub, et lui dit : Esclave, la princesse partira demain avec toi, veille sur cette tête sacrée, la tienne m'en répondra. — Puis il le charge de remettre à la reine une lettre où il explique à cette princesse les motifs de sa conduite, où il lui dit que plutôt que d'occasionner une révolte à Damiette, il s'est décidé à retarder, mais seulement à retarder l'exécution de sa promesse; que dans deux jours il reviendra la conduire au Caire, et qu'il lui jure que bien peu de jours après, il lui enverra une escorte pour la conduire au camp des croisés.

Alors, sans regarder le palais, sans oser seulement se permettre de songer à Mathilde, il sort de Damiette

et va à Peluse, à Pharamia, il parcourt les différentes villes qui bordent la mer, et s'élèvent vers les bouches du Nil ; il réunit ses troupes, les assemble et les dispose à marcher conformément aux ordres du sultan, vers les montagnes de Kouroutba.

CHAPITRE XIV.

DURANT cette nuit qui venait de détruire si cruellement les espérances de Bérengère, les songes les plus flatteurs avaient occupé son esprit : ayant appris la veille par Mathilde que le prince leur permettait enfin de partir toutes deux, déjà elle marquait dans sa pensée le jour où elle quitterait Damiette, et celui où elle reverrait son époux. Au milieu de sa joie, elle se rappelle la princesse de Jérusalem, et pour donner à sa conscience autant de satisfaction qu'à son cœur, elle se résout à faire par-

ticiper cette infortunée à son bonheur, et passe chez elle pour lui annoncer qu'enfin le jour est venu où elle peut remplir sa promesse et la ramener dans sa patrie.

Depuis long-temps Agnès ne voyait plus la reine; renfermée dans son appartement, elle prétendait que la pénitence seule l'y retenait; mais son seul motif était d'éviter la présence de personnes qu'elle détestait, et qu'elle savait avoir le droit de la mépriser. Résolue à ne point s'éloigner du prince, elle entretenait des espions, qui lui rendaient compte de tout ce qu'il faisait et des progrès de son amour pour Mathilde. En écoutant leurs rapports, son ame s'abreuvait de fiel et de rage; et pour exécuter sa vengeance, elle attendait d'être sûre que le départ de la reine

ne serait pas suivi de celui de Mathilde. Si elle ne part pas, s'écriait-elle dans ses accès d'emportement solitaire, si l'ingrat ose la garder auprès de lui, il ne jouira pas longtemps de cette vue adorée, et ce poignard le fera souvenir qu'Agnès existe, et que son bras n'a pas oublié de frapper.

Elle a appris une des premières l'arrivée de Metchoub; elle a voulu le voir, lui parler; gagnés par ses largesses, ses gardes l'ont introduit secrètement chez elle; elle a su quels ordres il était chargé d'exécuter; et en lui peignant la passion du prince comme capable de l'entraîner aux plus grands crimes, et le caractère de Mathilde sous les plus odieuses couleurs, elle a su augmenter la profonde défiance qu'il avait conçue contre le prince, et lui donner un zèle

plus ardent pour presser le départ de Mathilde.

Il venait à peine de sortir de chez elle et de recevoir les ordres de Malek Adhel, lorsque la reine se rendit chez Agnès. Elle fut surprise de cette visite inopinée, et ne savait à quoi l'attribuer, lorsque Bérengère prenant la parole, lui dit avec un doux sourire : « Je viens remplir ma promesse, je viens proposer à Agnès d'abandonner ces murs, témoins de sa honte, et de nous suivre loin des infidèles, de leurs chaînes et de leurs cités, dans ce camp des chrétiens, où elle pourra verser ses larmes au milieu de ses frères. » Agnès répondit : « Eh quoi! votre majesté ignore donc qu'il ne lui est plus permis de partir. — Que dites-vous ? reprit Bérengère troublée, Malek Adhel a donné hier sa parole à ma sœur. —

Et c'est peu d'heures après l'avoir donnée qu'est arrivé Metchoub, l'envoyé de Saladin ; il est venu annoncer la prise de Ptolémaïs, et sans doute, madame, cette grande conquête pourra adoucir vos malheurs et les maux qui vous sont réservés..... — Ptolémaïs est prise, s'écria la reine éperdue, et vous parlez des maux qui me sont réservés ! Cette grande victoire aurait-elle donc été ensanglantée par un grand malheur ? quelques-uns de nos plus vaillants souverains auraient-ils péri... Philippe-Auguste... » Sa langue glacée ne lui permit pas de prononcer un autre nom. Agnès répliqua : « On dit que ce siège a été l'occasion d'un effroyable carnage, et que les chrétiens ont payé cher leurs succès, mais Metchoub ne connaît point le nom des victimes, et surtout il ne parle pas de Philippe-

Auguste. Ce qu'il m'a seulement appris, c'est que Saladin veut que la princesse Mathilde soit renvoyée au camp des croisés, et que votre majesté soit tenue au Caire dans une étroite captivité, jusqu'à ce que Richard consente à donner Ptolémaïs pour prix de votre rançon. »

L'infortunée Bérengère n'en entendit pas davantage, elle n'a point de force contre tant de douleurs, ses sens défaillent, elle tombe sans mouvement. En la voyant dans cet état, Agnès s'écrie : « C'est donc elle maintenant qui a besoin de mes secours, c'est moi qui vais la protéger; je ne suis plus la seule qui souffre et se meurt. » Cependant elle fait appeler les femmes de la reine. Au bruit de cet accident, Mathilde accourt, et à l'aspect de sa sœur pâle et inanimée, elle jette un cri de douleur, se précipite

auprès d'elle, la serre dans ses bras, la couvre de larmes, lui donne elle-même tous les secours avec un zèle, une activité que personne ne peut égaler, en invente de nouveaux, en découvre de plus efficaces, et parvient enfin à rappeler à la vie l'infortunée pour laquelle elle donnerait son sang avec joie. Bérengère entr'ouvre ses paupières languissantes, elle aperçoit Mathilde à genoux près d'elle, et plus loin la cruelle figure d'Agnès. Cette vue lui rappelle et les coups qu'elle vient de recevoir et la main qui les a frappés; elle fait un mouvement d'horreur : « O ma chère Mathilde ! s'écrie-t-elle, éloignez-moi d'ici, délivrez-moi de l'aspect de cette femme barbare, qui semblait si satisfaite de pouvoir me déchirer le cœur. » Mathilde se retourne avec surprise :

« Ce que j'entends est-il possible ? Agnès, est-ce vous dont la reine se plaint ? — Les malheureux s'en prennent à tout, répondit-elle avec un froid dédain ; et parce que j'ai appris à la reine que Saladin la condamnait à une éternelle captivité, elle m'accuse comme si c'était moi qui en eusse porté l'arrêt... — Une éternelle captivité ! interrompit Mathilde épouvantée, ah ! ma sœur, ne le craignez pas, une telle barbarie est impossible ; il n'y a pas même parmi les infidèles d'hommes assez méchants pour l'ordonner ; reposez-vous sur la foi de Malek Adhel, ce noble prince ne violera pas ses promesses. — Votre pouvoir sur lui est bien grand, bien connu, repartit Agnès avec une ironie amère, et personne ne doute du prix que vous lui offrirez pour la dé-

livrance de la reine ; mais quelque puissants que soient ces moyens, peut-être vous manqueront-ils et comptez-vous trop sur eux ; le nom de Saladin sera ici plus fort que vous. — Je ne compte, reprit Mathilde avec une noble fierté, que sur la foi des serments et la force de la vertu, ces appuis-là ne manquent jamais. » Agnès lui répondit avec ironie que cet enthousiasme ne tromperait personne, et que personne ne doutait des artifices qu'elle avait employés pour séduire le prince. Ce reproche, loin d'irriter Mathilde, lui inspira une profonde pitié pour Agnès. « Infortunée, lui dit-elle, tu ne sais donc plus quels effets produit la vertu et quelle force elle donne ; tu y demeureras donc toujours étrangère, Dieu et ton repentir ne t'y ramèneront point... — Je

ne me repens, interrompit Agnès avec colère, que de vous avoir permis d'entrer ici.—Je n'y resterai pas longtemps, reprit froidement Mathilde; la reine est maintenant en état d'être transportée chez elle, nous allons vous quitter, et puissiez-vous, Agnès, revenir bientôt à nous, nos bras vous seront toujours ouverts.»

En achevant ces mots, aidée par les femmes de la reine, elle la conduisit dans son appartement; Bérengère, faible et malade, se jette sur son lit baignée de larmes, et demande à grands cris que le prince daigne venir la voir un moment; Mathilde, alarmée à l'excès de l'état de sa sœur, fait appeler le duc de Lancastre; elle le conjure d'aller dire à Malek Adhel la douleur et les vœux de la reine; le duc de Lancastre l'interrompt.

« Madame, lui dit-il, je crains qu'il ne soit trop tard maintenant : comme je me rendais ici, j'ai appris que le prince était sur le point de quitter Damiette, et qu'il avait chargé le terrible Metchoub de faire exécuter, pendant son absence, les ordres de Saladin : demain sans délai votre altesse doit s'embarquer pour Ptolémaïs. — O ma sœur, s'écria la reine, si Malek Adhel s'éloigne, je suis perdue ; courez à lui, obtenez ma grâce, ou cette place devient mon tombeau. — J'y cours, s'écria vivement Mathilde ; calmez-vous, je vais me jeter aux pieds du prince ; il m'y verra mourir, ou il me rendra votre liberté : duc de Lancastre, conduisez-moi. » — Elle part, elle sort du palais de la reine ; elle entre dans une cour remplie de gardes : cette jeune et timide vierge n'en ressent aucune crainte ;

elle ne voit que les dangers de sa sœur, tous les autres dangers s'effacent devant ceux-là : s'il n'est point d'innocence sans timidité, il n'est point de vertu sans courage, et Mathilde a une ame qui peut s'élever par moments au-dessus de toutes les frayeurs. Elle va pénétrer dans le palais du prince, on l'arrête ; elle demande à le voir, il vient de partir, il n'est plus à Damiette : à cette funeste nouvelle elle a cru entendre le dernier soupir de la reine ; elle pâlit, chancelle ; elle ne sait plus comment elle sauvera Bérengère : le terrible Metchoub paraît : sans respect pour son rang, sans pitié pour sa douleur, il lui annonce avec dureté qu'il n'y a plus aucun moyen de changer son sort, que les pleurs et les prières n'y feront rien, que dès demain il l'arrache de ce palais, et que la reine,

conduite au Caire, y sera retenue prisonnière jusqu'à ce que Ptolémaïs soit rendue aux musulmans. Mathilde frémit; l'image de Bérengère expirante ne lui permet de négliger aucun moyen; elle embrasse les genoux de Metchoub, qui elle les embrasse et n'en rougit pas; car ce qu'il y a de plus humble, est ce qu'il y a de plus grand quand c'est la charité qui conduit. — « Prenez pitié, s'écrie-t-elle, prenez pitié d'une reine infortunée; elle ne survivra pas à son malheur; voulez-vous avoir à répondre de sa mort. » — Elle dit, et sa voix expire dans les larmes: Metchoub est surpris, il ne comprend pas comment, après qu'il a parlé, on ose espérer encore, et ne voit qu'une insensée dans celle qui tente de s'opposer à la volonté du sultan. — « Chrétienne, lui dit-il, que me demandes-tu; ignores-

demande si l'arrêt de ma mort est irrévocable, et tu ne me réponds point; c'en est donc fait.» — Elle s'arrête, presse ses deux mains contre son cœur, comme ne pouvant supporter le poids qui l'accable, ses yeux sont secs, égarés. — « Pourquoi pleures-tu, dit-elle à Mathilde, pourquoi pleures-tu, toi qui pars, qui vas revoir Richard, qui n'as point à répondre de la mort d'une créature qui te demande la vie... Oh! laisse, laisse les larmes à l'épouse infortunée qui va mourir loin de l'objet de sa tendresse, à la mère inconsolable qui ne verra jamais le fruit de son amour.» — Elle succombe, son front pâle, ses membres glacés et roidis déchirent l'ame de Mathilde et lui font naître une pensée, lui inspirent un dessein... pensée audacieuse, dessein téméraire, mais elle n'hésite

que vous a-t-il dit? » — Mathilde, en silence, lui remet le papier qu'elle tient. — « Qu'est-ce, demande Bérengère en le prenant d'une main tremblante, est-ce l'ordre de ma liberté? » — Elle l'ouvre, elle voit le fatal arrêt, et ne voit que cela; ni les vifs regrets que le prince lui exprime, ni les promesses par lesquelles il s'engage ne calment son désespoir; la prolongation de sa captivité et le départ de Mathilde, voilà tout ce qui la frappe. — « Ainsi, s'écrie-t-elle d'un air égaré, le prince n'est plus à Damiette, vous ne l'avez point vu, vous serez partie quand il reviendra, et il a laissé Metchoub maître de notre sort? » — La princesse ne lui répond point, et la presse dans ses bras en pleurant. — « Tu ne me réponds point, lui dit la reine dans une sorte d'aliénation d'esprit; je te

—Elle s'arrête oppressée, car elle a parlé avec cette précipitation qui semble indiquer qu'on craint de voir s'évanouir son courage avant de finir ce qu'on veut dire. — Bérengère fixe sur elle des yeux pleins d'incertitude et de joie. — « O miracle de charité, ô véritable sainte, s'écrie-t-elle, qu'oses-tu proposer? Me crois-tu capable d'abuser d'une bonté si héroïque, et de t'abandonner à la passion d'un prince qui t'adore, et à la vengeance d'un sultan irrité? — Quand je verrais toutes les séductions de la terre m'entourer, interrompit la pieuse princesse d'une voix animée, et une armée entière prête à fondre sur moi, mon cœur n'en prendrait pas d'épouvante, car l'Éternel est mon défenseur et mon réfuge..... Ma sœur, il n'est plus temps d'hésiter, le moment est venu où il faut

nous dire un long adieu ; demain l'une de nous doit nécessairement partir ; partez, allez joindre votre époux, sauvez votre enfant, Dieu vous le commande aussi impérieusement qu'il me commande à moi de rester ici pour souffrir à votre place. »

En parlant ainsi, Mathilde sentait bien qu'elle faisait un sacrifice, et c'est pour cela qu'elle parlait avec tant d'assurance ; si elle avait trouvé au fond de son ame un simple doute sur la pureté de ses intentions, une seule pensée qui l'attachât à Damiette, son noble enthousiasme se serait évanoui, et dès-lors, moins généreuse, peut-être eût-elle voulu partir ; tant il est vrai que les grands dévouements et les vertueux sacrifices ne peuvent être conçus que par un cœur innocent : dans cet instant, si l'amour de Malek Adhel se

présentait à la princesse, ce n'était que pour lui faire trouver en elle-même toute la force nécessaire pour en triompher : la reine pénétrée de reconnaissance, regardait avec une religieuse admiration, cette jeune et timide beauté qui, par excès de charité, consentait à s'exposer seule sans autre secours que Dieu, à tous les pièges de l'amour et à la colère d'un grand roi. Un si extraordinaire courage la frappe : elle se plaît à croire que la providence n'a conduit Mathilde en Orient, que pour y confondre les infidèles par l'éclat et l'exemple de sa haute sagesse. Elle sait que le plus beau, le plus sublime privilège de la vertu, est de se communiquer en se montrant, et elle se demande si ce ne serait pas aller contre les décrets suprêmes que d'enlever cette jeune fille aux épreuves qui doi-

vent lui acquérir une gloire immortelle : ainsi Bérengère, en cédant à son propre penchant, se persuade qu'elle obéit à la voix de Dieu, et elle répond : « Non, ce n'est point seulement parce que mon intérêt m'en presse que je souscris à votre projet, mais parce qu'il me semble que le ciel même vient de parler par votre bouche : Mathilde, votre ame me paraît si belle, si supérieure à toutes les ames humaines, que je me croirais coupable en agissant autrement que vous ne l'avez décidé..... Je partirai, ma sœur, j'irai apprendre aux chrétiens que le temps des miracles a reparu pour eux, et que l'esprit divin est descendu sur la terre sous la forme angélique d'une vierge de seize ans : je dirai à Richard de quelle sainte et éblouissante lumière votre nom couvrira l'illustre race des

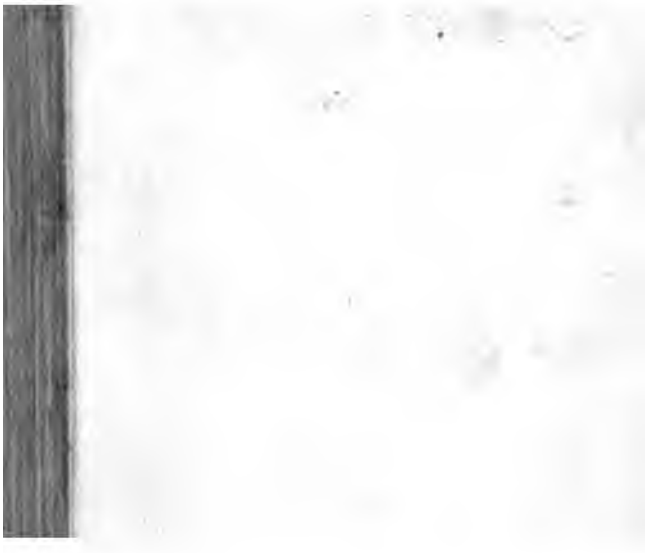
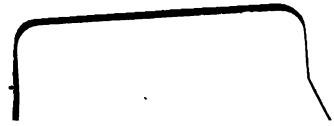
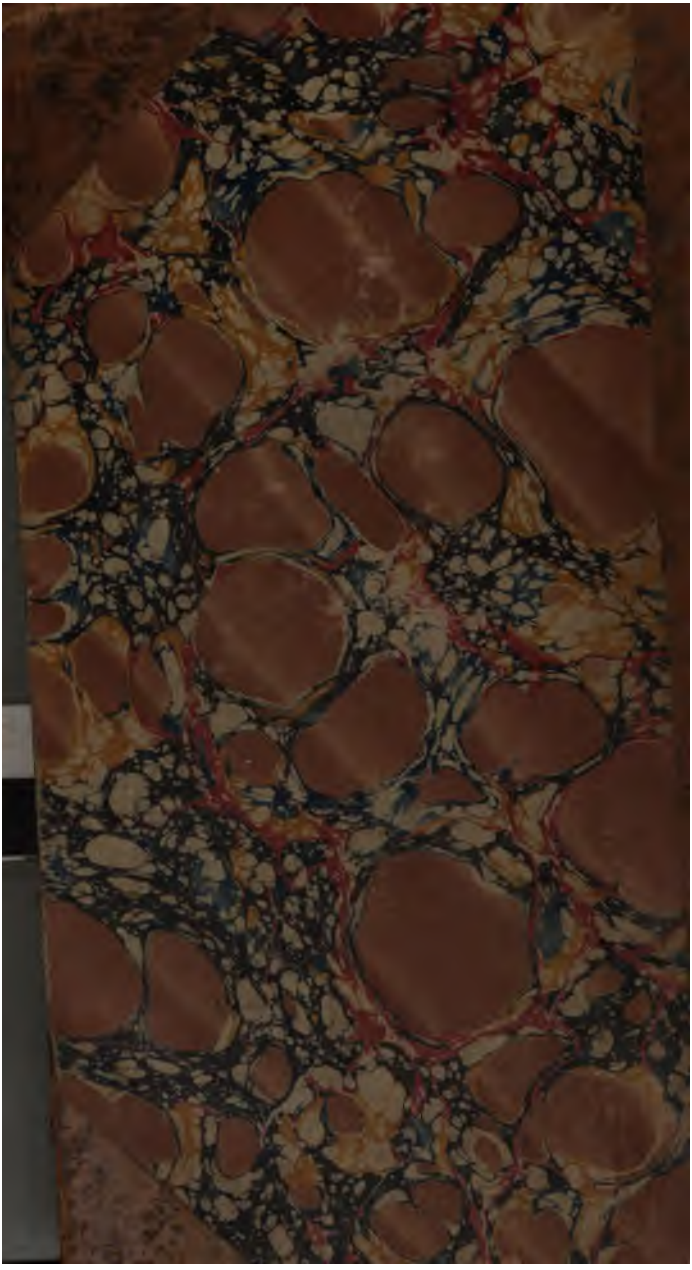
Plantagenets, et si dans ces jours de tribulations qui vont être votre partage, votre ame avait un moment de tristesse, songez que vous avez sauvé ma vie, que sans vous l'enfant de mes entrailles n'aurait jamais vu le jour, et que cette pensée vous console et vous soutienne. »

Mathilde soupire, serre la main de la reine et ne répond rien: sans doute elle est loin d'éprouver aucun repentir, elle n'éprouve pas même de crainte, mais la vraie piété n'est pas présomptueuse, et la sienne qui voit le triomphe que la reine lui promet, comme le plus désirable de tous les biens, n'ose pas le voir comme le plus assuré, et se contente de l'ambitionner avec ardeur, sans l'attendre avec confiance. Cependant le jour fuit, les femmes destinées à accompagner la princesse, font autour

d'elle les préparatifs du départ: bientôt la nuit vient, Mathilde profite de son silence et de son obscurité pour envelopper sous les larges plis de son chaste habit de lin, les traces visibles de l'état de Bérengère: elle attache son bandeau virginal sur le front de cette épouse passionnée, et a soin d'en couvrir son visage, sa taille et son sein. Elle regrette ses simples habits, et ne se voit point sans confusion parée des magnifiques vêtements de la reine; mais déjà les ténèbres s'éclaircissent, le vent souffle, les mariniers s'éveillent, le vaisseau tend sa voile, une sourde rumeur annonce aux princesses qu'on approche de leur appartement, et que l'heure du départ va sonner: Bérengère pâlit, Mathilde prête à s'évanouir, se ranime à l'aspect de la faiblesse de la reine, elle la serre

contre sa poitrine. — Du courage lui dit-elle, car là haut Dieu nous voit, nous soutient et nous approuve : élevez votre ame à lui, je vais prier pour vous. — En achevant ces mots, elle s'arrache à sa sœur éperdue, et court s'enfermer dans son oratoire: Bérengère avait à peine eu le temps de rejeter son voile sur son visage, lorsque le duc de Lancastre entra suivi des femmes de Mathilde et des gardes du prince. — Je viens chercher votre altesse, lui dit-il, on n'attend plus que vous. — Bérengère en silence présente au duc sa main enveloppée dans la grande manche de son habit.—Ne pourrai-je, demande le duc, ne pourrai-je, avant de partir, présenter mon hommage à mon illustre reine. — Bérengère secoue la tête et fait signe que la reine ne peut le recevoir. — Le duc se tait, et

soutient les pas tremblants de celle qu'il prend pour Mathilde; il marche avec elle vers le port sans s'étonner de son émotion, et sans oser lui adresser la parole. Personne ne soupçonne la pieuse supercherie; la reine monte dans le vaisseau sans soulever son voile, Metchoub la reçoit, elle s'incline, baisse la tête et passe sans lui parler, les gardes du prince se retirent; l'air agite les banderolles flottantes au haut des mâts, l'ancre est levée, les mariniers, de leurs rames agiles, brisent les flots de la mer, le vaisseau fend l'onde, il glisse avec rapidité, bientôt les côtes de l'Égypte disparoissent. Cependant la reine, renfermée dans l'étroit et obscur asile qui lui est destiné, feint d'être malade, et ne se laisse voir qu'au duc de Lancastre et à ses femmes, qui, loin de la trahir, apprennent avec des transports de joie que

leur reine est libre, et qu'ils vont la remettre dans les bras de son époux. Metchoub, indifférent au sort comme à la douleur de sa prisonnière, ne la visite pas une seule fois, et déjà ils entrent au port de Ptolémaïs, qu'il n'a pas conçu un seul soupçon; mais puisque la reine, à l'abri de tous les dangers, va jouir paisiblement du bonheur de revoir son époux et ses frères, quittons-la, et revenons à la douce victime qui s'est volontairement immolée pour elle.

FIN DU SECOND VOLUME.